SCIENCES HUMAINES
N°362 OCTOBRE 2023
Comprendre l'humain et la société

RÉFÉRENCE

DONALD W. WINNICOTT
Le développement psychique du bébé

L'ESPRIT CRITIQUE EST UN SPORT DE COMBAT

ENJEU

Violences en France : peut-on parler de « décivilisation » ?

ENTRETIEN

Bernard Lahire
Les lois fondamentales des sociétés humaines

ENQUÊTE

Ces villes qui redynamisent **le petit commerce**

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40€ - CH : 11,90 FS - CAN : 12,99 $CA - D : 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND

L 18925 - 362 H - F: 6,90 € - RD

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

S'INFORMER, SE DOCUMENTER ET COMPRENDRE

AVEC LA DOCUMENTATION FRANÇAISE ET VIE-PUBLIQUE.FR

9782111577664

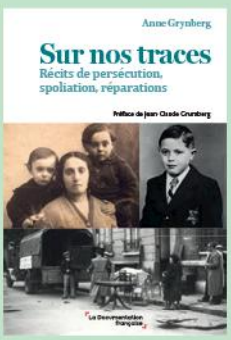
Cahiers français n°434
10 €/ 6,99 € PDF ou epub
Parution le 11/07/2023

9782111578371

Doc' en poche
Place au débat
Arnaud Alessandrin
9,90 € / 6,99 € PDF ou epub
Parution le 12/09/2023

9782111577824

Questions internationales n°121
10,90 €/ 7,49 € PDF ou epub
Parution le 3/10/2023



9782111576735

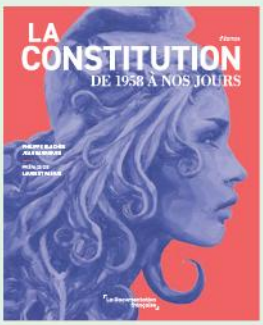
Anne Grynberg, Jean-Claude Grumberg (préf.)
27 €
Parution le 26/09/2023

9782111577688

Cahiers français n°435
10 €/ 6,99 € PDF ou epub
Parution le 12/09/2023

9782111578340

Doc' en poche
Place au débat
Julien Nocetti
9,90 € / 6,99 € PDF ou epub
Parution le 24/10/2023



9782111578494

Philippe Blachèr, Jean Garrigues, Jean-Louis Debré, Laurent Fabius (préf.)
27 € / 14,99 € PDF
Parution le 10/10/2023

9782111577404

Découverte de la vie publique
Nicolas Braconnay
13 € / 8,99 € PDF ou epub
Parution le 27/07/2023

La Documentation française

>>> Ouvrages disponibles en librairie et sur **Vie-publique.fr**

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

Vie publique
Au cœur du débat public

Vie-publique.fr propose une information claire, fiable et gratuite pour favoriser la réflexion citoyenne.

Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

BOURDIEU CONTRE DEWEY

« *Je dis souvent que la sociologie, c'est un sport de combat. C'est un instrument de self-défense, on s'en sert pour se défendre* » ❶ : pour Pierre Bourdieu, la pensée critique revêt une dimension martiale. Elle ne vise pas seulement à questionner les idées reçues, comme y incite la philosophie depuis Socrate. En révélant les mécanismes de la domination, elle cherche à parer les agressions dont chacun peut être victime, parfois à son insu. En ce sens, l'esprit critique est davantage qu'une compétence intellectuelle. C'est une posture politique, un geste physique, un combat. « *Pour travailler*, dit P. Bourdieu, *il faut être en colère.* »

Tout autre est la position de John Dewey, le philosophe pragmatique qui a inspiré le mouvement américain du « *critical thinking* ». Pour lui, l'esprit critique relève plutôt du jeu de coopération. C'est une politesse de la pensée, qui fait place à l'autre et prend au sérieux ses arguments, fussent-ils désagréables, pour les passer au tamis de la raison. « *Cette attitude implique le réel désir d'entendre plusieurs points de vue, de porter attention aux faits, quelle que soit la source d'où ils proviennent, de reconnaître la possibilité de l'erreur même pour les croyances qui nous sont les plus chères* », précise J. Dewey ❷.

Qui a raison, qui a tort ? Faut-il considérer l'esprit critique comme dénonciateur ou intégrateur, combat ou coopération ? En réalité, il possède cette double face. Il existe d'ailleurs des points de convergence. Malgré leurs différences, P. Bourdieu et J. Dewey font de l'esprit critique le cœur de notre faculté de penser, le geste interrogatif qui impulse toute enquête de vérité. Ils s'accordent aussi sur son caractère dynamique : il faut un continuel travail sur soi pour mettre à distance ses propres biais. Ils nous enseignent enfin que l'esprit critique a besoin des autres : qu'on « pense avec » ou qu'on « pense contre », on ne pense jamais seul. La rationalité a besoin de se mesurer à une altérité. Elle n'est pas l'habileté solitaire à laquelle la psychologie la réduit parfois. C'est une compétence relationnelle, qui exige de l'information, de la pédagogie et du débat.

L'enjeu n'est pas seulement d'explorer la vérité ; il est de préserver notre liberté. En France, nous ne sommes plus au temps où la religion imposait son joug et le politique muselait les dissidents. Mais il existe un danger quand l'exercice du débat fait place au relativisme des opinions, quand la critique se crispe en défiance généralisée, quand les vérités factuelles se retrouvent au même plan que les préjugés. Ce grand brouillage favorise toutes les stratégies de mainmise idéologique. Adopter une attitude de résistance et diffuser de solides outils intellectuels relèvent alors de l'urgence. Oui, l'esprit critique est une discipline exigeante, à exercer vis-à-vis de soi et avec les autres. ●

© SAMUËL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

❶ Pierre Carles, *La sociologie est un sport de combat*, C-P Productions/VF Films, 2001, 146 minutes.
❷ John Dewey, *Comment nous pensons*, 1910, rééd. Les Empêcheurs de tourner en rond, 2004.

Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

ILS ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

EDWIGE CHIROUTER
Professeure des universités en philosophie de l'éducation, chercheuse au Centre de recherche en éducation de Nantes (Cren), titulaire de la chaire Unesco/université de Nantes « Pratiques de la philosophie avec les enfants : une base éducative pour le dialogue interculturel et la transformation sociale ».

© DR

ADELINE LACROIX
Psychologue et chercheuse, Adeline Lacroix est elle-même autiste Asperger. Elle a notamment publié *Autiste au féminin* (UGA, 2023).

© JEAN-CHARLES CASLOT

MAXIME ROVERE
Écrivain et philosophe, chercheur associé au laboratoire Ihrim de l'ENS-Lyon. Il a notamment publié *L'École de la vie* (Flammarion, 2020) et, plus récemment, *Se vouloir du bien et se faire du mal. Philosophie de la dispute* (Flammarion, 2022).

©QUISNILOBSTETAWIKICOMMONS

LAÉLIA VÉRON
Enseignante-chercheuse en stylistique et langue française à l'université d'Orléans. Elle s'intéresse particulièrement aux liens entre langue et pouvoir, tout en cherchant à diffuser et valoriser la recherche au-delà de l'université.

© DR

PHILIPPE ROBERT ET RENÉE ZAUBERMAN
Directeurs de recherche émérites au CNRS (Cesdip/UMR 8183). Ils sont notamment les auteurs de *Du sentiment d'insécurité à L'État sécuritaire* (Le Bord de l'eau, 2017).

© DR

© DR

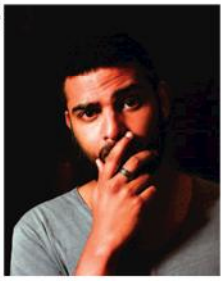
SEBASTIAN DIEGUEZ
Docteur en neurosciences, Sebastian Dieguez enseigne à l'université de Fribourg. Il a publié *Total Bullshit ! Au cœur de la postvérité* (PuF, 2018) et de *Croiver. Pourquoi la croyance n'est pas ce que l'on croit* (Éliott, 2022).

© DR

PASCAL ENGEL
Directeur d'études émérite à l'EHESS. Il a publié notamment *Les Lois de l'esprit. Julien Benda ou la raison* (2e éd., Elliott, 2023), et *Manuel rationaliste de survie* (Agone, 2020).

© CHRISTOPHE DANAUX/UNAMUR

MARC ROMAINVILLE
Professeur à l'université de Namur, il a récemment publié *À l'école du doute. Apprendre à penser juste en découvrant pourquoi l'on pense faux* (PuF, 2023).


© DR

AVINASH « NASH » WEERASEKERA
est né au Sri Lanka et vit aujourd'hui en Australie. Ses illustrations simples et percutantes recèlent toujours un discours fort sur l'humain et la société.
Elles accompagnent notre dossier.

© DR

Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

SOMMAIRE

© AVINASH WEERASEKERA

39 DOSSIER
L'ESPRIT CRITIQUE EST UN SPORT DE COMBAT

© CHARLOTTE KREBS

32 ENTRETIEN
BERNARD LAHIRE
LES LOIS FONDAMENTALES DES SOCIÉTÉS HUMAINES

© KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-KEYSTONE VIA GETTY

67 RÉFÉRENCE
DONALD W. WINNICOTT
LE DÉVELOPPEMENT PSYCHIQUE DU BÉBÉ

8 ACTUALITÉS

8 Reportage
Ces villes qui redynamisent le petit commerce
CÉCILE PELTIER

12 L'image du mois

14 Actus

17 Portrait
Laélia Véron, la langue est un pouvoir

24 CULTURE POP

25 ENJEU

- Violences en France : peut-on parler de « décivilisation » ?

32 ENTRETIEN

- **Bernard Lahire**
  Les lois fondamentales des sociétés humaines

39 DOSSIER
L'ESPRIT CRITIQUE EST UN SPORT DE COMBAT

- **40** L'aventure de l'esprit critique **MAXIME ROVERE**
- **44** Les grandes postures critiques **PAULINE PETIT**
- **46** *Homo sapiens*, animal crédule ? **FABIEN TRÉCOURT**
- **50** Biais cognitif, l'ennemi intérieur **FABIEN TRÉCOURT**
- **52** Comment enseigner la vigilance aux élèves ? **MARC ROMAINVILLE**
- **54** Il ne suffit pas d'être logique pour être rationnel **PASCAL ENGEL**
- **58** Philosopher dès l'enfance, une école de liberté **EDWIGE CHIROUTER**
- **61** « Et si on jouait à débattre ? » **SYBILLE BULOUP**
- **62** Sommes-nous à l'âge de la postvérité ? **SEBASTIAN DIEGUEZ**

67 RÉFÉRENCE

- Donald W. Winnicott. Le développement psychique du bébé

74 LE JOUR OÙ...

- Le mur de Berlin est tombé

76 LE LIVRE DU MOIS

- La voie chinoise

78 LIVRES

90 LE MOT QUI FÂCHE

- *Écoterrorisme*

Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

COURRIER DES LECTEURS

Écrivez-nous
Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ? Écrivez-nous à l'adresse suivante : **nicolas.journet@scienceshumaines.fr**

© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

Une école mal nommée

À propos de notre Grand Dossier n° 71 consacré aux femmes ayant marqué l'histoire de la pensée, nous avons reçu plusieurs messages, dont celui de Martine Régnier, plasticienne, qui nous interpelle à propos d'une école d'arts appliqués plutôt mal nommée.

Qu'en est-il d'Élisa Lemonnier, fondatrice de l'école d'arts appliqués à l'industrie qui se trouvait rue Duperré à Paris 18e, juste en dessous de la place Pigalle ? Cette école, en s'ouvrant à la gent masculine, a déménagé rue Dupetit-Thouars, mais a gardé le nom d'école Duperré. Or, j'ai eu beau chercher dans la biographie de Guy-Victor Duperré, je n'ai rien trouvé qui puisse relier cet officier de marine aux arts quels qu'ils soient.

Cela m'agace d'autant plus que la plupart de nos jeunes élèves ignorent qui était Élisa Lemonnier.

Encore une illustration du fait qu'une moitié de l'humanité (masculine) peut confisquer l'autre moitié (féminine) sans que cela choque ! Et pourtant, ne sommes-nous pas né/e/s d'un homme et d'une femme ? C'est une évidence biologique. Quand allons-nous réconcilier nos parts féminines et masculines ? Aucune vie n'est possible sans cela.

Vous l'aurez deviné, j'ai été élève à l'école Élisa-Lemonnier, rue Duperré, peu avant son déménagement. ●

MARTINE RÉGNIER

Merci de nous rappeler l'œuvre d'Élisa Lemonnier (1805-1865), qui est une figure intéressante. C'est une pionnière de l'enseignement professionnel féminin en France. Elle a devancé de vingt ans la loi Camille Sée qui a permis aux femmes d'accéder au lycée... Il est donc regrettable que son nom ne soit pas donné à l'école qu'elle a créée, au profit de celui d'un amiral d'empire devenu ministre des Colonies au 19e siècle. L'histoire mérite d'être rappelée. Une première école a été ouverte en 1864 par la Société pour l'enseignement professionnel des femmes, fondée et dirigée par Élisa Lemonnier, dans le but d'accueillir des jeunes filles pour les former aux arts appliqués. En 1882, l'école s'agrandit et s'installe rue Duperré, dans le 18e arrondissement. Elle est ensuite rachetée par la ville de Paris en 1906. Plus de soixante ans après, en 1970, elle déménage de nouveau rue Dupetit-Thouars, Paris 3e, devient mixte et garde le nom de sa précédente adresse, qui n'a effectivement rien à voir ni avec les arts ni avec sa fondatrice. Il est très dommage qu'à cette occasion, on n'ait pas songé à la rebaptiser en son honneur. Mais il faut noter que cette pionnière n'a pas été complètement oubliée : il existe une rue Élisa-Lemonnier dans le 12e arrondissement de Paris (baptisée en 1884), ainsi qu'un lycée polyvalent Élisa-Lemonnier dans le même arrondissement. Un autre lycée professionnel situé à proximité de la ville de Rouen porte son nom. Enfin, last but not least, *Élisa Lemonnier fait l'objet d'un article développé dans le dictionnaire* Maitron, *bible de l'histoire du mouvement ouvrier en 43 volumes.*

Marie Curie, femme d'action

Il me semble que Marie Curie mériterait d'être dans le florilège de vos grandes penseuses, pas seulement pour avoir été la première femme à avoir reçu un prix Nobel, et même deux successifs, l'un de physique et l'autre de chimie. Elle a beaucoup œuvré pour faire accepter l'idée que les femmes soient admises à faire des études supérieures et à enseigner aux plus hauts niveaux universitaires. Elle fut aussi une femme de progrès technique : elle a mis au point des appareils de radiologie mobiles destinés aux blessés des champs de bataille de la Première Guerre mondiale. ●

PAUL TRÉHIN

On ne peut que vous donner raison. Marie Curie figure parmi les grands noms de la physique moderne, et son exemple est une preuve brillante de la contribution des femmes à l'histoire du savoir. Mais peut-être avons-nous été éblouis par sa notoriété scientifique déjà si grande qu'elle nous a aveuglés... Son action moins connue pour ouvrir les portes de la recherche et l'enseignement supérieur aux femmes mériterait d'être mise en lumière.

Erratum

Une erreur s'est glissée en page 28 de notre dernier numéro (361, août-septembre 2023). Le portrait d'Olivier Maurel est celui d'un homonyme, la photo correcte est ci-dessus. Merci à l'intéressé et aux lecteurs et lectrices qui nous l'ont fait remarquer et toutes nos excuses pour cet impair. ●

Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

ACTUELLEMENT EN **KIOSQUE**
ET SUR **PHILOMAG.COM**

Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

CES VILLES QUI REDYNAMISENT LE PETIT COMMERCE

Prises en sandwich entre la grande distribution et les plateformes en ligne, les petites boutiques souffrent. La relance passe souvent par le centre-ville. Enquête à Chartres (Eure-et-Loir), où la municipalité esquisse des solutions.

© MANFRED GOTTSCHALK/ALAMY

CÉCILE PELTIER

L'été a pris ses quartiers et les rues du centre-ville de Chartres, dominées par la flèche de la cathédrale, bourdonnent de monde. Les touristes anglais, allemands ou américains se mêlent aux locaux venus profiter des soldes. Dans les ruelles interdites aux voitures, ils ont tout le loisir d'admirer les vitrines. Contrairement à beaucoup de villes moyennes, la préfecture eurélienne surprend par son dynamisme. Elle compte « *800 commerces pour 38 000 habitants, soit un commerce pour 49 habitants, contre 83 habitants en moyenne dans les villes de taille comparable* », expose fièrement Guillaume Bonnet, adjoint au maire chargé du Commerce et de l'Amélioration du cadre de vie. Quant au taux de vacance, principal indice des difficultés du commerce, il ne dépasse pas 8 % à l'échelle de l'agglomération (136 800 habitants répartis sur 66 communes) et seulement 4,5 % dans le centre.

Le centre-ville concentre les trois quarts de l'activité du petit commerce. On y trouve aussi bien des indépendants que des franchisés et des succursales, un équilibre qui assure une certaine attractivité. La santé-beauté, les loisirs créatifs et culturels, avec la Fnac et la librairie *L'Esperluète*, beaucoup d'opticiens (connus pour leur rentabilité) et la restauration (voir encadré p. 9) se portent bien…

À Chartres, en face du portail Sud de la cathédrale, le *Café bleu* est tenu par Antoine et Fannie Brethereau. C'est une institution. Le couple, qui sert une cuisine de brasserie de bonne facture, a dépassé son niveau d'activité précovid. Sur sa lancée, il a ouvert en juin 2022, le café *Cobalt*, et vient de racheter la librairie voisine, fermée pour cause de retraite, afin d'agrandir sa terrasse. Les ingrédients de cette bonne santé ? Son emplacement imprenable et « Chartres en lumières ». Le son et lumières, monté pour retenir les visiteurs qui ne faisaient que passer, semble porter ses fruits.

C'est le volet événementiel d'un vaste plan de dynamisation du centre-ville amorcé voilà vingt ans. Piétonnisation, ouverture de parkings souterrains, requalification des espaces publics, création d'infrastructures culturelles, réunion des services administratifs, développement de l'événementiel… : la ville, qui attend encore la livraison d'un complexe culturel et sportif de 4 000 places, a pris un coup de jeune. « *Tout cela a contribué à ramener beaucoup de monde en centre-ville et à redynamiser le petit commerce* », se félicite G. Bonnet.

UN CHANGEMENT DE PARADIGME

L'exemple chartrain est emblématique d'un changement majeur dans la manière d'appréhender le commerce dans les territoires. Après des décennies de développement des zones commerciales périphériques autour de la grande surface, les villes voient depuis une quinzaine d'années la nécessité de défendre le petit commerce de centre-ville. Car au-delà de sa fonction d'approvisionnement (proposer un produit ou un service au bon endroit au bon moment), le commerce de proximité valorise le territoire, contribue à l'activité touristique des villes et favorise le lien social. Autant de facteurs qui expliquent l'attachement des habitants à ces boutiques.

Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

Ainsi de nombreuses villes se sont-elles lancées ces dernières années dans de vastes plans de relance misant à la fois sur la rénovation de l'habitat, la requalification de l'espace public et la recommercialisation. L'enjeu n'est pas seulement économique, mais aussi social. Il s'agit de recréer une véritable ambiance de centre-ville. « *Si les gens se déplacent en centre-ville, c'est parce qu'ils vivent une expérience qu'ils ne vivent pas en ligne. Ils veulent pouvoir se promener dans une ambiance apaisée, des lieux pour se poser et socialiser* », analyse Sébastien Bourdin, professeur de géographie économique à l'EM Normandie Business School.

DES MANAGERS DE CENTRE-VILLE

C'est l'esprit du programme « Action cœur de ville », initié en 2018 pour un montant de 10 milliards d'euros. Piloté par l'Agence nationale de la cohésion des territoires (ANCT), il vise à soutenir les villes moyennes souhaitant renforcer l'attractivité de leur centre-ville. 20 % du total est consacré à la revitalisation du tissu commercial. Ce programme s'est souvent accompagné, dans les 236 villes concernées, par l'embauche de professionnels chargés de développer le commerce. Chartres a créé un poste de développeur du centre-ville. Ce dernier fait le lien entre les notaires, les acteurs de l'immobilier et les commerçants pour identifier les cellules commerciales vacantes et trouver des commerçants susceptibles de s'y installer.

Il travaille main dans la main avec l'union des commerçants, les Vitrines C'Chartres, présidée par Juliette Pichot, qui a désormais sa manageuse de centre-ville, en la personne de Nathalie Casalinho. Entre les apéros géants, les braderies, le marché de Noël et les vidéos décalées sur les réseaux sociaux, les deux femmes se démènent pour animer le réseau

À RETENIR
LES PETITS COMMERCES QUI MONTENT

• LA RESTAURATION, L'EXPLOSION

Le *boom* des bars et des restaurants a fortement contribué à la croissance du nombre de petits commerces – soutenue entre 2008 et 2013 (4,1 %), en net repli entre 2013 et 2019 (0,7 %). Sans eux, on observerait même une baisse d'environ 2 % du nombre de commerces sur la dernière période (source : CAE).

• COMMERCES DE BOUCHE, LA REVANCHE DES ARTISANS

Les petits commerces de bouche (boulangerie, boucherie, primeurs…) semblent reprendre des couleurs. Entre 2016 et 2021, ils sont passés de 17,7 % à 20,5 % dans l'approvisionnement alimentaire des Français, au détriment des grandes surfaces (source : Insee).

• LA LIBRAIRIE, UN NIVEAU RECORD

La librairie indépendante se porte bien : 2022 a été une année record avec 142 créations de librairies, contre 140 en 2021. Une bonne part de ces nouveaux points de vente s'implante dans des communes de 10 000 à 20 000 habitants, parfois moins. La librairie indépendante est le deuxième circuit de vente du livre (23 %) derrière les grandes surfaces culturelles (Fnac, Cultura… 27 %) mais devant les grandes surfaces alimentaires (dont Leclerc, 19 %) et les plates-formes numériques (21 %) (source : CNL).

LES SECTEURS QUI BAISSENT

• L'HABILLEMENT ET LA CHAUSSURE

L'équipement de la personne a connu un déclin très marqué ces dernières années. Le nombre de petits commerces d'habillement et de chaussures a chuté de près de 10 % entre 2006 et 2021, au point que ce secteur est le seul dans lequel le nombre d'établissements est aujourd'hui plus faible qu'en 2006 (source : CAE). ● C.P.

POUR ALLER PLUS LOIN

• Marie-Laure Allain *et al.*, CAE, *Focus*, n° 95, mai 2023.

Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

d'adhérents et leur offrir un maximum de visibilité.

« *Aujourd'hui, beaucoup de villes ont mis en place des droits de préemption des fonds de commerce avec des résultats variés selon les moyens investis. Une ville comme Montrouge, par exemple, a fait un travail intéressant en rachetant des pieds d'immeubles, dans lesquels elle a installé des commerces de qualité, notamment des métiers de bouche* », note par ailleurs Lionel Saugues, président de la Fédération française des associations de commerçants.

À plusieurs reprises, Chartres a utilisé son droit de préemption, qu'il s'agisse de loger des artisans d'art ou de transformer une galerie désertée en magasin de sport. Mais pas question d'en abuser : « *La ville n'a pas forcément vocation à devenir bailleur sur du commerce classique* », estime G. Bonnet.

En vingt ans, la structure commerciale du centre-ville chartrain a gagné en standing. « *On est plus sur moyenne gamme supérieure* », se félicite G. Bonnet. Pour autant, certains secteurs souffrent : l'équipement de la maison (ameublement, électroménager, etc.) et de la personne (habillement, chaussure). Ce dernier a perdu en France plus de 10 % de ses magasins entre 2006 et 2021 ❶. « *Les chaînes de milieu de gamme qui ne sont pas assez spécialisées et ont ouvert des magasins tous azimuts, tout en perdant des clients et sans effort de modernisation, sont les plus menacées par le développement des plateformes et de l'ultra* fast fashion », pointe Vincent Chabault, professeur de sociologie à l'université Gustave-Eiffel (Champs-sur-Marne) et auteur d'un *Éloge du magasin. Contre l'amazonisation* (Folio Gallimard, 2023 pour la 2e édition avec postface).

À Chartres, plusieurs d'entre elles, dont Camaïeu et San Marina, ont fermé. « *À l'inverse, les indépendants qui offrent un service plus personnalisé semblent mieux résister* », observe G. Bonnet. « *On a une clientèle fidèle* », reconnaît Isabelle ❷, dont la boutique de jeans fait le plein en cette fin d'après-midi. Une jeune mère en quête d'un cache-cœur ressort avec une tunique. Puis c'est un couple qui vient chercher un jean pour monsieur : avec le temps, il a pris quelques kilos et ne rentre plus dans les 501 qu'il porte depuis son adolescence. Ce n'est peut-être pas lui qui a changé, mais la coupe, qui évolue tous les dix ans, rassure Isabelle. Après une bonne demi-heure d'essayage, il repart avec… deux jeans.

Beaucoup de petits commerces ont créé un site ou un compte sur les réseaux sociaux au moment du covid. Si une poignée continue la vente en ligne, le jeu en vaut rarement la chandelle, note le note le Conseil d'analyse économique. Internet et les réseaux sociaux constituent plutôt une vitrine pour fédérer une communauté. « *Un vrai relais de croissance, si c'est bien fait* », assure V. Chabault.

VENDRE UNE EXPÉRIENCE

À Chartres, Clémence Bigot, gérante de *La Curieuse*, une boutique de prêt-à-porter féminin, poste toutes les semaines des photos et des vidéos de ses nouveautés. Elle fait poser ses clientes qu'elle invite parfois à défiler, et à liker sur Instagram. Sa dernière idée en date ? Les réunions à domicile autour d'un apéro : douze copines et une sélection de vêtements à essayer dans la bonne humeur.

Clémence l'a compris, il ne s'agit plus seulement de vendre des vêtements, mais de faire vivre une « *expérience* » au client. Le bijoutier, Antoine Thierry, est sur la même longueur d'onde. Dans un domaine concurrencé par le Net, il joue la carte du conseil en « *développant la création, la transformation de bijoux anciens ou la réparation* ». Autant d'options qui conduisent à mettre davantage de relationnel et de sentimental dans sa pratique commerciale… Avec profit : il a racheté avec son frère plusieurs magasins, dont un à Tours.

Selon le philosophe Gilles Lipovetsky ❸, le consommateur à l'heure de la consommation « émotionnelle » cherche moins aujourd'hui à afficher son statut et se différencier des autres que d'accéder à des satisfactions individuelles, émotionnelles et physiques. Une analyse partagée par Eva Illouz :

REPÈRE

LE PETIT COMMERCE, UNE QUESTION DE DÉFINITION

• La notion de **« petit commerce »**, utilisée dans le langage courant pour parler des commerces indépendants de petite taille, n'a pas vraiment de réalité statistique. Les notes de conjoncture de l'Insee retiennent soit le commerce dans son ensemble (y compris de gros), soit le commerce de détail qui (inclut les supermarchés), mais excluent dans ce cas les commerces de services aux ménages (coiffure, restauration, etc.).
Dans leur note du CAE sur le petit commerce de proximité, Marie-Claire Allain et Anne Épaulard ont opté pour une acceptation très large qui englobe le commerce de détail (hors grandes surfaces) et certains services (bars, restaurants, services aux ménages).

• Le **commerce de proximité** se compose, selon l'Insee, des commerces dans lesquels le consommateur se rend fréquemment, voire quotidiennement : boulangeries, boucheries, supérettes, pharmacies, tabacs, librairies, etc. Il inclut également des commerces regroupés en « pôles de vie » qui contribuent au dynamisme et à la vitalité de ces quartiers. ● C.P.

Délivré à 353101 le 8/30/2023, 10:15:49 PM

« *Les actes de consommation et la vie émotionnelle s'entrelacent désormais jusqu'à devenir inséparables, jusqu'à se définir et s'autoriser mutuellement ; les marchandises facilitent l'expression des émotions et aident à en faire l'expérience ; et les émotions sont converties en marchandises* », écrit la sociologue ❹.

> « LES ACTES DE CONSOMMATION ET LA VIE ÉMOTIONNELLE S'ENTRELACENT DÉSORMAIS. »
> ● **EVA ILLOUZ**, SOCIOLOGUE.

DES BANLIEUES DYNAMIQUES

Aujourd'hui, si la modernité commerciale passe par les centres-villes, les études montrent que le vrai dynamisme est dans les périphéries. Ces « banlieues », qui concentrent 37,8 % de la population française en 2010 (contre 32 % pour les villes-centres, 20,8 % pour les communes rurales et 9,4 % pour les villes isolées), sont les seules où le nombre de commerces continue de progresser plus vite que la population. « *Dans les métropoles, certaines villes de première ou de seconde couronne se densifient et, en s'embourgeoisant, attirent une nouvelle catégorie de petits commerces* », explique l'économiste Anne Épaulard. Il suffit de regarder le nombre de librairies ou de fromagers qui ont fleuri en région parisienne dans des villes comme Montrouge, Malakoff ou Fontenay-sous-Bois, suggère V. Chabault.

Ces dernières années, les acteurs de la grande distribution y ont investi dans des supérettes de proximité, alors que l'hypermarché semble de plus en plus dépassé. Un peu partout, on trouve de petits pôles commerciaux dominés par l'équipement de la maison et le commerce alimentaire, dont les boulangeries Marie Blachère qui en un rien de temps sont parvenues à mailler le territoire ❺. Les magasins y sont aussi plus grands : ces pôles représentent un quart des établissements, mais les deux tiers de la surface commerciale de l'ensemble des pôles commerciaux et 45 % des emplois ❻.

En revanche, dans les zones rurales, le nombre de commerces n'a cessé de diminuer depuis 2013. Le maintien de ces boutiques, qui occupent auprès des personnes âgées et non motorisées un rôle proche du service public, constitue un enjeu clé. Des aides publiques sont prévues pour aider l'installation de commerces physiques ou itinérants en zone rurale, ou aider les mairies à mettre un local municipal à disposition d'un gérant privé. Mais le vivier de population n'est pas toujours suffisant pour assurer la rentabilité d'une activité. « *À moins d'avoir un boulanger qui fait La super baguette, c'est compliqué de faire vivre un commerce dans un village de 400 habitants. Il faut un bassin d'au moins 5 000 personnes* », estime G. Bonnet, qui préfère cultiver le réseau de pôles secondaires.

Le programme « 1 000 cafés » porté par le groupe SOS aide depuis 2019 les communes de moins de 3 000 habitants qui le souhaitent à créer leur café. « *On fait un diagnostic, la ville met à disposition un local, et si c'est réalisable, on y va !* », explique Axelle Nawrot. À Chambœuf (1 791 habitants), dans la Loire, la commune a racheté il y a deux ans l'ancien *Café de la mairie* pour y installer un bar-épicerie multiservices. Dans ce village-dortoir, il s'agissait de créer du lien social. Pari presque gagné : « *C'est très intergénérationnel : le matin, j'accueille les personnes âgées, l'après-midi il y a des familles, et même des enfants seuls,* se félicite la gérante, Audrey Vigouroux. *Ce n'est pas encore viable à 100 % mais je suis encore là, car j'ai la chance d'avoir des habitants qui jouent le jeu !* » ● **CÉCILE PELTIER**

Au-delà des dynamiques sectorielles, le petit commerce de centre-ville connaît une situation très hétérogène selon les territoires.

Les dynamiques démographiques et commerciales sont liées. « *Dans l'Ouest, très attractif, le commerce, quelle que soit sa forme, se porte plutôt bien. À l'Est et dans les villes isolées, la situation est plus compliquée* », résume Vincent Chabault, professeur de sociologie à l'université Gustave-Eiffel (Champs-sur-Marne).

Les économistes Marie-Laure Allain et Anne Épaulard notent, par ailleurs, malgré une stabilité de l'emploi dans les commerces de centre-ville, de fortes disparités selon les aires urbaines. En moyenne, les commerces de centre-ville sont en perte de vitesse, sauf dans les grandes villes et dans les zones touristiques.

Si on regarde de plus près, les villes de moins de 40 000 habitants sont les plus durement touchées. Elles affichent des niveaux de vacance commerciale selon le CAE « *des niveaux élevés, voire préoccupants* », car durables., car durables. ● C.P.

❶ Marie-Laure Allain, Anne Epaulard, « Petits commerces : déclin ou mutation ? », *Notes du conseil d'analyse économique*, 2023/2 (n° 77).

❷ Le prénom a été modifié à sa demande.

❸ Gilles Lipovetsky, *Le Bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard, 2006 cité par A. Chabault dans l'*Éloge du petit commerce*.

❹ Eva Illouz (dir), *Les marchandises émotionnelles*, Premier Parallèle, 2019.

❺ Voir *La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie*, Jérôme Fourquet Jean-Laurent Cassely, Seuil, 2021.

❻ Le commerce de proximité : des pôles plus florissants en périphérie qu'en centre-ville, *Insee Première*, n° 1858, Mai 2021.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

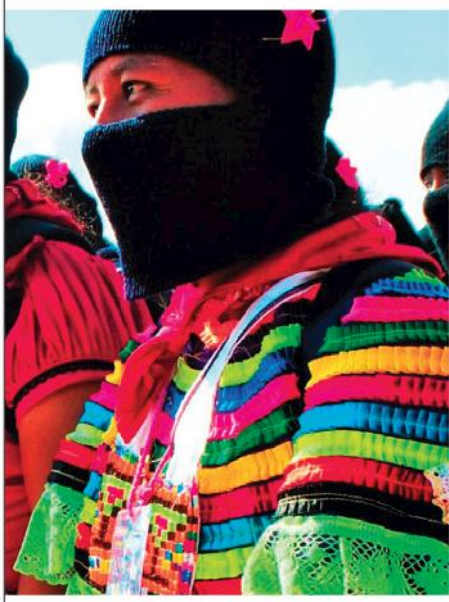
© OPHÉLIE PARENT

IMAGE DU MOIS

Utopie féministe en terres zapatistes

Un groupe de femmes en habit traditionnel coloré s'étire à perte de vue. Leur visage est masqué par des passe-montagnes, incongrus dans une chaleur qu'on imagine suffocante. Mais ce qui frappe, c'est la puissance de ces regards braqués dans la même direction. Cette image, présentée dans le cadre du festival des sciences sociales Allez savoir organisé par l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et la ville de Marseille, a été saisie par la doctorante en anthropologie Ophélie Parent lors d'un regroupement international organisé par des femmes zapatistes dans l'État du Chiapas (Mexique).

L'étoile rouge présente sur leurs cagoules est le symbole de ce mouvement de libération des autochtones mayas, qui ont pris les armes en 1994, mené entre autres par le sous-commandant Marcos. Ces militants luttent contre la politique néolibérale du gouvernement mexicain et les atteintes aux droits des populations autochtones. Le passe-montagne protège leurs identités tout en affichant leur appartenance à la cause. D'un seul bloc, ces femmes écoutent avec ferveur le discours d'ouverture de cet évènement, dont les hommes se voient refuser l'entrée afin de leur permettre de s'exprimer librement sur des sujets qui les concernent. O. Parent, qui prépare une thèse sur les nouvelles formes de féminisme autochtone, a choisi de présenter cette image car elle symbolise pour elle une utopie qui prend corps : celle d'« *un monde dans lequel tous les mondes peuvent exister* », pour reprendre les mots du slogan zapatiste. Un combat pour que « *la diversité ait une terre, une culture et une voix* », résume l'anthropologue.. ● **SYBILLE BULOUP**



© OPHÉLIE PARENT

Ce foulard traditionnel mexicain, le *paliacate*, est utilisé par les zapatistes dès la création du mouvement. Il symbolise la revendication de ce groupe autochtone stigmatisé comme pauvre et « arriéré ». Porter le *paliacate* est une marque de leur appartenance à cette nation mexicaine qui les a marginalisés.

À VOIR

- Exposition « Femmes en terres zapatistes » en libre accès à la bibliothèque de l'Alcazar à Marseille, du 12 au 24 septembre 2023 dans le cadre du festival Allez savoir #4 « Voyage en utopies ».

À LIRE

- Le site *Femmes en terres indiennes*. www.femmesterresindiennes.wordpress.com/

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

© JEAN-CHARLES CASLOT

BIOGRAPHIE
Psychologue et chercheuse, Adeline Lacroix est elle-même autiste Asperger. Elle a notamment publié *Autiste au féminin* (UGA Éditions, 2023).

3 QUESTIONS À...
ADELINE LACROIX
« Les femmes autistes sont sous-diagnostiquées »

En théorie, il y aurait parmi les autistes quatre garçons pour une fille. En réalité les femmes ne développent pas les mêmes formes d'autisme et passent davantage sous les radars.

Les femmes autistes sont-elles moins nombreuses ou simplement moins bien repérées ?

Les deux. Il y a effectivement des raisons génétiques et biologiques qui peuvent expliquer une plus grande proportion de garçons autistes, mais également un sous-diagnostic chez les femmes, notamment en raison d'une meilleure adaptation à leur environnement. Si les traits fondamentaux, soit les difficultés de communication et d'interaction ou les intérêts restreints, sont les mêmes chez garçons et filles, l'expression des caractéristiques peut varier. On retrouve en général chez les filles de meilleures compétences sociales, des intérêts atypiques mieux tolérés, comme la littérature ou les animaux, et davantage de problèmes internalisés, comme l'anxiété.

Les difficultés des garçons autistes sont, à l'inverse, plus visibles, à l'image de l'hyperactivité ou des troubles oppositionnels. Les filles passent donc plus souvent inaperçues, mais on retrouve ce même phénomène d'autisme invisible également chez certains garçons. Néanmoins, les filles autistes sont de mieux en mieux diagnostiquées aujourd'hui. On évoque maintenant plutôt un ratio de 2 à 3 garçons pour 1 fille.

La neuroimagerie montre des fonctionnements cérébraux différents chez garçons et filles autistes. Qu'est-ce que cela signifie ?

Dans les études du cerveau, on retrouve tout d'abord des particularités cérébrales propres à toutes les personnes autistes, par exemple la sous-activation d'une aire cérébrale nommée gyrus fusiforme, susceptible d'expliquer la difficulté de reconnaître les émotions sur un visage. Mais il existe aussi des différences fonctionnelles selon les sexes. Dans mes études sur la reconnaissance des visages, je me suis aperçue que les femmes autistes avaient des aptitudes mieux préservées que les hommes. Ces différences peuvent être d'origine biologique et donc innées, mais aussi se construire postérieurement des stéréotypes liés au genre. Il peut avoir, notamment chez les filles, une forme de compensation neurobiologique du fait des stéréotypes des plus grandes attentes pour les apprentissages sociaux par exemple.

Si l'autisme a longtemps été sous-diagnostiqué, on semble assister à une multiplication des cas aujourd'hui. À quoi est-ce dû ?

Les deux phénomènes coexistent. Il y a toujours des personnes autistes, surtout adultes, qui ne sont jamais diagnostiquées, faute de tomber sur des professionnels connaissant l'autisme. Par ailleurs, la notion de spectre de l'autisme s'est beaucoup élargie ces dernières années. Certains professionnels ont parfois tendance à parler d'autisme un peu trop rapidement, en se fiant seulement à certaines particularités qu'on peut parfois trouver dans toute la population ou dans d'autres troubles, comme l'anxiété sociale par exemple. Comme il n'y a pas de biomarqueurs pour l'autisme, la frontière entre autistes et non-autistes est parfois floue. Il peut y avoir des personnes avec des traits autistiques à un moment donné de leur vie, des individus solitaires ou avec des passions très fortes par exemple, sans qu'ils soient autistes pour autant. C'est ce qui rend le diagnostic complexe, surtout chez les adultes.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **MARC OLANO**

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

© TRAHKO/ADOBE

● COMMUNICATION

L'intelligence artificielle, arme de désinformation

« *Il n'y a pas de pandémie liée au covid. C'est juste une manière de faire peur aux gens et d'empiéter sur leur liberté* », s'emporte Richard sur Twitter. Sauf que Richard n'existe pas. Son message a été rédigé à l'aide d'une intelligence artificielle (IA), dans le cadre d'une étude pour mesurer le niveau de crédibilité de tweets écrits par des machines. Les trois chercheurs de l'université de Zurich (Suisse) ont montré à un panel de près de 700 personnes une série de messages réagissant à des thèmes d'actualité sources de polémiques : les vaccins, la technologie 5G et le covid-19, ou encore la théorie de l'évolution. Charge ensuite aux participants de distinguer si les tweets avaient été écrits par un utilisateur de Twitter ou une IA. Les scientifiques avaient confié l'écriture des messages « synthétiques » à GPT-3, un modèle d'IA lancé en 2020 et qui précède ChatGPT, outil encore plus performant ayant connu un succès mondial à son arrivée en 2022.

« *Les résultats montrent que cet outil est une arme à double tranchant : par rapport aux humains, il peut produire des informations exactes et plus faciles à comprendre, mais il peut aussi produire une désinformation plus convaincante* », concluent les auteurs de l'étude. Après le test, les participants perçoivent leur difficulté à distinguer l'intelligence humaine et de l'IA et perdent confiance en leur capacité à y parvenir. « *Lorsque les individus sont confrontés à une grande quantité d'informations, ils peuvent se sentir dépassés et renoncer à essayer de les évaluer de manière critique* », relèvent les chercheurs. ● **F.G.**

SOURCE

- Giovanni Spitale *et al.*, « AI model GPT-3 (dis)informs us better than humans », *Science Advance*, vol. IX, n° 26, 28 juin 2023.

● ENVIRONNEMENT

Quand les animaux se déconfinent

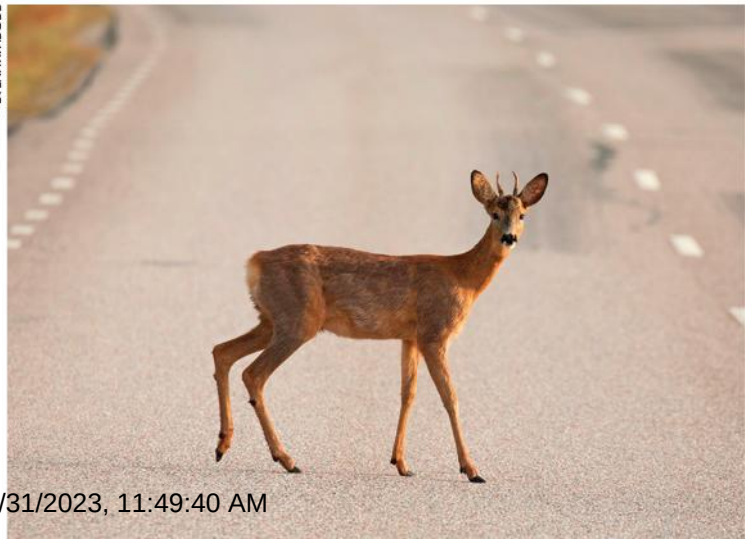
Durant les périodes de confinements liées à la pandémie de covid-19, de nombreuses vidéos virales, souvent accompagnées de la phrase « *Nature is healing* », ont montré des animaux sauvages dans des villes. Canards, chevreuils ou sangliers semblaient réinvestir des lieux où la mobilité humaine avait fortement diminué. Une étude internationale s'est penchée sur cette « anthropause », durant laquelle les humains ont fortement réduit leurs déplacements, réduisant également les nuisances liées à leurs véhicules, pour quantifier son effet sur les mammifères.

Pour cela, elle a étudié 2 300 animaux répartis au sein de 43 espèces de mammifères, en suivant leurs données GPS au début de l'année 2020 et en comparant aux mêmes périodes de l'année précédente. Dans les zones où les règles de confinements étaient les plus sévères, l'étude montre une augmentation notable des longs déplacements sur dix jours, et au contraire une réduction des plus courts mouvements quotidiens, que les chercheurs expliquent par la nécessité moindre de prendre la fuite. Dans les zones plus densément peuplées par les hommes, l'étude révèle également une augmentation des déplacements à proximité des routes, un lieu dangereux pour de nombreux mammifères, en raison de la baisse du trafic.

Si toutes les espèces n'ont pas réagi de manière uniforme aux confinements, l'étude souligne l'importance de l'effet des déplacements humains sur la vie des mammifères sauvages, et le fait que ces derniers sont capables de s'adapter rapidement si ces paramètres changent. ● **OLIVIER BORIES**

SOURCE

- Marlee Tucker *et al.*, « Behavioral responses of terrestrial mammals to COVID-19 lockdowns », *Science*, n° 6649, 6 juin 2023.



© SVENAW/ADOBE

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

● LANGAGE

La mélodie du « parentais »

Le « mamanais » – ou plutôt le « parentais », car les pères le cultivent autant que les mères – est cette manière singulière qu'adoptent les adultes pour s'adresser à leurs bébés.

Plus que son lexique un peu bêtifiant, ses vocalises passionnent les chercheurs depuis des décennies, car le phénomène, relevé dans de nombreuses cultures, est potentiellement universel, voire dépasse les limites du genre humain. Aussi, se demande-t-on, quelle fonction attribuer à ce babil parental aussi spontané que non standard ? Le parentais se distingue par sa prosodie : allongement et détachement des voyelles, tonalité de la voix augmentée, mélismes évoquant le chant. Chacun de ces éléments est susceptible de suggérer une explication ; une hypothèse couramment avancée voudrait que le parentais soit avant tout un langage hyperarticulé parce que didactique, préparant le nourrisson à l'acquisition du langage à un âge ou il en est encore incapable.

Mais une étude internationale récente tend à regarder ailleurs. En comparant le « parler bébé » avec celui que les personnes adressent à de jeunes animaux domestiques (des chiots), les chercheurs ont mis en évidence au moins un trait commun important : la modification de la tonalité par rapport au « parler adulte ». Or, il n'est pas question d'apprendre à parler à des chiots…

L'explication du parentais serait à chercher du côté de sa valeur émotionnelle positive, perceptible dans les deux cas, et propre à susciter une réaction chez le nourrisson (ou le chiot). Plutôt donc qu'un premier cours de langue (ou en même temps que), le parentais serait un sourire mis en mots et en vocalises, appelant celui des bébés, qui n'en sont pas avares à ce stade de leur vie. D'autres hypothèses soutiennent que le parentais serait le précurseur de la musique, tout aussi universelle et émouvante que le babil des adultes en extase devant leur progéniture.

● NICOLAS JOURNET

SOURCE

- Robin Panneton *et al.*, « Positive valence contributes to hyperarticulation in maternal speech to infants and puppies », *Journal of Child Language*, juillet 2023.

© ANOUSH KATORONTO/ADOBE

● Le chiffre du mois

75 % des mères s'occupent du choix des vêtements de leur enfant

contre seulement 9 % des pères. Elles sont également 89 % à veiller à l'hygiène corporelle de leur progéniture (55 % des pères). Ces écarts varient selon l'activité professionnelle et s'accroissent lorsque les pères travaillent avec des horaires « atypiques » (en soirée, de nuit, le week-end), les hommes ayant alors tendance à se désinvestir des tâches domestiques. Cette situation ne s'inverse pas lorsque ce sont les mères qui sont indisponibles : certes, les pères s'engagent davantage, mais celles-ci ne relâchent pas pour autant cette charge.

● BÉATRICE KAMMERER

SOURCE

- Morgan Kitzmann et Cécile Ensellem, « La difficile conciliation vie familiale/vie pro en cas d'horaires atypiques », *L'E-ssentiel*, Caisse nationale d'allocations familiales, 2023.

● Le mot du mois

ILLECTRONISME

Les personnes en situation d'illectronisme ne maîtrisent pas les compétences numériques de base (rechercher des informations ou communiquer en ligne, manier des logiciels) ou n'ont pas pu utiliser Internet au cours des trois derniers mois. En France, 15 % des habitants seraient concernés. L'illectronisme s'accroît nettement avec l'âge : 62 % des 75 ans ou plus, contre seulement 2 % des 15-24 ans. Il est lié aussi au niveau de vie et à la profession. Ainsi, 9 % des ouvriers sont concernés, contre seulement 2 % des cadres. Les habitants des départements d'outre-mer sont un peu plus touchés que ceux de France métropolitaine (20 % contre 15 %). L'illectronisme a diminué de trois points durant la crise sanitaire avec la diffusion massive des compétences numériques pour rester en contact avec ses proches. ● FLORINE GALÉRON

SOURCE

- Hayet Bendekkiche et Louise Viard-Guillot, « 15 % de la population est en situation d'illectronisme en 2021 », *Insee Première*, n° 1953, 22 juin 2023.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

© DR

BIOGRAPHIE
Laélia Véron est enseignante-chercheuse en stylistique et langue française à l'université d'Orléans. Elle s'intéresse particulièrement aux liens entre langue et pouvoir, tout en cherchant à diffuser et valoriser la recherche au-delà de l'université.

PORTRAIT

Laélia Véron, la langue est un pouvoir

Dans ses recherches universitaires comme sur les ondes de France Inter, cette linguiste engagée décrypte les évolutions de la langue française.

SYBILLE BULOUP

Lorsque l'on demande à Laélia Véron l'origine de sa vocation, nous pouvons nous attendre à ce qu'elle évoque une passion précoce pour les mots. Et pourtant, la réponse de cette enseignante-chercheuse en stylistique et langue française est tout autre. Si elle étudie aujourd'hui les enjeux de pouvoir tapis dans le langage, c'est parce qu'elle en a fait l'expérience concrète. De son enfance dans les montagnes du Vercors, elle garde la mémoire d'une famille dysfonctionnelle, avec un père tyrannique qui confisque la parole à sa femme et ses trois filles. « *J'ai eu un père violent, sur tous les plans, j'ai expérimenté la domination et la manipulation par la langue.* » C'est en « *reprenant la parole, en reprenant le pouvoir* » qu'elle réussit à s'en émanciper.

À l'intérieur et au-delà de l'université d'Orléans où elle enseigne depuis 2018, elle crée des ponts entre littérature, linguistique et sociologie comme elle le fait entre ses nombreuses activités. « *Après mon agrégation, j'ai obtenu un contrat doctoral pour donner des cours à l'ENS. Mais j'ai eu très vite l'impression de tourner en rond* », explique-t-elle. Guidée par son envie de rendre le savoir et la culture accessibles à tous, elle devient vacataire au sein d'établissements pénitentiaires. Se confronter à un public différent lui permet « *d'aller au cœur d'enjeux politiques et sociaux* » tout en trouvant, pour elle-même, une « *certaine forme de résilience* ».

SORTIR DE LA DÉPLORATION

Contactée par France Inter en 2021, elle devient chroniqueuse à la radio. Au micro de « Par Jupiter/C'est encore nous ! », elle décrypte des expressions et analyse des polémiques linguistiques. De l'insécurité linguistique (la peur de « mal parler ») à l'accord de proximité en passant par l'explosion de l'expression « du coup », son activité de vulgarisation se poursuit sur son temps libre, notamment sur Twitter. « *L'idée est de mettre en valeur des concepts linguistiques qui font écho avec les pratiques des gens* », tout cela dans le but de « *donner envie d'aller plus loin, de se renseigner par soi-même* ». Elle devient vice-présidente de l'AIS (l'Association Internationale de Stylistique) et intègre le collectif des linguistes atterré.e.s qui publie un tract chez Gallimard en réaction aux critiques, notamment médiatiques, sur le français contemporain. « *Nous en avions assez, ce sont toujours les mêmes clichés qui sont mis en avant par les médias. Les mêmes débats sur les anglicismes, l'écriture inclusive, "le langage des jeunes"* ». Faire s'évader la connaissance des laboratoires universitaires et proposer des pistes pour « *sortir de la déploration et de la critique* », tel est le pari de ce collectif de chercheurs. Avec Karine Abiven, maîtresse de conférences en langue et littérature françaises, elle se lance aujourd'hui dans de nouvelles recherches autour des récits de transfuge de classe, tels ceux des écrivains Annie Ernaux ou Edouard Louis, pour comprendre « *la manière dont ces récits représentent, commentent et politisent les mobilités sociales* ». S'agit-il, pour ceux qui témoignent, de parler pour les autres, comme des porte-parole, ou à la place des autres, au risque de la confiscation ? Un questionnement d'une actualité brulante, qui rappelle combien la langue est politique.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

© LUXORPHOTO/ADOBE

SOCIÉTÉ

L'inceste, tabou ultime

La parole sur les violences sexuelles se libère au fil des générations. C'est ce que confirme une enquête de l'Inserm portant sur les violences sexuelles pendant l'enfance, menée à partir de 28 011 questionnaires. 60 % des femmes et la moitié des hommes de moins de 25 ans déclarent ainsi s'être déjà confiées sur leur agression, contre seulement 42 % des femmes et un quart des hommes de plus de 60 ans. Quand les victimes réussissent à se confier, elles le font avant tout à des proches : parents, partenaires ou relations amicales.

Mais cette plus grande facilité à parler parmi les jeunes générations, que les chercheurs lient notamment à l'essor des mouvements féministes et de #MeToo, a eu un impact limité sur la dénonciation d'une forme particulière de violence sexuelle : l'inceste. L'enquête révèle en effet que seules 8 % environ des victimes en ont parlé à la fois à leurs parents et à des professionnels de la santé, de la police ou de la justice. Ce constat renvoie aux travaux de l'anthropologue Dorothée Dussy ayant montré que les victimes d'inceste sont souvent dissuadées de parler à des personnes extérieures à leur cercle familial – ce qui compromet leurs chances de bénéficier de soins spécialisés du psychotraumatisme.

Pour briser cette culture du silence et du déni, les chercheurs pointent le rôle de repérage que pourraient davantage jouer les professionnels de l'éducation. Une recommandation alignée avec celle de la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants (Ciivise), pour qui l'école, notamment, a un rôle à jouer dans le développement d'une culture de la protection.

AXELLE PLAYOUST-BRAURE

SOURCE

- Élise Marsicano *et al.*, « Violences sexuelles durant l'enfance et l'adolescence : des agressions familiales dont on parle peu », *Population & Sociétés*, n° 612, juin 2023.

SANTÉ

Rester viril malgré un cœur fragile

On sait que le parcours de soins varie selon qu'on est une femme ou un homme. Mais on peut aussi analyser la manière dont le genre des patients joue sur le sens qu'ils donnent à leurs problèmes de santé. Ingrid Voléry, sociologue, et Laëtitia Lamongie, ingénieure d'études, ont suivi le parcours d'hommes souffrant d'insuffisance cardiaque, afin de savoir si leur pathologie portait atteinte à leur sentiment de virilité. Selon les autrices, ces derniers anticipent un « déclassement de genre ». Ils craignent d'être perçus comme insuffisants en tant qu'hommes, non seulement parce que la maladie les fragilise physiquement, mais aussi parce qu'elle est associée à un moindre « gouvernement de soi » : ils s'attendent à être remis en cause en raison de leur hygiène de vie, ou parce qu'ils auraient mal su gérer leur stress.

Afin de répondre à ces soupçons, les enquêtés trouvent des parades qui varient selon leur milieu social. Les hommes issus des classes populaires évoquent plus volontiers une forme d'hérédité. Ceux issus de classes moyennes ou supérieures ont plutôt tendance à inverser le stigmate de mauvais gouvernement de soi, en mettant en avant leur excès d'engagement dans des rôles sociaux familiaux et professionnels.

Dans la plupart des cas, la reconquête de l'estime de soi passe par une redéfinition des critères de la virilité. Certains vont mettre en scène leur « bonne surveillance » et leur capacité à discuter avec le médecin. D'autres vont massivement s'investir dans un travail de récupération physique. Autre piste : ils peuvent se laisser aider plus volontairement par leur épouse. Ils incarnent dès lors un « bon conjoint », position de genre valorisée selon les autrices. **TOM UMBDENSTOCK**

SOURCE

- Ingrid Voléry et Laëtitia Lamongie, « Des hommes insuffisants : la surveillance de l'insuffisance cardiaque comme lieu de lecture des masculinités », *Sciences sociales et santé*, n° 41, 2023/1.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

DÉMOGRAPHIE

Cinquante nuances de célibat

En France comme aux États-Unis, il existe de nombreuses définitions du célibat. À cela s'ajoute un changement des mœurs ces dernières années, qui rend cet objet difficile à étudier.

« *All the Single Ladies* », scande Beyoncé dans son mythique tube des années 2 000. Mais qui sont ces « célibataires » à qui elle s'adresse ? S'agit-il simplement des femmes non mariées ? De personnes qui ne vivent pas en couple ? Faut-il y intégrer les concubines, les veuves, les divorcées, les religieuses ? Pour la sociologue Marie Bergström et l'historienne Sandra Brée, il est difficile de produire une définition scientifique du célibat. « *Nous avons beaucoup plus de connaissances sur la vie des individus ayant des partenaires, que sur ceux qui n'en ont pas* », écrivent-elles dans le *Journal of Family Theory and Review*. Les rares articles portant directement sur le célibat sont caractérisés par une grande diversité d'objectifs et d'approches rendant très complexe la définition de ce concept. Une première difficulté réside dans la polysémie de ce mot, particulièrement en français. Le célibat d'un point de vue légal désigne toute personne qui n'est pas mariée ou pacsée, en incluant les personnes veuves ou divorcées. Dans le vocabulaire religieux, célibat peut être synonyme d'abstinence sexuelle. Mais ce terme peut également faire référence au statut des individus. Dans ce cas, la personne célibataire sera définie comme « *n'étant pas engagée dans une relation amoureuse* ».

Après avoir chuté de 1920 à 1975, le nombre de personnes « non mariées » (tous âges confondus) augmente en France entre le milieu des années 1970 et 2018. Le phénomène est très similaire aux États-Unis, bien que cette augmentation intervienne plus tôt : autour des années 1960. Plusieurs facteurs sont potentiellement responsables, mais le plus important reste l'augmentation considérable des divorces et séparations dans le monde occidental, au cours des 20e et 21e siècles. Aux États-Unis, parmi les individus âgés de 20 à 39 ans, la proportion de personnes séparées et divorcées a augmenté de plus de 500 % entre 1880 et 1990. En France, la part des femmes divorcées a augmenté de plus de 900 % en 2016 par rapport à 1890. Les personnes séparées et divorcées constituent la plus grande proportion de célibataires entre 25 et 65 ans.

Plus qu'à n'importe quelle période de l'histoire, les individus fluctuent entre des phases de célibat, de vie en couple et de séparations. De nouvelles méthodes de recherche sont donc nécessaires, prenant en compte la durée des périodes de célibat, leurs effets économiques et matériels, et leur impact sur la trajectoire de vie des individus. **S.B.**

SOURCE

• Marie Bergström et Sandra Brée, « Not a single meaning. Definition and evolution of singlehood in France and the United States », *Journal of Family Theory & Review*, 10 juin 2023.

© AVERIE WOODWARD/UNSPLASH

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

© BETTMANN/GETTY

● SCIENCE POLITIQUE

La championne soviétique, au cœur de la guerre froide

Durant la guerre froide, le sport fut un terrain d'affrontement des deux blocs au même titre que l'industrie et les sciences. L'historien Sylvain Dufraisse montre que les sportives soviétiques ne devaient pas seulement défendre un modèle idéologique, mais aussi exporter un idéal de genre.

Elles font une entrée fracassante dans les compétitions internationales des années 1940, en particulier en athlétisme, gymnastique, patinage et ski. Les médias soviétiques vantent alors l'avance du pays en matière d'égalité des sexes et encouragent un sport émancipateur. Néanmoins, le modèle de société voulu par Staline assigne aux femmes un rôle avant tout maternel. Aussi, la médiatisation des sportives promeut-elle un idéal de féminité qui associe performance sportive et maternité épanouie. À la suite de nombreuses victoires soviétiques, les Occidentaux engagent une campagne de discrédit. Dès les Jeux olympiques de 1952, des journalistes jugent les athlètes de l'Est trop masculines. Leur corps massif diverge des normes occidentales. Les compétitions des années 1960 sont émaillées de plusieurs accusations de travestissement. Cela conduit à la mise en place, en 1966, d'examens gynécologiques et hormonaux. Les Soviétiques s'y plient afin d'éviter toute critique.

Dans les années 1970-1980, la propagande de l'URSS privilégie les sportives conformes aux critères internationaux de beauté féminine : gymnastes et patineuses remplacent les athlètes et lanceuses de poids jugées désormais trop viriles. Le but n'est plus de proposer un modèle de genre alternatif à celui de l'Occident, mais de le surclasser sur son terrain. ● **THIBAULT LE HÉGARAT**

SOURCE

• Sylvain Dufraisse, « La supériorité sportive féminine soviétique, un enjeu de guerre froide », *Clio. Femmes, genre, histoire*, n° 57, 2023/1.

● HISTOIRE

Comment le monde musulman a-t-il perçu les croisades ?

Vues d'Occident, les neuf expéditions qui se sont succédé de 1095 à 1291 forment un ensemble cohérent. Leur objectif est dès le départ exposé par le pape : permettre aux chrétiens de se rendre de nouveau en pèlerinage en Terre sainte, si nécessaire en prenant le territoire des mains des Turcs.

Les sources analysées par Anne-Marie Eddé, professeure d'histoire médiévale (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), révèlent que les musulmans n'ont pas tout de suite compris les intentions des Occidentaux. Les contemporains des premières croisades ont d'abord cru qu'il s'agissait d'un énième conflit entre musulmans et Byzantins. Il est assez révélateur que les termes « croisades » et « croisés » n'aient pas été utilisés dans le monde arabe avant le 19e siècle, les combattants chrétiens étant auparavant désignés par les termes « Francs » ou « Romains ».

À la fin du 12e siècle, la menace occidentale est plus clairement identifiée, en particulier sa composante religieuse. Les dirigeants musulmans mobilisent alors l'écrit pour inciter la population à reconquérir les territoires perdus. Même s'ils élaborent une propagande autour du *jihad*, la question religieuse reste pour eux secondaire : leur priorité est de stabiliser leurs possessions territoriales et de contrer l'expansion de l'Occident en Méditerranée.

Si certains textes témoignent d'une condescendance à l'égard des Occidentaux, d'autres sont élogieux à l'égard de tel combattant chrétien, et même de l'empereur Frédéric II à l'origine pourtant de la sixième croisade. Le regard pragmatique, varié et tout en nuances des auteurs musulmans rompt avec l'image de choc frontal entre deux civilisations qui colle souvent, chez nous, aux croisades.

● **T. H.**

SOURCE

• Anne-Marie Eddé, « L'écriture des croisades dans l'historiographie arabe médiévale », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n° 37, 2019.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 11:49:40 AM

LIEN SOCIAL
EN REDRESSEMENT JUDICIAIRE
EST EN DANGER !

Abonnez-vous : votre aide est précieuse !

www.lien-social.com

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

© BSIP/UNIVERSAL IMAGES GROUP VIA GETTY

L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ FRANÇAIS EN CHIFFRES

En 2019, **13,3 %** des élèves français du premier degré sont inscrits dans un établissement privé sous contrat avec l'État. **0,8 %** de ces écoliers relèvent du privé hors-contrat.

Dans le second degré, **20,8 %** des élèves fréquentent un établissement privé sous contrat et **0,5 %** seulement un collège ou un lycée hors-contrat. (Repères et références statstiques, ministère de l'Éducaton nationale, 2020). **B.K.**

ORGANISATIONS

École privée, à chaque pays sa définition

Qu'est-ce qu'une école privée ? La question semble triviale, et pourtant, la terminologie désigne selon les pays des réalités très contrastées. En France, l'enseignement privé inclut en pratique une majorité d'établissements à but non lucratif, qui disposent d'un contrat d'association avec l'État, et sont donc soumis aux mêmes programmes et exigences que l'école publique. Une situation bien différente de celle qu'on retrouve, par exemple, aux États-Unis, où les écoles privées disposent d'une autonomie bien plus importante.

Pour lever ces confusions, une équipe internationale de chercheurs a élaboré un indice afin d'évaluer la part de public et de privé dans les écoles d'un territoire. En prenant appui sur les contextes éducatifs très différents à Londres (Grande-Bretagne) et Santiago (Chili), ils ont identifié quatre dimensions à prendre en compte pour analyser la situation de chaque école.

La première dimension examine les modalités de création de l'établissement : qui – de l'État ou des institutions non étatiques à but lucratif ou non lucratif – fournit les fonds nécessaires ? Qui fixe les critères de qualité à satisfaire et valide l'autorisation d'ouverture ?

Le second critère porte sur la politique de recrutement des élèves : l'école est-elle ouverte à tous ou seulement réservée à des publics spécifiques, sélectionnés selon leur sexe, leur religion ou leur niveau scolaire ? Dans le cas où des frais de scolarité sont exigés, l'école est-elle soumise à une réglementation publique garantissant la diversité socioéconomique ?

La troisième catégorie de critères interroge les modalités de financement du fonctionnement de l'école, et le niveau de participation de l'État.

La dernière catégorie évalue le contrôle des pratiques pédagogiques : l'école a-t-elle ou non l'obligation de se conformer à des exigences de niveau ou un programme d'enseignement national ? Et de quelles marges de manœuvre dispose-t-elle pour recruter ses enseignants et fixer leur niveau minimal de qualification ?

Autant de critères dont l'appréciation permettrait selon les chercheurs, de dépasser les partis pris idéologiques qui entachent bien souvent les débats autour des collaborations entre secteurs public et privé, pour engager la réflexion sur les répercussions concrètes pour les élèves et leurs apprentissages.

Cette grille d'analyse pourrait aussi faciliter la compréhension des dynamiques de privatisation des systèmes scolaires, à l'œuvre dans de nombreux pays. **B.K.**

SOURCE

- Gabriel Guttiérez *et al.*, « Comparing degrees of "publicness" in school system. The development and application of a public private index », *Journal of Education Policy*, n° 38, 2023/3.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

● PÉDAGOGIE

Les enfants aiment-ils travailler en groupe ?

Plébiscité par les enseignants, le travail de groupe occupe une part importante du quotidien scolaire. Mais que pensent les enfants de cette manière de faire ? Pour le savoir, la sociologue Amélia Legrave a mené des entretiens auprès de 67 élèves de CM1 et CM2. Ses résultats montrent que le travail à plusieurs est globalement perçu très positivement par les élèves. Des différences apparaissent néanmoins selon leur niveau scolaire, les meilleurs appréciant à la fois le travail d'équipe et les projets de classe, tandis que les plus faibles ne valorisent spontanément que les seconds, qui rompent davantage avec la forme scolaire.

Ainsi, pour les élèves moins assurés, l'attrait pour le travail en groupe semble surtout motivé par un évitement des activités individuelles, qui les exposent à un plus fort risque d'échec, et par le soulagement que leur procure la présence de leurs pairs pour surmonter les difficultés académiques et relationnelles. De leur côté, les bons élèves insistent majoritairement sur l'émulation intellectuelle du travail en groupe, même si celle-ci est loin d'être toujours à la hauteur de leurs attentes, notamment en cas de forts écarts de niveaux, ce qui peut être à l'origine d'un sentiment de lassitude voire d'injustice. ● **B.K.**

SOURCE

- Amélia Legavre, « Ensemble, on va plus loin ? Différences d'appréciation du travail à plusieurs chez des élèves de primaire », *Éducation et socialisation*, n° 67, 2023.

● ÉDUCATION

Dis-moi comment tu fais tes devoirs…

Si tous les élèves d'une classe reçoivent les mêmes devoirs à faire, tous ne s'y prennent pas de la même manière pour s'en acquitter. La dernière enquête du ministère de l'Éducation nationale, menée auprès d'un panel de collégiens âgés de 13 et 14 ans révèle que 53 % d'entre eux consacrent chaque semaine entre trois et six heures à leur travail personnel, 13 % y passant moins deux heures, et 16 % plus de six heures. La quasi-totalité des jeunes travaille à la maison (97 %) et privilégie à plus de 80 % les plages horaires du week-end et du retour de cours. Ils sont néanmoins 68 % à rester au collège pour étudier, et 24 % à s'y remettre le soir après le dîner.

Ceux qui travaillent le plus se distinguent par une vision particulièrement positive de l'utilité des devoirs, mais pas nécessairement par leur excellence scolaire : en effet, les meilleurs élèves rapportent souvent un temps de travail élevé, mais restent sous-représentés parmi ceux qui dépassent les six heures hebdomadaires. En revanche, les élèves les plus performants font état d'une meilleure organisation de leur travail personnel, avec des plages horaires plus régulières et mieux planifiées, une plus grande autonomie – 86 % d'entre eux se mettant à leurs devoirs de leur propre initiative contre 55 % des plus faibles – et un recours plus élevé à l'apprentissage par cœur.

Du côté des méthodes de travail, il existe une grande disparité des pratiques scolaires des élèves, souvent mal connue des adultes, affirme dans sa récente thèse Vincent Faillet, enseignant de Sciences de la vie et de la Terre (SVT) et docteur en sciences de l'éducation. S'appuyant sur une enquête ethnographique auprès de lycéens, ses résultats révèlent notamment l'importante capacité des jeunes à articuler cultures juvéniles et cultures scolaires – par le biais de recours aux forums Internet, à la consommation de vidéos YouTube ou à l'appui en ligne ou hors ligne sur leurs pairs – pour s'approprier, enrichir et approfondir les contenus académiques. ● **B.K.**

SOURCE

- Meriam Barhoumi, « Le travail scolaire des jeunes en dehors de la classe : quelles pratiques et quelles disparités ? », DEPP, Note d'Information, n° 23.32. https://doi.org/10.48464/ni-23-32
- Vincent Faillet, « Le travail scolaire lycéen hors de la classe. Une analyse de pratiques au croisement des cultures scolaires et juvéniles », Thèse de doctorat en sciences de l'éducation et de la formation, présentée et soutenue publiquement le 23 juin 2023, Université Paris-Cité

© SYDA PRODUCTIONS/ADOBE

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

© SAMUËL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

La vie en rose sakura

© WALLHERE.COM

Cette couleur n'existe pas, mais elle a envahi notre imaginaire. À l'origine, le rose sakura désigne la teinte des pétales de cerisiers japonais lorsqu'ils sont en fleur. Au printemps, ces arbres peuvent arborer toute une gamme de nuances entre le blanc et le rouge vif. Au Japon, leur floraison est au cœur de fêtes et de cérémonies. Elle symbolise le caractère éphémère de la beauté et de la vie.

Au 20e siècle, elle devient aussi un emblème guerrier et impérialiste ; la propagande militaire l'assimile au sacrifice des soldats sur le front : un instant de grâce, bref mais éclatant… Parallèlement, des cerisiers sont plantés sur les territoires conquis comme autant de drapeaux japonais. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la défaite pousse néanmoins le pays à abandonner toute connotation guerrière. Le rose sakura devient le symbole lumineux d'un Japon qui veut renaître de ses cendres.

Aujourd'hui, l'expression « rose sakura » désigne essentiellement une teinte pâle et délicate, rarement, si ce n'est jamais, perçue en tant que telle dans la nature. Selon le politiste Pierre-William Fregonese, c'est avant tout une invention culturelle, véhiculant un ensemble de symboles, de sentiments ou encore d'idées à travers le monde.

« *La propagation d'un rose bonbon au Japon a touché tous les plans de la culture depuis quelques années, notamment la culture* geek », précise P.-W. Fregonese. Des personnages de manga aux cheveux de Neymar et Griezmann, en passant par les champagnes Deutz, les parfums Dior et bien évidemment les produits Hello Kitty, le rose sakura s'internationalise tout en promouvant une image positive du Japon. Symbole d'enfance et d'insouciance, de nostalgie pour le passé et de confiance en l'avenir, il se féminise notamment au contact de la culture Barbie aux États-Unis. Le Japon l'associe en retour à tout un imaginaire de la femme-enfant, qu'il diffuse ensuite en Europe, à travers la mode et les mangas.

Ce transfert culturel complexe illustre une thèse des historiens Michel Espagne et Michael Werner, à savoir que des dynamiques apparemment bilatérales sont presque toujours trilatérales. « *La plupart du temps, le flux culturel entre deux pays est dynamisé par une force tierce,* résume P.-W. Fregonese. *Or le Japon joue ce rôle de catalyseur dans la culture populaire contemporaine entre les États-Unis et l'Europe.* » En inspirant un « orientalisme rose », ni tout à fait japonais ni seulement occidental, le rose sakura marque l'émergence d'une esthétique hybride et globalisée, identitaire mais à vocation universelle. ●

À LIRE

- *L'Invention du rose*
  Pierre-William Fregonese, PuF, 2023.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

ENJEU

VIOLENCES EN FRANCE : PEUT-ON PARLER DE « DÉCIVILISATION » ?

© TELMO PINTO/SOPA IMAGES/LIGHTROCKET VIA GETTY

La société française est-elle engagée, comme l'a affirmé Emmanuel Macron, dans un « *processus de décivilisation* » ? L'analyse chiffrée des agressions montre une certaine stabilité des faits de violence, avec des écarts selon les types d'agressions et les zones géographiques. Cette information, complexe, est indispensable pour penser l'évolution de la société, le rôle de l'État et sortir du piège idéologique. PHILIPPE ROBERT ET RENÉE ZAUBERMAN

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

REPÈRE

L'ENQUÊTE DE VICTIMATION, UN OUTIL DE MESURE

Inventée aux États-Unis au cours des années 1960, l'enquête de victimation y a été institutionnalisée dans la décennie suivante avant de se généraliser. Elle consiste à demander aux membres d'un échantillon représentatif de la population s'ils ont été, au cours d'une période de temps donnée, victimes de tel ou tel méfait. Il s'agit d'une mesure immédiate de la délinquance à victime directe, la statistique policière n'étant qu'un comptage indirect qui dépend essentiellement de la propension des victimes à informer la police, mais aussi des pratiques policières d'enregistrement.

L'enquête de victimation ne peut évidemment pas renseigner sur les homicides consommés, dans la mesure où la victime n'est plus là pour y répondre, mais on dispose d'autres sources, notamment de la statistique sanitaire des causes de décès largement utilisée dans les comparaisons internationales. ● P.R. ET R.Z.

● **PHILIPPE ROBERT ET RENÉE ZAUBERMAN**
Directeurs de recherche émérites au Centre de recherches sociologiques sur le droit et les institutions pénales (Cesdip-UMR 8183).

Pour juger de l'état des violences en France, beaucoup se lancent bille en tête sur l'actualité spectaculaire : hier, ils évoquaient le terrorisme et les controverses qui se sont greffées dessus, aujourd'hui ce sont les émeutes urbaines qui focalisent l'attention. À eux seuls, ces phénomènes ne permettent pourtant pas de faire émerger des tendances de long terme. Il semble préférable de chercher d'abord des indicateurs dans les mesures de la délinquance. Les agressions sont-elles réellement en hausse ? Comment parvient-on à les mesurer ? Existe-t-il une coïncidence entre les faits de violence, tels qu'on peut en mesurer l'évolution, et notre ressenti subjectif ?

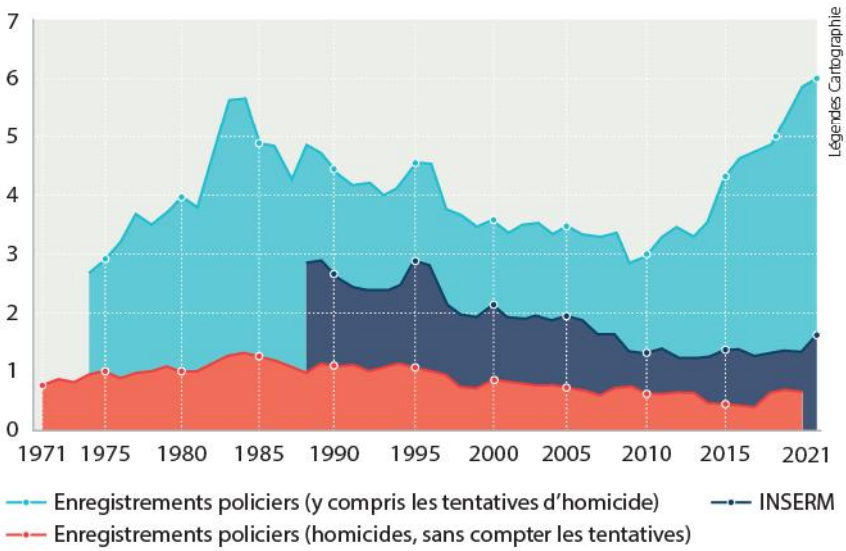
1 MESURER LES VIOLENCES : UNE HAUSSE DES AGRESSIONS ?

L'agression relève d'une criminalité à victime directe – par opposition à celle sans victime directe, comme la fraude fiscale ou l'émission de fausse monnaie… La police en prend le plus souvent connaissance par la plainte des victimes. On dispose par ailleurs d'un instrument particulier, l'enquête de victimation *(encadré ci-contre)*, ainsi que des statistiques sur les décès.

– **Les homicides.** Le nombre de tués constitue le premier indicateur de violence, celui auquel on pense tout d'abord. Les comptages policiers des homicides pointent une croissance depuis 2010, mais elle est due à l'envol soudain des tentatives d'homicides (et non des homicides consommés). On peine à l'expliquer, sauf à soupçonner une posture nouvelle consistant à poursuivre comme tentatives de crimes de meurtre ou d'assassinat des agressions qu'on aurait naguère seulement qualifiées de délits de coups et blessures.

Si on se concentre sur le cas des homicides consommés *(fig. 1)*, la statistique de police indique un taux relativement stable de 1,3 pour 100 000. Les dernières années semblent toutefois indiquer la fin de la légère tendance baissière antérieure. La statistique des causes de décès de l'Inserm (0,6 pour 100 000) confirme un ordre de grandeur très faible. Cependant, la comparaison entre les deux sources ❶ amène à rechercher si les chiffres policiers ne sont pas (un peu) alourdis par quelques doubles enregistrements ❷.

FIGURE 1 : HOMICIDES VOLONTAIRES, EN FRANCE TAUX ANNUEL POUR 100 000 HABITANTS, 1971-2021



Sources : Intérieur (SSM-SI Inserm-CepiDc, Eurostats). Champ : France métropolitaine.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

© QUNICA.COM/ADOBE

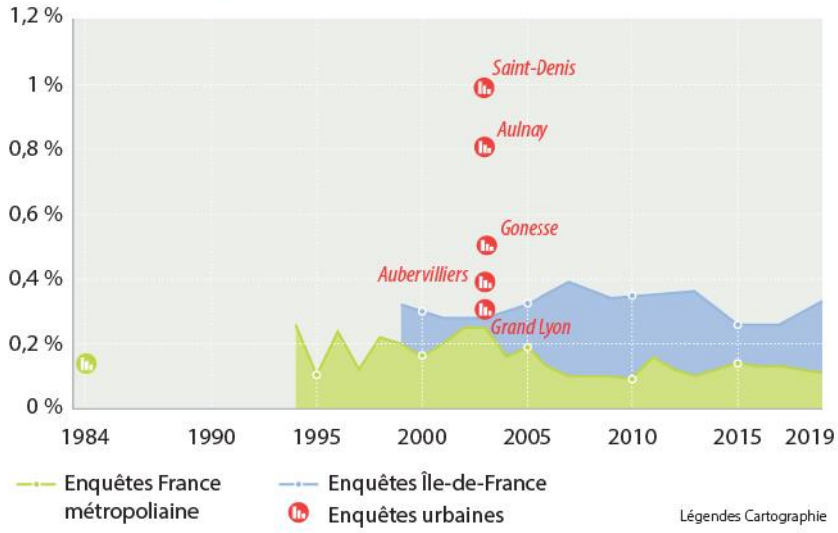
– **Les coups et blessures.** Plus complexe est le cas des violences physiques non létales. Paradoxalement, le comptage policier excède de plus en plus celui suggéré par les enquêtes de victimation, ce qui semble évidemment absurde. C'est que la statistique du ministère de l'Intérieur ne compte que les crimes et délits, pas les contraventions ; or, depuis quatre décennies, une bonne vingtaine de lois sont venues transformer, par le jeu des circonstances aggravantes, en délits de coups et blessures d'anciennes contraventions, soit pour montrer la sollicitude du législateur envers certaines professions (par exemple les gardiens d'immeuble et leur famille), soit pour prouver sa réprobation de certains comportements, notamment racistes et xénophobes. Le contenu de cette catégorie a donc changé et la statistique policière est devenue incapable de renseigner sur l'évolution de ces violences caractérisées. Les enquêtes en population générale ont, au contraire, conservé le critère d'origine : elles permettent de savoir que les agressions ayant entraîné une incapacité de travail supérieure à 8 jours sont restées dans le même ordre de grandeur pendant toute la période observée.

Il en va d'ailleurs de même pour l'ensemble des agressions physiques non létales, même en y rajoutant celles qui sont d'une moindre gravité.

– **Injures, menaces...** Il est plus difficile de se faire une opinion sur le niveau et l'évolution des agressions non physiques, telles les injures ou les menaces... La statistique de police les enregistre très peu, en raison notamment du faible taux de plainte. Difficile aussi de se référer aux enquêtes nationales de victimation : une modification maladroite de formulation a engendré une rupture, qui ne permet pas de trancher de la poursuite ou non de la lente croissance observée pendant une décennie autour du tournant de siècle. En tout cas, au sein de l'enquête nationale de victimation, les ordres de grandeur des agressions non physiques sont clairement plus élevés que ceux des agressions physiques. Il est alors intéressant d'observer une différence parmi les caractéristiques des agressés : dans les agressions physiques, il y a une surreprésentation des catégories populaires et des petites classes moyennes ; parmi les victimes d'agressions non physiques,

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

FIGURE 2 : AGRESSIONS PHYSIQUES AVEC INCAPACITÉ TOTALE DE TRAVAIL (ITT) SUPÉRIEURE À 8 JOURS.



Sources : Cesdip, Insee, IPR – Champ : variable selon les enquêtes.

au contraire, les catégories populaires ne sont plus surreprésentées, elles cèdent la place à des CSP+ : moins exposées à la violence physique, celles-ci témoignent d'une sensibilité à des agressions pourtant moins caractérisées.

Les comptages policiers montrent aussi une hausse récente des agressions sexuelles ou de celles par un proche, souvent celles de l'espace privé. Hausse des agressions ou des plaintes prises en compte ? Les observateurs y lisent généralement l'effet d'une « déprivatisation » (dans la foulée du mouvement #MeToo) qui entraîne une croissance – d'ailleurs limitée – de la propension des renvois par la victime à la police et aussi un meilleur accueil de ces plaintes par les institutions.

Au total, les indicateurs de délinquance violente n'ont pas quitté, à l'échelle de la France métropolitaine, des ordres de grandeur très modérés. Ils contrastent avec ceux de **délinquance prédatrice (des vols aux cambriolages…)** dont l'érosion ❸ dans le dernier quart de siècle n'a pas annulé l'explosion observée entre 1960 et 1990 avec l'entrée dans une société de consommation de masse.

2 RESSENTIR LA VIOLENCE : D'OÙ VIENT LE SENTIMENT D'INSÉCURITÉ ?

Mais l'effort d'objectivation de la mesure ne doit pas faire oublier que l'insécurité est un ressenti subjectif. Au cours de la décennie 1960, aux États-Unis, les inventeurs de l'enquête de victimation se sont enquis aussi des réactions émotionnelles des enquêtés : ont-ils peur de la délinquance (*fear of crime*) ? Et là, surprise : l'exposition au risque et son impact coïncident mal ; on peut être victime et sans peur, on peut être indemne et pourtant tétanisé d'angoisse à l'idée du crime. De manière générale, l'inquiétude excède le risque encouru. L'insécurité n'est pas un simple doublon de la victimation ; leur relation est plus compliquée.

Dès le début des années 1970 ❹, on a découvert que, sous la simplicité apparente de l'expression, le « sentiment d'insécurité » présentait en réalité deux facettes : l'insécurité personnelle – c'est-à-dire la crainte concrète d'être soi-même ou ses proches exposés à la délinquance –, et la préoccupation sécuritaire – soit l'importance qu'on voudrait voir accordée à la criminalité parmi tous les problèmes de société. Craindre le vol, l'agression… pour soi ou les siens est une chose, considérer la délinquance comme un grave problème de société en est une autre. De même, on peut craindre le chômage pour soi ou les siens, mais on peut aussi le considérer comme un grave problème de société quand bien même on ne se sentirait pas personnellement menacé.

– **L'insécurité personnelle** dépend du risque auquel on est exposé. Toutefois la perception du péril se combine, pour produire la peur, avec la vulnérabilité ressentie. Celle-ci peut dépendre soit de raisons physiques, comme l'âge ou le sexe, soit de conditions de vie en sorte qu'elle prospère surtout parmi des populations qui se vivent comme précaires. Une analyse territoriale des victimations et de l'insécurité en Île-de-France ❺ en trouve un exemple dans les proches banlieues nord et est de la ville de Paris, lourdement exposées à la délinquance où un néoprolétariat développe des peurs multiples…

Les peurs sont très difficiles à mesurer par un indicateur. Elles sont à la fois locales et fragmentées : dans une même population, au cours d'une même enquête, on peut recueillir des scores très différents selon qu'on interroge sur la peur le soir dans la rue, chez soi, dans les différents types de transports publics, ou encore

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

GÉOGRAPHIE

DES DISPARITÉS RÉGIONALES

En matière d'agressions, certaines zones peuvent s'éloigner fortement des résultats nationaux. Les enquêtes de victimation indiquent l'importance de la multivictimation (un même individu a été touché par plusieurs agressions dans la période récente), qui signale l'existence de foyers de concentration dont les taux peuvent excéder nettement les résultats globaux. Des enquêtes locales ponctuelles réalisées au début du siècle avaient déjà attiré l'attention sur les taux d'agressions beaucoup plus élevés, par exemple dans certaines communes de la proche banlieue nord-est de Paris (voir schéma ci-contre).

Un exemple typique, presque caricatural, est fourni par les quartiers devenus des centres de commercialisation de produits prohibés : la concurrence très dure conduit dès lors à un niveau élevé de violence dans des zones et pour des populations qui accèdent mal à l'emploi stable. ● P.R. ET R.Z.

pour ses enfants. Parmi ceux qui ont des enfants vivant avec eux, ce sont les peurs pour eux qui sont les plus répandues. En ce qui concerne les peurs pour soi, on relève d'abord la fréquence de celles concernant les transports en commun. La peur dans son quartier est moins répandue ; en fait, elle est très variable selon le lieu où on vit. C'est aussi le cas de la peur au domicile qui est encore plus rare. Depuis le début du siècle, on n'observe pas de changement notable des ordres de grandeur.

La préoccupation sécuritaire, quant à elle, apparaît moins concrète et moins liée à la situation personnelle. Elle apparaît plutôt comme une représentation idéologique très liée à l'autopositionnement politique et au niveau d'éducation, et c'est d'ailleurs pour cela qu'elle est mesurable par des indicateurs simples. On se la figure souvent comme une variable en noir et blanc alors qu'il existe tout un nuancier qui va des obsédés de la sécurité aux peu préoccupés en passant par ceux qui le sont fortement. Elle peut atteindre des populations qui, sans être à proprement parler précaires, appréhendent de ne pas pouvoir faire face à un risque de précarisation. En Île-de-France, on la trouve chez les petites classes moyennes ou les classes populaires traditionnelles des confins nord, est et sud de la région où la hantise du déclassement social nourrit le souci de se démarquer des immigrés…

Vue à l'échelle du pays entier, cette préoccupation peut par ailleurs varier brusquement sous l'effet d'un évènement spectaculaire ou d'une intense controverse publique… pour regagner, plus ou moins vite, son ordre de grandeur habituel. C'est pourquoi elle s'est inscrite sur une pente (lentement) déclinante après le début du siècle qui avait marqué une acmé. Depuis le milieu des années 1970, le sixième de la population la considérait comme un problème social tout à fait prioritaire, et un tiers y était sensible mais à un niveau plus modéré.

3 DES ZONES DE RELÉGATION ?

N'y a-t-il pas un contraste saisissant entre l'image renvoyée par les indicateurs de délinquance et d'insécurité, qui montrent une certaine stabilité, et l'accumulation de crises – des Gilets jaunes aux émeutes de 2005 ou 2023 –, parfois perçue comme preuve d'une flambée de violence ? Il est vrai que périodiquement, on sonne, depuis la droite et l'extrême droite, l'alarme pour l'insécurité et la violence à la faveur de faits divers d'actualité horribles mais pas nécessairement représentatifs des tendances globales. Si ces discours saturent les réseaux sociaux et sont repris par les chaînes d'information en continu qui se sont spécialisées dans le « blanchiment » des discours d'extrême droite, ils risquent d'accéder au statut d'évidence médiatique, qui entraîne le ralliement – enthousiaste pour certains, honteux pour d'autres, c'est selon – du monde politique.

Il est vrai également que si on resserre la focale, on voit apparaître des zones où la peinture est beaucoup plus alarmante que celle dessinée par l'examen des données nationales. Pour minoritaires qu'elles soient, ces situations particulières appellent des mobilisations et relèvent de politiques spécifiques. Malheureusement, le centralisme qui régit les problèmes de sécurité empêche de bien prendre en compte cette diversité : on oscille entre généralisation abusive ou dénégation de leur existence. Il en irait autrement si la sécurité relevait de la compétence régionale ou locale ; encore faudrait-il que ces échelles de gouvernement disposent des moyens et des compétences ❻ pour développer, dans les situations qui l'exigent, de véritables politiques publiques de sécurité appuyées sur des descriptifs locaux suffisamment précis, sans pour autant prétendre à la généralité.

En tout état de cause, à l'échelle nationale, bien qu'elle atteigne des scores non négligeables, l'alerte à la criminalité ne figure pourtant pas au premier rang des problèmes de notre société (lire encadré). Aussi bien, derrière l'alarme à l'insécurité, de plus en plus clairement, voit-on pointer la haine de l'étranger. On y lit souvent un réflexe identitaire ; peut-être s'agit-il surtout d'un doute : on est tellement peu assuré de son identité qu'on cherche sans cesse à débusquer des « différents ». L'immigré figure au premier plan : il semble d'autant plus

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

MOT-CLÉ

• **Curialisation**
Ce concept a été forgé par le sociologue Norbert Elias. Il désigne l'extension des pratiques de cour à l'ensemble de la société, et particulièrement à l'armée. ●

redoutable qu'il est déjà dans la place. D'où la focalisation sur les quartiers de relégation, souvent à forte composante immigrée.

Au cours des deux dernières décennies du 20e siècle, on avait assisté à une certaine prise de conscience de la multiségrégation dans laquelle ces quartiers avaient été progressivement enfermés, et à des tentatives pour établir une politique de la ville soucieuse de sortir ces espaces urbains et leurs habitants de leur isolement. À partir de la première décennie du 21e siècle, cette politique a privilégié le bâti et négligé le social, une évolution encore aggravée par l'épuisement d'un tissu associatif autrefois très actif. En même temps, à travers le refus de toute « police de proximité », s'est affirmée une conception sécuritaire centrée sur un harcèlement policier permanent des groupes de jeunes, illustré notamment par une débauche de contrôles d'identité et de brimades. De même que la prévention et l'immigration sont désormais rattachées au ministère de l'Intérieur, les quartiers de relégation sont, en quelque sorte, confiés à la police.

L'alerte au terrorisme est venue durcir la dimension xénophobe des campagnes sécuritaires. Déjà présentés comme la figure du délinquant, les « jeunes de banlieue » ont été en même temps soupçonnés de constituer un réservoir d'apprentis terroristes.

Même si l'immigration constitue une préoccupation plus répandue que l'insécurité (Cevipof, 2022), celle-ci est loin de figurer au premier plan des problèmes de société qu'on voudrait voir traités par la puissance publique : le thème de l'emploi y a régné pendant longtemps, le pouvoir d'achat y triomphe maintenant.

L'offre politique combinant insécurité et xénophobie n'est donc pas assurée de trouver si facilement preneur, en dehors des secteurs d'opinion qui lui sont déjà acquis.

4 UNE RESPONSABILITÉ DE L'ÉTAT

Que penser alors de cette proposition plus globale qui accuse la société de « décivilisation », comme l'a avancé le président de la République Emmanuel Macron lors du Conseil des ministres du 24 mai 2023 ?

Les cours royales de l'âge classique des Temps modernes avaient infusé, soutenait Norbert Elias (1897-1990), un mouvement multiséculaire de civilisation reposant sur un fort développement de l'autocontrôle. Mais cette puissante construction théorique est tombée au moment, où la Pologne, pays de naissance de N. Elias, s'enfonçait avec le nazisme sur un chemin qui conduisit à la Seconde Guerre mondiale et à la Shoah. Qu'on l'explique par une curialisation* progressive des sociétés ou par la sortie du monde de l'honneur et de la réputation, le long processus de pacification de sociétés de plus en plus étatisées n'exclut pas des mouvements contraires pour lesquels on a parlé parfois de « décivilisation ».

S'il paraît quelque peu démesuré d'apparier la France actuelle et l'Allemagne nazie, accuser la société de décivilisation semble présenter l'avantage, pour le personnel politique, d'exonérer l'État à un moment où il lui est souvent reproché, y compris par les organismes supranationaux, de brutaliser la société, tant par sa gestion des inégalités sociales que par sa doctrine de maintien de l'ordre. La décivilisation de l'Allemagne nazie s'est opérée justement par une brutalisation de la société par le parti et l'État, de sorte que parler de décivilisation de la société n'exonère peut-être pas si facilement l'État et le monde politique

D'où le débat récurrent sur les « violences policières ». La doctrine d'emploi de la police accorde une place accrue au maintien de l'ordre, alors même que la plupart des pays européens voisins privilégie aujourd'hui le principe de non-confrontation. L'épisode des Gilets jaunes a montré que cette doctrine pouvait s'appliquer au-delà des jeunes de banlieue à d'autres catégories sociales. À quoi s'ajoute la controverse sur l'accrois-

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 1:11:29 PM

© MARCO CORDONE/SOPA IMAGES/LIGHTROCKET VIA GETTY

Paris, 27 janvier 2023. Charge de policiers lors d'une manifestation contre la réforme des retraites.

sement des tirs, parfois mortels, notamment dans le contrôle routier de jeunes qui conduisent sans permis.

Les observateurs ❼ ont été sidérés par l'ampleur des dégâts causés lors de quelques nuits d'émeute en juillet 2023. Ne tient-on pas là – enfin – de quoi confirmer le diagnostic qui accuse la société d'être de plus en plus violente ?

À s'arrêter à cette généralisation, on risque de passer à côté de ce qui fait problème. Des jeunes émeutiers, on relève souvent la rage destructrice ; se considèrent-ils comme faisant partie de la même société que leurs cibles ? Accusés par l'extrême droite et la droite de ne pas faire partie de l'identité nationale, eux-mêmes s'estiment victimes d'un creusement des inégalités politiques, économiques et sociales. Ils sont par ailleurs unanimes à considérer la police - souvent leur seul interlocuteur - comme une « *ennemie* ».

Le rejet ostensible du plan Borloo de relance de la politique de la Ville – quand bien même certaines de ses mesures ont été ensuite mises en vigueur en catimini – est emblématique de cette espèce de vide politique dans lequel les jeunes des quartiers de relégation peuvent se juger enfermés.

Si l'ambition de l'État national est de faire société, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas d'ennemis à l'intérieur mais seulement des adversaires qui y puissent débattre en trouvant des porte-parole dans l'offre politique nationale, alors nous sommes arrivés à un niveau de crise qui atteint le vivre-ensemble de notre société.

Parler d'augmentation de la violence n'épuise pas le problème : plus profondément, on discerne une fêlure sur la manière de faire société. Si l'ensemble des politiques publiques – éducation, santé, sécurité… – doivent s'assigner cette ambition, il reste que celle-ci concerne en dernier ressort la mobilisation des citoyens. ●

EN CHIFFRES
LES PRÉOCCUPATIONS DES FRANÇAIS

Selon l'enquête « Fractures françaises », conduite en septembre 2022, **54 %** des Français se disent préoccupés par le pouvoir d'achat et **34 %** pour la protection de l'environnement, contre **18 %** pour la délinquance. ●

SOURCE
- Cevipof, « Les fractures françaises », 2022. www.sciencepo.fr/cevipof/fr.

❶ Bien que les deux se situent à un niveau très faible, leur écart va quand même de 1 à 2.

❷ Le SSM-SI (Service statistique ministériel de la sécurité intérieure) a entrepris de vérifier tous les cas, ce qui n'est possible parce qu'ils sont peu nombreux.

❸ Essentiellement due au repli des atteintes aux véhicules tandis que les cambriolages, après avoir baissé dans les décennies 1980-1990, ont connu une phase de croissance entre 2008 et 2012.

❹ Frank Furstenberg, « Public reaction to crime in the streets », *The American Scholar*, vol. XL, n° 4, janvier 1971.

❺ Voir Antoine Jardin *et al.*, « Territoires et insécurité en Île-de-France », *Déviance et Société*, n° 45, 2021/2.

❻ Seule la Région Ile-de-France a pu développer un programme durable d'enquêtes sur la victimation et l'insécurité.

❼ Antoine Albertini et Luc Bronner, « Violences : un bilan sans précédent », *Le Monde*, 4 juillet 2023.

À LIRE SUR SCIENCESHUMAINES.COM
- « Un réservoir de colère se remplit peu à peu », Entretien avec Jacques de Maillard.
- « La nation est en feu », Sebastian Roché.
- *Les ingrédients des émeutes de 2005 sont toujours là*, Olivier Galland.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 PM

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 AM

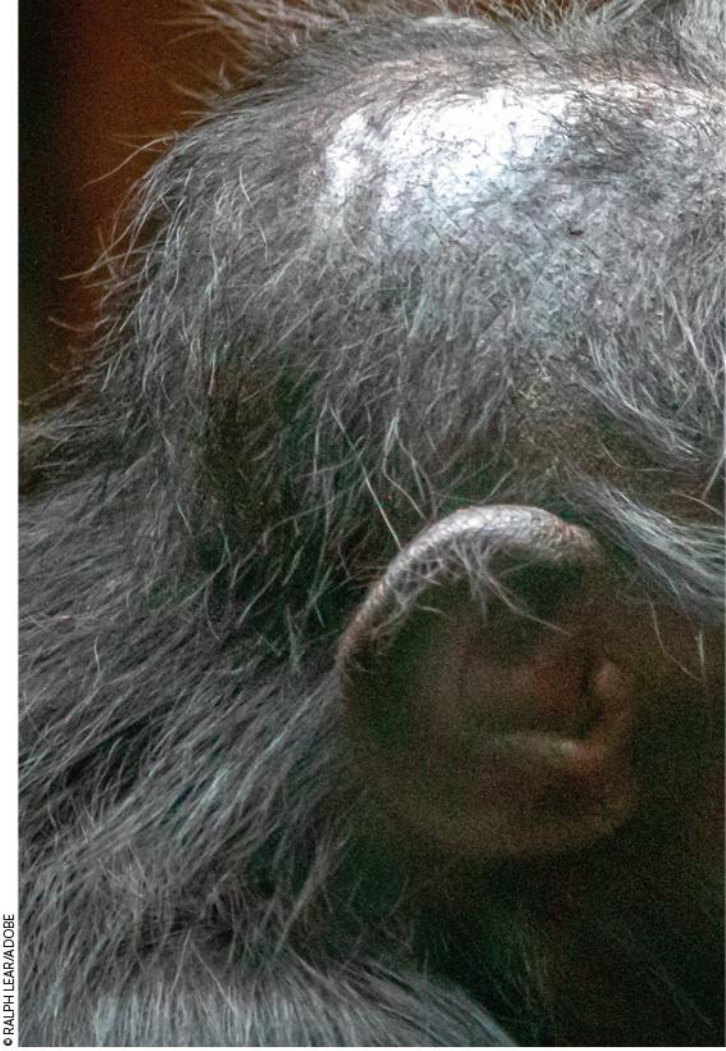
BERNARD LAHIRE
À LA RECHERCHE DES LOIS FONDAMENTALES DES SOCIÉTÉS

En se coupant de la biologie, les sciences sociales ont perdu l'ambition de dégager les lois générales des sociétés humaines et non humaines. Un défi que le sociologue tente de relever dans son dernier ouvrage, qui fait la synthèse de plus de 150 ans de recherches sur le vivant.

BIOGRAPHIE

Bernard Lahire est sociologue et directeur de recherche au centre Max-Weber rattaché à l'École Normale supérieure de Lyon. Ses travaux portent sur la socialisation pendant l'enfance, la culture et les inégalités sociales.
Il a notamment développé une approche de la socialisation fondée sur les dispositions individuelles provenant des influences multiples auxquelles est confronté un individu.
Parmi ses nombreux livres, citons *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires* (Gallimard/Seuil, 1995) ; *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action* (Nathan, 1998) ; *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi* (La Découverte, 2004) ; et récemment, *Les Structures fondamentales des sociétés humaines* (La Découverte, 2023).

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 PM



© RALPH LEAR/ADOBE

● PROPOS RECUEILLIS PAR **MAUD NAVARRE**

Fervent défenseur des sciences sociales (voir par exemple, *Pour la sociologie*, 2016), le sociologue Bernard Lahire publie à la rentrée 2023 une synthèse de plus de 900 pages sur les grands principes qui régissent le fonctionnement des sociétés. Pour arriver à ce résultat, il a comparé les sociétés humaines et non humaines (animales, végétales). Mêlant sociologie, biologie et éthologie, ce chercheur tout-terrain fait voler en éclat les frontières disciplinaires, et confirme l'intérêt d'une approche globale du vivant à l'heure de l'Anthropocène.

Pourquoi avez-vous décidé d'écrire ce livre ?

Ce qui m'a incité à entreprendre cette recherche, c'est tout d'abord le sentiment que les sciences sociales ont accumulé beaucoup de connaissances au cours de ces 150 dernières années, mais qu'elles peinent à synthétiser leurs acquis, voire qu'elles refusent l'idée que ce soit possible. Les chercheurs ont le sentiment qu'ils doivent repartir plus ou moins de zéro à chaque nouvelle recherche. C'est la fameuse « *éternelle jeunesse* » présupposée de ces sciences dont parlait Max Weber.

La situation scientifiquement mal assurée des sciences sociales est renforcée par la division disciplinaire (sociologie, histoire…) et sous-disciplinaire du travail. Par exemple, lorsqu'on travaille comme je l'ai fait (*Ceci n'est pas qu'un tableau*, 2015) sur ce qu'on appelle les phénomènes de magie sociale, on constate que les contributions scientifiques sont dispersées entre les anthropologues qui ont traité de magie, de mana, etc. ; les historiens des religions et du sacré, qui eux-mêmes sont spécialisés par époque ; des linguistes qui travaillent sur les actes performatifs, des sociologues qui parlent de charisme, de prestige, de pouvoir symbolique, etc. Au bout du compte, cette spécialisation n'aide pas à rendre visibles des mécanismes généraux et transhistoriques.

Et puis nous vivons dans un climat général de « fin possible de l'espèce », avec le dérèglement climatique et la destruction massive de la biodiversité, qui force à reposer des questions simples et fondamentales sur la nature sociale particulière d'*Homo sapiens*. Les grandes propriétés de l'espèce humaine permettent de comprendre comment se structurent leurs sociétés. C'est pourquoi j'ai cherché à identifier ces propriétés par une comparaison à la fois entre les différentes sociétés humaines, et entre ces dernières et différentes sociétés animales non humaines.

Vous vous inscrivez à contre-courant du relativisme, en cherchant à identifier des régularités dans l'histoire des sociétés humaines et non humaines…

Je montre en effet que la structuration des sociétés humaines n'est pas variable à l'infini. L'étude des singularités culturelles (tel type de société, à telle époque, etc.), qui préoccupe principalement les sciences sociales, empêche de voir les grands invariants sociaux et les lois générales.

Ces derniers ne peuvent apparaître que lorsqu'on compare les différents types de sociétés humaines ayant existé, et mieux encore, lorsqu'on compare ces sociétés avec des sociétés animales. Comme toujours, la comparaison seule permet de voir le commun et le spécifique. Malheureusement, les chercheurs en sciences sociales pratiquent peu les grandes comparaisons entre sociétés (comme le faisait l'anthropologue Alain Testart ❶) et ignorent à peu près tout de ce qui s'étudie du côté de la biologie évolutive, de l'éthologie ou de l'écologie

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 PM

comportementale, en matière d'organisation sociale et de comportements sociaux des animaux non humains.

Quels sont les principaux points communs entre les humains et les autres vivants, selon vous ?

On a tendance à faire de l'espèce humaine une exception dans l'ensemble du vivant. C'est cette arrogance qui amène à distinguer l'humain de l'animal, alors que l'humain est bien évidemment aussi un animal, produit, comme les autres, d'une longue histoire évolutive. *Homo sapiens* est à la fois une espèce qui partage de nombreuses propriétés cellulaires, anatomiques, morphologiques, sociales et comportementales avec d'autres espèces, et une espèce qui a ses spécificités. Mais on pourrait dire la même chose des abeilles, des corbeaux ou des bonobos.

Il est impossible de dresser la liste exhaustive des points communs entre l'espèce humaine et d'autres espèces, mais je peux en citer quelques-uns. Par exemple, on insiste beaucoup sur les capacités uniques d'apprentissage et de socialisation de notre espèce, alors que des formes élémentaires d'apprentissage, et notamment d'habituation, sont présentes dans l'ensemble du vivant, d'organismes unicellulaires comme le « blob » aux grands singes en passant par les végétaux, les petits vers comme *Caenorhabditis elegans*, les oiseaux ou les mammifères. On trouve aussi des formes d'apprentissage social chez de très nombreuses espèces d'oiseaux ou de mammifères, et même des prémices de formes d'enseignement chez les suricates et chez certains primates. Comme dans l'espèce humaine, les petits de très nombreuses espèces se développent mal s'ils ne sont pas socialisés à travers les interactions avec leurs parents et les autres membres du même groupe. Les éthologues parlent de phénomènes de déprivation sociale, pour des oiseaux ou des mammifères élevés hors de toute interaction sociale.

De la même façon, il n'y a pas une espèce sociale qui soit dépourvue de moyens de communication plus ou moins sophistiqués. Les éthologues découvrent aussi progressivement que l'usage d'artefacts n'est pas propre à l'espèce humaine. De manière plus cruciale encore pour les sociologues, on constate que les faits de hiérarchie, de domination – notamment des vieux sur les jeunes, des mâles sur les femelles – traversent de très nombreuses espèces sociales. On peut dire la même chose en matière de division du travail ou des rôles, de soins parentaux, d'altruisme ou d'entraide, d'alliances et de coalitions, d'évitement de l'inceste, etc.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 PM

Selon vous, la vie sociale qu'on retrouve aussi chez des animaux n'est pas une spécificité humaine ?

Tout à fait. Le social, autrement dit la vie en collectivité et les rapports récurrents au sein de ce collectif, n'est absolument pas le propre du genre *Homo*, ou de l'espèce *Homo sapiens*. La vie sociale est une stratégie évolutive qui a été sélectionnée au cours de la longue évolution des espèces parce qu'elle est particulièrement efficace pour la survie. Il y a de la vie sociale un peu partout dans le règne animal, et aucune raison objective ne justifie que les sociologues ou les anthropologues aient décidé de faire commencer le social avec *Homo sapiens*. Si le social est un niveau particulier de la réalité du vivant – distinct du psychologique, du biologique, du chimique et du physique –, alors force est de constater qu'il existe ailleurs que chez l'humain, et que les éthologues sont les sociologues des sociétés non humaines. Que ces derniers soient formés en biologie plutôt qu'en sociologie est le produit malheureux de l'histoire des institutions scientifiques.

Vous faites de la culture l'essence même des humains. Pouvez-vous expliquer cette idée ?

La culture seule ne fait pas une différence nette entre les sociétés humaines et non humaines. On observe en effet des phénomènes de transmission culturelle chez les oiseaux, les grands mammifères marins, les éléphants ou les primates, et même des faits de variation culturelle d'un groupe à l'autre au sein des mêmes espèces.

Ce qui différencie la situation humaine de celle des autres espèces, c'est la cumulativité culturelle. Il existe ce que le psychologue Michael Tomasello a appelé un « effet cliquet », qui fait qu'on s'appuie sur des artefacts déjà produits ou des savoirs et savoir-faire déjà constitués, pour aller plus loin que l'existant. Par combinaisons de savoirs ou d'artefacts, on en invente ou en développe de nouveaux, et ainsi de suite, de génération en génération, sur plusieurs centaines de milliers d'années. Le processus s'est accéléré au fur et à mesure que les sociétés se sont développées en s'appuyant sur l'accumulation toujours plus grande des acquis culturels des sociétés du passé.

> « LA VIE SOCIALE EST UNE STRATÉGIE ÉVOLUTIVE PARCE QU'ELLE EST TRÈS EFFICACE POUR LA SURVIE. »

Pour résumer, il faut différencier le social du culturel. De nombreuses espèces non humaines sont sociales, certaines d'entre elles présentent le fait d'avoir des prémices culturelles, et seule l'espèce humaine combine le fait d'être sociale et hyperculturelle (si on désigne par là le fait de pouvoir s'appuyer sur des processus d'accumulation culturelle).

D'où vient cette tendance chez les humains à l'accumulation de la culture ?

La cumulativité culturelle a été rendue possible par une vie sociale très riche, très intense, dans des groupes démographiquement de plus en plus grands. Pour qu'il y ait explosion culturelle, il faut de très nombreux échanges sociaux, et même de très nombreux brassages entre des individus issus de groupes culturellement différenciés. Mais la cumulativité culturelle suppose aussi une certaine longévité pour deux raisons. D'une part, vivre plusieurs dizaines d'années permet d'accumuler à l'échelle individuelle un stock d'expériences et de savoirs beaucoup plus grand que lorsque vous vivez quelques jours, semaines, mois ou années comme c'est le cas de très nombreuses espèces. D'autre part, vivre longtemps permet à, au moins, trois générations de vivre ensemble et des transmissions culturelles beaucoup plus riches. C'est l'une des grandes conditions du décollage culturel de l'espèce humaine.

Il faut ajouter à cela notre capacité symbolique qui autorise le « déplacement », c'est-à-dire l'évocation de choses passées ou à venir, et même de choses qui n'existent pas (on peut mentir ou inventer des entités imaginaires de toutes sortes). La plasticité du langage humain et sa capacité à s'affranchir de situations présentes vont rendre la transmission culturelle beaucoup plus précise et efficace, et donc plus cumulative. C'est ce qu'a bien montré le biologiste Kevin Laland dans un ouvrage magistral ❷. La propriété de déplacement ouvre également la possibilité qu'apparaisse une dimension magico-religieuse qui est propre à la vie sociale humaine.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 PM

© FRANCISCO/ADOBE

Vous évoquez beaucoup ce que vous appelez « l'altricialité secondaire ». D'où vient cette idée et en quoi est-elle déterminante et spécifique dans la vie humaine ?

Le père de ce concept est le zoologiste suisse Adolf Portmann. Pour résumer à grands traits, cette propriété désigne la lenteur du développement du petit humain, le fait qu'il poursuive dans des conditions extra-utérines son développement physique, et notamment cérébral, à travers des interactions sociales. L'altricialité secondaire a deux grandes conséquences. La première est la très grande plasticité cérébrale de tout être humain, capable d'apprentissage tout au long de sa vie. Et la seconde est la longue et extrême dépendance de l'enfant à l'égard des adultes.

La très grande vulnérabilité de l'enfant humain va contribuer à augmenter le nombre de personnes nécessaires à sa prise en charge. Concrètement, dans la grande majorité des sociétés de mammifères, c'est la mère qui s'occupe seule des petits. Dans la situation humaine, le père se rapproche du couple mère-enfants et de nombreux alloparents sont sollicités (grands-parents et autres parents, frères et sœurs aînés, voisins...). Cela à des conséquences majeures sur la structuration sociale des groupes humains, car pour faire face à cette progéniture dépendante et énergivore, il faut trouver des solutions collectives, passant notamment par la création de structures familiales permanentes.

Mais il y a surtout un fait majeur, jusqu'ici trop souvent négligé : l'expérience universelle de la dépendance de l'enfant humain. C'est une expérience première de la domination à travers le rapport parents-enfants. Cette dépendance-domination est déjà présente parmi les espèces altricielles d'oiseaux ou de mammifères, mais chez l'humain elle prend une tout autre dimension.

Quelle que soit la société, les membres de l'espèce humaine sont, du fait de l'altricialité secondaire, nécessairement socialisés dans le cadre d'une relation de dépendance-domination précoce et durable qui a des effets puissants sur la nature de toutes leurs relations futures (conjugales, politiques, économiques, religieuses, etc.). Par ailleurs, la distance entre parents et enfants est particulièrement grande dans une espèce aussi culturelle que l'espèce humaine : la dépendance physique se double d'une dépendance culturelle beaucoup plus forte que chez les autres espèces, ce qui accentue la prévalence des vieux sur les jeunes et des aînés sur les cadets.

Vous portez un regard critique sur votre discipline, la sociologie. Pourquoi considérez-vous que les études centrées sur des sujets spécifiques ou les monographies rendent impossible la montée en généralité ?

Pour moi, le problème n'est pas celui d'un manque de « montée en généralité ». Ce dont manquent les sciences sociales, c'est l'ambition de dégager de grands mécanismes sociaux, des lois générales et des invariants, à partir de la masse considérable de monographies, d'études de cas ou d'études statistiques portant sur des types de société très différents. Pour comprendre véritablement les variations culturelles, encore faut-il saisir à partir de quels invariants elles se déploient. Sinon ce n'est pas de la variation, mais de la diversité désordonnée.

Ce ne sont pas les monographies ou les travaux spécialisés qui font obstacle à l'avènement d'une véritable science sociale, mais leur multiplication sans souci de synthèse créatrice.

La physique ou la biologie sont tout autant travaillées par une forte division du travail scientifique, mais elles sont parvenues à imposer des cadres intégrateurs, des paradigmes unificateurs qui ne sont pas réductibles à de simples prises de pouvoir de certains savants sur leurs confrères, comme ont tendance à les voir les chercheurs en sciences sociales. Loi de la gravité, théorie de la

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 PM

relativité générale, principes de la thermodynamique, lois de l'évolution des espèces offrent des cadres à des travaux extrêmement divers. Je pense que les chercheurs en sciences sociales devraient œuvrer pour bâtir de tels cadres et cela n'est possible que si, d'une part, les travaux monographiques sont plus conscients des acquis généraux de la science et s'inscrivent dans une logique de cumulativité, et si, d'autre part, des synthèses créatrices s'emparent de ces travaux monographiques pour dégager des processus ou des mécanismes très généraux.

Considérez-vous que l'avenir de la sociologie passe par une ouverture plus grande aux sciences dites « dures » comme la biologie ?

Les sociologues ont fait fausse route lorsque la discipline s'est créée, à la fin du 19e siècle, en voulant à tout prix rompre tout lien avec une série d'autres disciplines, dont la biologie. Nous avons eu le moment Alfred Espinas, avec son livre *Des sociétés animales* (1877). A. Espinas, qui aura collaboré à *L'Année sociologique*, proposait ni plus ni moins de ne pas limiter le social au social humain. S'appuyant sur les travaux zoologiques de son temps, il dressait un tableau du règne animal comme règne où la solution de survie par l'organisation collective a été maintes fois sélectionnée au cours de l'évolution. Ceux qu'on place généralement du côté de la « nature » (les animaux non humains) sont pourtant tout aussi sociaux que nous. Si nous avions écouté Espinas, nous n'en serions pas à ignorer le caractère transespèces et évolutif de la vie sociale, en rendant impossible une compréhension en profondeur des sociétés humaines.

La plupart des sociologues sont craintifs – je l'ai moi-même été par le passé – à l'idée de se perdre dans un dialogue interdisciplinaire qu'ils ne maîtrisent pas. Pourtant, il y a de nombreuses raisons de pratiquer cette interdisciplinarité.

Dans mon livre, je montre comment les grandes propriétés biologiques de l'espèce, comme l'altricialité secondaire, imposent immédiatement des contraintes et des limites au type de vie sociale que les humains vont pouvoir développer. Il n'est pas question là non plus de biologiser le social, mais de montrer comment

> « LE MONDE SOCIAL N'EST PAS PLUS MOUVANT QUE LE MONDE BIOLOGIQUE. »

les propriétés biologiques ont des conséquences sociales majeures, non vues et non sues par la grande majorité des spécialistes des sciences sociales. Depuis que je lis à haute dose de la biologie évolutive et de l'éthologie, je peux vous dire que je n'ai jamais eu autant l'impression de toucher à des questions sociales majeures.

Vouloir identifier les récurrences, les lois générales, n'est-ce pas contribuer à « fixer » les faits sociaux, à faire comme si la vie sociale était immuable ? N'est-ce pas un peu déterministe comme vision du social ?

Votre interrogation exprime une crainte assez classique : comment des lois générales peuvent-elles saisir un monde historique, et par définition changeant ? Il y a deux façons de répondre à cette question. La première consiste à faire remarquer qu'une loi peut être elle-même une loi de développement, une loi tendancielle. C'est le cas en physique quand on parle d'expansion de l'univers, et dans les sciences sociales lorsqu'Herbert Spencer, puis Émile Durkheim ou Norbert Elias décrivent un mouvement général de différenciation sociale des fonctions. Les lois décrivent souvent des dynamiques, des mouvements.

Mais plus fondamentalement encore, le monde social n'est pas plus mouvant que le monde biologique, qui est pourtant gouverné par une poignée de lois. Avec ses lois de l'évolution, Charles Darwin a fourni la clé dynamique de l'histoire de très longue durée de la transformation des espèces. Les lois ne nous enferment donc pas dans l'immuable. En revanche, ne pas chercher à en formuler, c'est s'interdire tout progrès scientifique.

Enfin, la connaissance des lois et des puissants déterminismes fondamentaux qui pèsent sur l'espèce humaine est la condition d'une transformation sociale véritable qui suppose de faire jouer certains déterminismes contre d'autres, comme on a pu le faire dans le monde physique. ● PROPOS RECUEILLIS PAR **MAUD NAVARRE**

❶ Alain Testard, *Éléments de classification des sociétés*, Errance, 2005, et *Principes de sociologie générale*, t. I, *Rapports sociaux fondamentaux et formes de dépendance*, CNRS éd., 2021.

❷ Kevin Laland, *La Symphonie inachevée de Darwin. Comment la culture a façonné l'esprit humain*, 2017, trad. fr., La Découverte, 2022.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 PM

DOSSIER
L'ESPRIT CRITIQUE EST UN SPORT DE COMBAT

La notion d'esprit critique vient du verbe grec « *krino* » : passer au crible. Elle renvoie à une posture interrogative : il s'agit de mettre à distance et questionner les différentes affirmations qui nous sont soumises. Foncièrement émancipatrice, cette disposition a partie liée avec la démocratie. Exercer sa citoyenneté suppose de la vigilance et du discernement, sans quoi nous risquons toujours le joug de nouvelles tyrannies. Cet enjeu a pris une nouvelle ampleur avec les réseaux sociaux, où les fausses informations prolifèrent et séduisent. À qui et à quoi se fier ? Sait-on encore enseigner et défendre l'esprit critique ? Doit-on craindre son affaissement dans l'espace public ? Et comment en faire un commencement, dans une démarche exploratoire, et non une fin en soi, une simple arme de déconstruction ? « *Ce n'est pas assez de critiquer son temps*, écrivait Albert Camus, *il faut encore essayer de lui donner une forme, et un avenir.* »

DOSSIER COORDONNÉ PAR **MAUD NAVARRE**

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 PM

L'AVENTURE DE L'ESPRIT CRITIQUE

Pas de vérité ni de liberté sans questionner les évidences.. Cette leçon, aux origines socratiques, a été reformulée de différentes manières au cours de l'histoire. En explorer les métamorphoses permet d'en saisir la richesse.

MAXIME ROVERE
Écrivain et philosophe, chercheur associé au laboratoire Ihrim de l'ENS de Lyon. Il a notamment publié *L'École de la vie* (Flammarion, 2020) et, plus récemment, *Se vouloir du bien et se faire du mal. Philosophie de la dispute* (Flammarion, 2022).

Par définition, « l'esprit critique » renvoie d'abord à la manière dont on interroge les positions et les injonctions d'une autorité, au lieu de les accepter sans réserve. Elle désigne aussi une manière de se remettre en cause, en doutant de ses propres convictions dans le but de les rendre mieux assurées. Enfin, il peut s'agir d'une posture générale à l'égard de l'existence, où rien n'est tenu pour une évidence, de sorte qu'on considère les événements plutôt comme des questions que comme des affirmations. Toutefois, ces définitions de l'esprit critique changent selon les périodes. C'est donc en comprenant ses métamorphoses qu'on saisit le mieux ses diverses facettes, et qu'on peut éclairer grâce à elles ce qu'il signifie pour nous aujourd'hui.

Pour mener cette enquête, il faut remonter au 4e siècle av. J.-C., c'est-à-dire à Socrate et à son cercle d'amis. Avant eux, les devins, prophètes, philosophes et poètes de Grèce légitimaient leurs discours en se prévalant d'une inspiration divine. Auteurs de poèmes sur les amours de Zeus ou de théories mathématiques sur la structure de l'univers, ils assuraient tous que quelque chose d'autre parlait à travers eux.

La révolution socratique ne renverse pas du tout cette conception ; Socrate va simplement faire entendre la voix de l'individu pour elle-même. Car, à la différence des dieux, les humains n'ont pas un accès direct à la vérité : au contraire, leurs idées sont si brouillées qu'ils parlent souvent sans avoir pris la peine de s'interroger sur la signification des mots. Cet étonnement devant l'ambiguïté du langage, ce soupçon sur la cohérence des idées, ce refus d'admettre aveuglément des affirmations formulées en toute ignorance sont les sources fondamentales de l'esprit critique. Mais la conclusion socratique n'est pas qu'il faut savoir ce dont on parle avant de parler ; c'est qu'il convient de se mettre activement en quête de la vérité si on veut savoir quelque chose. Les élèves directs ou indirects de Socrate – Platon, Xénophon, Diogène, Aristote, etc. – développeront donc des conceptions philosophiques diverses, mais toujours construites sur le même étonnement face aux évidences et sur le même souci de donner aux mots une définition précise.

Socrate va faire entendre la voix de l'individu pour elle-même.

L'ESPRIT CRITIQUE NE SE DÉLÈGUE PAS

L'essor de l'Empire romain, issu de guerres et de tensions autour de la Méditerranée puis au-delà, oriente l'héritage socratique vers un sens politique. Pour protéger leurs intérêts contre l'empereur, les grandes familles aristocratiques remettent en question son pouvoir par tous les moyens, par le jeu des institutions, par la littérature ou même... par l'assassinat ! L'image que les historiens romains nous ont transmise d'empereurs comme Néron ou Domitien doit donc être comprise comme un éclatant témoignage de leur esprit critique. Elle reflète le souci de constituer des contre-pouvoirs, propre à des écrivains comme Tacite (1er-2e siècle apr. J.-C.) : ses *Annales* et ses *Histoires* ne racontent pas seulement l'histoire de l'Empire, elles révèlent la vigilance des sénateurs contre les empereurs et leurs luttes permanentes pour maintenir la liberté et la sécurité à Rome. En ce sens, s'il est vrai que l'esprit critique a pris son essor avec Socrate en valorisant l'autonomie de l'esprit individuel, les auteurs romains comme Tacite ou Sénèque rappellent que l'individualisation du questionnement n'a de sens que lorsqu'on se pose soi-même des questions, et qu'on en cherche les réponses avec l'aide de ses pairs. En d'autres termes, l'esprit critique ne se délègue pas. Même un empereur n'en dispense pas.

À mesure que le christianisme conquiert l'Empire, la notion d'une

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 5:05:40 PM

Révélation, très différente de l'inspiration divine des païens, va de nouveau remodeler radicalement l'esprit critique. Désormais, les philosophes chrétiens exerceront leur intelligence à l'intérieur des cadres définis par les Écritures. Le Moyen Âge ne se signale donc pas du tout par une adhésion aveugle aux dogmes établis par l'Église. C'est presque l'inverse ! L'esprit critique s'appuie désormais sur le socle défini par la Révélation et cherche à harmoniser un héritage très composite, où il doit mettre en dialogue Aristote et les Écritures pour retrouver le chemin perdu de la vérité. Cela donne naissance à des propositions théologiques ou monastiques qui, sous leur aspect dévot et leur promotion de l'obéissance à Dieu, expriment leur refus de l'obéissance aux pouvoirs civils et à la morale commune : chez l'Allemand Maître Eckhart, le Français Pierre Abélard ou l'Italien François d'Assise, l'exigence spirituelle s'avère capable de battre en brèche les idées reçues et les normes

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

comportementales. Même les gens du peuple sont moins dupes qu'on les imagine. Eux aussi savent se fabriquer leur propre théologie, comme le montre l'humble meunier Menocchio, passé à la postérité grâce au procès où il est condamné au bûcher pour athéisme, parce qu'il soutient que la vie est apparue dans l'Univers comme les vers sortent du fromage, et que les évangiles du Canon pourraient être aussi apocryphes que les autres.

DU DOUTE MÉTHODIQUE À L'HUMANISME

Au 15e siècle, l'invention de l'imprimerie encourage une nouvelle métamorphose de l'esprit critique. La reproduction mécanique des textes incite les philosophes à jeter rétrospectivement un regard suspicieux sur les éditions réalisées à la main. Des réformateurs comme Jean Calvin et Martin Luther puis des humanistes comme Érasme de Rotterdam examinent plus attentivement que jamais la matérialité des textes, jetant les bases de ce qu'on appellera plus tard la « critique biblique ». Ils pointent de multiples erreurs d'édition et de traduction qui nourrissent des interprétations éloignées du message originel. L'Italien Galileo Galilei, l'Anglais Francis Bacon, le Français René Descartes convergent pour mettre l'expérience au-dessus des Écritures. F. Bacon, notamment, définit la science comme le fait de détruire les « idoles », c'est-à-dire les préjugés auxquels nous sommes les plus attachés. L'esprit critique se trouve donc maintenant placé au cœur des sciences : il s'agit pour les humains de chercher encore et encore à se défaire de leurs erreurs. Dans la même optique de refondation, R. Descartes propose un exercice de pensée qu'il nomme le « doute méthodique ». Il s'agit de contester la vérité de tout ce qu'on a appris, de tout ce qu'on ressent, de tout ce qu'on pense, bref de tout ce à quoi on adhère sans l'avoir démontré. Cet exercice, qui marque le point le plus haut auquel puisse accéder l'esprit critique, n'aboutit pas seulement à la découverte d'une certitude indubitable (« *je pense donc je suis* »), elle propose au savoir scientifique une méthode qui consiste à s'équilibrer entre le doute permanent et l'exigence de certitudes démonstratives.

Critique par définition, la science moderne engendre des connaissances en perpétuelle évolution, où les savoirs suivent un mouvement cumulatif. Voilà pourquoi les philosophes du 18e siècle embrassent avec enthousiasme l'idée de progrès. Chez l'encyclopédiste Jean d'Alembert, le progrès ne signifie pas qu'il suffit de laisser les sciences et les techniques se développer pour que la condition humaine s'améliore. Selon lui, l'humanité n'avance que par un effort renouvelé d'esprit critique : c'est seulement en ramant à contre-courant de notre tendance à la barbarie que nous pouvons améliorer les choses, certes pas d'un seul coup, mais progressivement. Ainsi, la notion de progrès n'est pas si naïve qu'on croit. Pour Jean-Jacques Rousseau, David Hume ou Emmanuel Kant, cette idée exprime une lutte à la fois philosophique, scientifique et politique. Elle est la promesse et l'aiguillon de l'esprit critique. Elle vise autant la liberté que la vérité.

Au 15e siècle, l'invention de l'imprimerie encourage une nouvelle métamorphose de l'esprit critique. La reproduction mécanique des textes incite les philosophes à jeter un regard suspicieux sur les éditions réalisées à la main.

Pourtant, à mesure que l'ère industrielle marque le triomphe des machines, le progrès technique se désolidarise incontestablement du bien-être humain. Le désenchantement d'un penseur comme Karl Marx révèle l'échec au moins partiel du projet des Lumières : il constate avec amertume que la vigilance intellectuelle ne suffit pas à faire évoluer l'humanité dans la bonne direction ; il faut tenir compte des rapports de production, autrement dit des échanges matériels qui définissent une société. En décrivant l'habile manière dont les capitalistes détournent à leurs profits une partie de la valeur produite par les travailleurs, il met en lumière des mouvements sociaux dont les enjeux sont les moyens de production. Cela donne à l'esprit critique une dimension sociale absolument nouvelle, car Marx n'incite pas seulement à la vigilance envers l'action de l'État ; il engage la société à changer radicalement sa forme d'organisation.

Hélas, ni les révolutions ni les avertissements de philosophes comme

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

Theodor Adorno et Max Horkheimer contre l'évolution des techniques ne parviennent à éviter au 20e siècle deux guerres d'une monstruosité industrielle. Dans les années 1950, forte des leçons de la guerre et de la monstruosité nazie, Hannah Arendt met en valeur la nécessité de faire réfléchir toutes les strates d'une société – pas seulement les élites. Pour elle, la mécanisation des hommes engendre toujours le pire. En vain. L'esprit critique ne parvient pas à endiguer le développement d'un mode de vie consumériste, toxique à la fois pour les humains (tabac, alcool, sucre, etc.) et pour leur environnement (déforestation, transports énergivores, multiplication des déchets, etc.). Selon Guy Debord ou Jean Baudrillard, dans *La Société du spectacle* (1967) et *La Société de consommation* (1970), l'exercice social de l'esprit critique a désormais été absorbé au sein du capitalisme : leurs ouvrages sont des produits distribués par l'industrie du livre pour des lecteurs et des lectrices enchantés de s'instruire entre deux films hollywoodiens.

VERS UN NOUVEL ESPRIT CRITIQUE ?

Et aujourd'hui, où en sommes-nous ? Il semble que les femmes et les hommes du 21e siècle soient plus conscients que jamais que le pouvoir est une réalité multiple et non centralisée, comme l'enseignait le philosophe Michel Foucault, notamment dans son *Histoire de la sexualité* (1976). Tandis que la condition des femmes, le racisme, les inégalités économiques, mais aussi le réchauffement de la planète ou l'extinction de la biodiversité réclament tous également notre attention, la révolution numérique a engendré la démultiplication des discours, et l'intelligence artificielle fait craindre la possibilité de fabriquer des contenus crédibles, quoique dépourvus de tout esprit critique. Devant de tels défis, celui-ci a désormais pour fonction non seulement de lutter contre les mensonges et les fausses évidences, mais aussi de protéger les individus et les institutions de leurs propres renoncements. Cela suppose de remettre en question des aspects de l'expérience humaine qui n'étaient pas l'objet de la critique auparavant. L'esprit critique encourage aujourd'hui des formes de prises de conscience capables de transformer nos émotions et même nos perceptions, voire de remettre en question notre propre corps. C'est ainsi que la sociologue Eva Illouz, par exemple, scrute nos émotions les plus intimes en montrant que certains pouvoirs favorisaient certains affects pour orienter le jeu politique (*Les Émotions contre la démocratie*, 2022). De son côté, l'Allemand Hartmut Rosa montre comment le rythme de nos vies constitue une attaque contre nos facultés critiques (*Accélération*, 2010) ; en réponse, il met en valeur les conditions pour que notre rapport au temps nous rende de nouveau capables de nous ouvrir aux réactions inattendues du monde (*Résonance*, 2018). Enfin, dans *Où suis-je ?* (2021), Bruno Latour critique la perception que nous avons de notre corps individuel, et incite à nous percevoir autrement, comme les membres d'une entité terrestre étendue.

Le nouvel esprit critique n'a plus seulement la forme d'une dénonciation ; il s'agit également d'une exploration. Il cherche à rendre sensible ce qui n'est pas perçu.

EXPLORER LES POSSIBILITÉS ALTERNATIVES

C'est dire que les formes les plus contemporaines de l'esprit critique ne désignent plus seulement une façon de penser, mais une posture qui engage le cœur et le corps à explorer des possibilités alternatives à celles qui nous sont présentées comme des évidences – soit parce qu'elles seraient « naturelles », soit parce qu'elles seraient des « progrès » liés à la technologie. Le nouvel esprit critique, défini par une approche moins intellectualisée, plus empathique de notre rapport au monde, n'a plus seulement la forme d'une dénonciation ; il s'agit également d'une exploration. Il cherche à rendre sensible ce qui n'est pas perçu, à mettre en partage des émotions (des joies et des colères), bref à orchestrer des échanges vivants, dans l'espoir de corriger le devenir du monde. De cette manière, il encourage toujours l'autonomie de pensée, la liberté de conscience ou la lutte contre l'exploitation, mais il emporte aussi les cœurs, les corps et toute la planète dans un effort élargi d'émancipation. ●

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

POINTS DE REPÈRE

LES GRANDES POSTURES CRITIQUES

Le doute est au cœur de plusieurs courants de pensée, qui en ont fait une boussole dans l'exploration de la vérité. Mais attention aux écueils, du relativisme au complotisme, où la pensée peut venir s'échouer...

PAULINE PETIT

LE SCEPTICISME
MÉTHODE DUBITATIVE

En philosophie, le fondateur de l'école sceptique, Pyrrhon, préconise d'arrêter son jugement (l'*epochê*) face à un problème. Il ne s'agit pas de refuser de donner son assentiment, mais de s'abstenir de toute opinion. Pour ses adversaires, la position est intenable. Non seulement fait-elle offense au sens commun, mais du point de vue de l'action, elle devient paralysante : t'abstiendras-tu de te lever demain, lance Galien à un sceptique [1], si tu prétends ne pas savoir s'il fait jour ou nuit ? Pour que ce doute ne soit ni une hésitation sur le vrai et le faux ni une incapacité de savoir, René Descartes tâche d'en faire une étape vers la connaissance. Il l'emploie avec méthode pour sonder les choses incertaines (la fiabilité de nos sens, par exemple), comme celles qui résistent le plus au soupçon : la distinction entre le rêve de la veille, ou la réalité de notre propre existence.

[1] Cité par Thomas Bénatouïl, *Le Scepticisme*, Flammarion, coll. « GF », 1997.

© CARRYLOVE/ADOBE

© STOCKVECTOR/ADOBE

LE RELATIVISME
À CHACUN SA VÉRITÉ

S'il est permis de douter pour les relativistes, c'est qu'en bien des domaines, un jugement ne vaut pas plus qu'un autre. Quand le sceptique estime que personne ne détient la vérité, le relativiste en déduit que chacun l'a ! Ce n'est pas par nonchalance ou indécision que certains penseurs soutiennent des thèses relativistes, mais parce qu'ils considèrent que nos croyances et nos normes sont socialement et culturellement déterminées, voire qu'elles sont le fruit de conventions arbitraires. En leur reconnaissant une égale dignité, c ette posture critique invite à s'ouvrir aux autres et se défaire de nos préjugés... Au risque de miner notre capacité à juger ? L'anthropologue Richard Shweder soutient par exemple que l'excision n'est pas en soi une pratique immorale, en raison de l'incommensurabilité des cultures et des diverses conceptions du bien et du mal [1]. Sous couvert de ne pas tomber dans l'ethnocentrisme, ce relativisme moral est une aberration pour ses adversaires universalistes, lesquels croient en l'existence de valeurs morales objectives.

[1] Cité dans Steven Lukes, *Le Relativisme moral*, Markus Haller, 2015.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

© TULEEDIN/ADOBE

• LE NIHILISME
QUAND TOUT EST VAIN

« *Il eût mieux valu que le monde n'existât pas, car tout ce qui existe est digne d'être détruit.* » La formule de Méphistophélès, dans le *Faust* de Goethe, dépeint bien le nihilisme. Il renvoie à une vision du monde à la fois pessimiste et décadente avec, en arrière-fond, une enquête sur le statut du néant. Radicale, la pensée nihiliste tient à la fois du scepticisme, dans sa défiance contre le dogmatisme, et du relativisme, dans la mesure où elle nie l'existence de valeurs morales absolues.

Depuis ses origines littéraires russes dans la seconde moitié du 19e siècle, le nihilisme peint la société moderne, désœuvrée et désillusionnée.

On retrouve l'écho de la formule faustienne chez Friedrich Nietzsche : le nihiliste « *juge que le monde tel qu'il est ne devrait pas exister, et que le monde tel qu'il devrait être n'existe pas* ❶ ».

Si la critique nihiliste revendique une autonomie de pensée vis-à-vis de la religion ou de la politique, elle prête aussi le flanc à une perte de repères. Car pour le nihiliste, poursuit le philosophe allemand, « *vivre (agir, souffrir, vouloir, sentir) n'a pas de sens* ». En d'autres termes, « *tout est vain* ».

❶ Friedrich Nietzsche, *Œuvres philosophiques complètes*, Gallimard, 1982.

© DRAWINGMYDIARY/ADOBE

• LE COMPLOTISME
CRYPTOCRITIQUE

Pour le complotiste, tout ce qui existe mérite soupçon ! Une attitude hypercritique guidée par un « *relativisme radical impliquant le règne du doute sans limites* ❶ ». Les événements historiques seraient manigancés par un petit groupe qui projette secrètement de contrôler les populations. Les complotistes opposent un contre-récit fantasmatique, des théories du complot, visant à démasquer ses commanditaires.

Dans sa critique, le complotisme développe des « *stratégies d'immunisation* ❷ » aux contradictions. Par exemple, la dénégation comme confirmation (si vous ne me croyez pas, c'est que vous appartenez, consciemment ou non, à la conspiration), ou la requalification des faits *a posteriori* (si vous prouvez que ma théorie est fallacieuse, c'est qu'elle a été diffusée par le pouvoir pour décrédibiliser ceux qui doutent). En restant imprécis sur les faits, en les niant ou en les requalifiant, le récit complotiste se ferme à toute possibilité de réfutation… comme de vérification.

❶ Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie*, Mille et une nuits, 2013.
❷ Sébastien Chonavey, *Dis, c'est quoi les théories du complot ?*, Renaissance du livre, 2019.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

HOMO SAPIENS, ANIMAL CRÉDULE ?

Depuis plusieurs années, des travaux de psychologie pointent les limites de notre raisonnement, notamment à cause des biais cognitifs qui nous induiraient en erreur.

FABIEN TRÉCOURT

La loterie se porte bien. La Française des jeux a engrangé 20,6 milliards d'euros de mises en 2022, soit 8,7 % de plus que l'année précédente. Pourtant les statistiques sont sans appel : vous avez tout à perdre à jouer au loto, avec seulement une chance sur des millions de gagner le jackpot. Autant dire que vous avez plus d'espoir de trouver une mallette remplie de billets dans la rue sans débourser un centime... Pourquoi un nombre croissant de Françaises et de Français jouent-ils quand même ?

Beaucoup seraient victimes de « biais cognitifs* », des automatismes de pensée nous conduisant à adhérer à de fausses idées. Le « sophisme du joueur » consiste par exemple à croire que les résultats de tirages successifs auront tendance à se compenser au prochain coup : si nous jetons un dé un grand nombre de fois et que le chiffre 5 n'est jamais sorti, nous imaginons spontanément qu'il aura plus de chances de tomber la fois suivante. En réalité, la probabilité reste strictement la même – 1 chance sur 6 –, quels que soient les résultats précédents. Excès de confiance, illusion de contrôle... Beaucoup de biais poussent ainsi les adeptes de jeux de hasard à croire qu'ils maîtrisent leurs gains.

Même quand nous ne jouons pas au loto, nous avons tendance à imaginer que des gestes anodins pourraient influencer le cours des choses : par exemple croiser les doigts, prier, ou encore parler à des objets pour qu'ils changent de « comportement » – comme lorsqu'on insulte un ordinateur quand il bug... À chaque fois, nous imaginons un lien de cause à effet entre notre action et un évènement qui n'a en réalité aucun rapport avec celle-ci. Selon le chercheur en psychologie Thierry Ripoll ❶, ces croyances sont un héritage de notre évolution biologique et ont des avantages *(p. 54)*. « *Établir des liens de cause à effet a sans doute aidé nos ancêtres préhistoriques à survivre et à se développer,* donne-t-il en exemple, *en leur permettant de reconnaître les aliments qui les rendaient malades ou d'autres sources de danger.* » La propension des humains à faire des inférences est plus généralement à la source de progrès techniques, scientifiques et culturels... « *Le revers de la médaille, c'est que nous avons tendance à voir des liens de cause à effet partout, y compris là où il n'y en a pas !* »

Si nous prions pour que la pluie abreuve nos récoltes desséchées et qu'il pleut le lendemain, nous imaginons spontanément que notre prière a été entendue. De même, si nous prenons un placebo et que notre état de santé s'améliore, nous avons du mal à admettre que nous serions allés mieux même sans rien prendre. « *Les humains n'aiment pas le hasard et préfèrent avoir l'illusion de contrôler la situation* », souligne T. Ripoll. « *Il y a d'ailleurs une part de vérité,* poursuit-il. *De façon performative, croire même à tort qu'on reprend le contrôle diminue notre stress et peut nous rendre plus performant.* » De même, notre tendance à projeter de l'intentionnalité sur des objets pourrait avoir été avantageuse : pour survivre, nos ancêtres préhistoriques avaient intérêt à partir du principe que tout mouvement trahissait une intention – par exemple imaginer, même à tort, qu'un buisson frémissant dissimulait un prédateur sur le point de leur bondir dessus, plutôt que de tarder à le comprendre...

PAS SI BÊTES

Les chercheurs en psychologie en déduisent souvent que notre esprit est devenu mal équipé pour le monde actuel. Il serait biaisé et trop enclin à croire n'importe quoi. Dès les années 1990 notamment, le psychologue américain Daniel Gilbert soutient que nous sommes fondamentalement crédules : par défaut, nous admettrions comme vraies les informations qui nous sont données, et dans un deuxième temps seulement nous pourrions éventuellement les remettre en question. « *Cette idée fait école, mais se heurte à des constats inverses dans d'autres disciplines* », relève le chercheur en sciences cognitives Hugo Mercier. En science politique, en économie ou encore en sociologie, des études indiquent que les humains sont difficiles à convaincre, peu perméables à la propagande des États totalitaires s'ils ne sont pas déjà convaincus ❷. En fait, la contradiction n'est qu'apparente : « *Ce que dit D. Gilbert reste vrai tant qu'une information ne va pas à l'encontre de nos croyances,* résume H. Mercier. *Mais dès lors qu'elle s'y*

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

oppose, nous devenons spontanément sceptiques et critiques. »

Dans *Pas né de la dernière pluie* (2022), H. Mercier critique plus généralement l'idée d'une crédulité foncière des humains *(p. 53)*. Alors qu'il s'intéresse à la communication humaine, il explique qu'il aurait été impossible qu'une espèce survive et évolue jusqu'à aujourd'hui sans un minimum de vigilance – surtout l'espèce humaine pour laquelle le langage a joué un rôle majeur. « *Une communication efficace et potentiellement trompeuse va nécessairement de pair avec une capacité à traiter l'information, à évaluer sa vraisemblance et le degré de confiance qu'on peut accorder à l'émetteur.* » Paradoxalement, cette vigilance se vérifie quand nous avons plus de mal à la mobiliser. Si nous manquons de temps, d'énergie ou encore de connaissances sur un sujet, ou bien si nous faisons plusieurs choses en même temps alors qu'on nous donne des informations, nous avons tendance à adopter une posture plus conservatrice. « *Il peut être plus avantageux de douter par défaut, car cela réduit le risque d'être manipulé.* » De même, le « biais de confirmation » – consistant à privilégier des informations confortant nos opinions – pourrait paradoxalement être un mécanisme de vigilance : tant que nous ignorons si nous pouvons nous fier à une source, nous préférons en douter par précaution. « *Cette vigilance nous protège contre des tentatives de persuasion et de manipulation immédiates,* assure le chercheur. *Il nous faut du temps, des indices de fiabilité et de compétence forts avant que nous accordions notre confiance.* »

© AVINASH WEERASEKERA

Pour toutes ces raisons, notre vigilance a aussi des effets pervers. Même lorsque des individus sont dans l'erreur, il est plus simple de renforcer leurs croyances que de les inciter à changer d'avis. De même, lorsque la confiance envers des figures d'autorité fait défaut (politiques, journalistes, experts...), nous avons tendance à nous rabattre sur des croyances intuitives, même si elles sont fausses, plutôt que de prendre le temps de comprendre des réalités moins évidentes au premier abord. C'est ce qui aide à expliquer que certains doutent par exemple de la vaccination, au motif que s'injecter un virus (même inactif) ne semble pas être, *a priori*, une bonne idée... « *Paradoxalement, ils ne pèchent pas tant par crédulité que par excès de vigilance* », résume H. Mercier. Ainsi, le succès d'hypothèses complotistes ne s'explique pas tant par notre crédulité que par notre envie de croire en des idées allant dans le sens de nos intuitions spontanées, de nos intérêts ou encore de nos désirs. C'est peut-être une autre raison du succès du loto d'ailleurs : les chiffres disent que nous avons une chance minime mais non nulle de gagner, et l'envie de croire prend le dessus. ●

❶ Thierry Ripoll, *Pourquoi je prends ma douche trois minutes de trop ?* et *Pourquoi croit-on ? Psychologie des croyances*, éd. Sciences Humaines, 2023 et 2020.

❷ L'historien Ian Kershaw montre notamment que la propagande nazie était acceptée lorsqu'elle confortait un consensus préexistant, par exemple sur la question de l'antisémitisme.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

EN DÉBAT

NOTRE CERVEAU EST-IL NATURELLEMENT NAIF ?

Pour les uns, notre crédulité l'emporte le plus souvent sur notre esprit critique. Pour d'autres, nous remettons suffisamment nos croyances en question. Illustration à travers ces deux extraits de livres de spécialistes en psychologie cognitive.

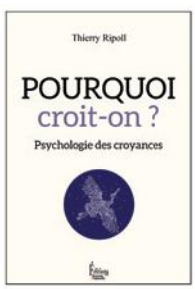
LE REGARD DE... THIERRY RIPOLL

« Oui, notre capacité de raisonner est extrêmement réduite ! »

© OLIVIER MONGE/MYOP

« Un des apports majeurs de la psychologie est d'avoir révélé la prévalence du système intuitif sur le système analytique et ses conséquences dans les décisions que nous prenons. Le prix Nobel d'économie a été décerné au psychologue Daniel Kahneman précisément parce que celui-ci a révélé au travers d'études empiriques remarquables que les agents économiques que nous sommes prennent souvent des décisions aberrantes, à tout le moins irrationnelles d'un point de vue économique. Il a ainsi identifié ce qu'on appelle des biais de raisonnement au sens où nous utilisons des heuristiques* nous permettant de prendre des décisions rapides mais très souvent peu rationnelles nous conduisant à faire des choix qui nous sont défavorables. De manière plus générale, les psychologues, à la suite de Kahneman, ont montré que la rationalité humaine était beaucoup plus limitée que nous le pensions. Notre capacité même de raisonner est extrêmement réduite et, dans bien des cas, nous évitons de le faire, préférant largement nous laisser guider par nos intuitions, fussent-elles parfaitement fausses.

(...) Les biais cognitifs qui nous conduisent à croire étant universels, on peut se demander si notre psychisme n'est pas en quelque sorte voué à la croyance. En un certain sens, oui bien sûr ; et les faits semblent l'attester car une très petite minorité d'humains parvient à se libérer des croyances magiques. L'état normal du psychisme humain est la croyance ; le scepticisme est une forme bizarre d'état mental, fruit d'une évolution culturelle récente. Pour autant, il ne faudrait pas conclure que notre système cognitif a évolué au cours de notre phylogenèse dans l'objectif de rendre très probables toutes sortes de croyances. En réalité, les biais cognitifs* que nous avons identifiés comme étant les causes majeures de croyances magiques, de même que notre rapidité à détecter des relations causales, fussent-elles illusoires, sont généralement adaptatifs. Ils le sont parce que dans la plupart des situations de la vie courante, les heuristiques à l'origine de ces biais, ainsi que notre appétence à la recherche de relations causales, sont extrêmement utiles et fécondes. Simplement, la capacité à générer des croyances magiques doit être considérée comme une forme d'effet secondaire indésirable dont il est extrêmement difficile de se débarrasser pour la simple raison que les processus cognitifs qui en sont responsables sont parfaitement inconscients et qu'il est très difficile d'admettre que nous en sommes victimes. »



SOURCE

• Extrait de *Pourquoi croit-on ? Psychologie des croyances* Thierry Ripoll, éd. Sciences Humaines, 2020.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

LE REGARD DE... HUGO MERCIER

« Non, nos mécanismes de vigilance se sont complexifiés »

« Loin d'être crédules, nous sommes dotés d'une série de mécanismes cognitifs qui évaluent ce que nous entendons ou lisons. Grâce à ces mécanismes, nous sommes ouverts – nous écoutons les informations qui nous paraissent pertinentes – et vigilants – nous rejetons les messages les plus dangereux. À mesure que ces mécanismes de vigilance ouverte se sont complexifiés, nous avons pris en compte toujours plus de signaux nous indiquant que les autres ont raison et que nous avons tort. La communication assez limitée de nos prédécesseurs s'est muée petit à petit en idées infiniment complexes et l'organisation de nos esprits reflète cette évolution.

(...) Voici le message de ce livre : on n'influence pas si facilement les gens. Contrairement à ce qu'on croit, c'est même très difficile. La plupart des idées fausses que nous avons examinées perdurent quand nous refusons de croire ceux qui savent mieux que nous. Les fausses rumeurs et les théories du complot survivent longtemps après leur démystification. Les charlatans de la médecine et les spécialistes de la Terre plate dédaignent résolument les preuves scientifiques qu'on leur présente. (...) Le meilleur moyen de freiner la propagation des théories du complot, c'est d'avoir un gouvernement digne de confiance, avec des lois anticorruption très strictes, d'autres lois contre les conflits d'intérêts et la capture réglementaire, etc. C'est sans doute la raison pour laquelle les théories du complot sont moins répandues en Norvège qu'au Pakistan.

(...) Nous ne sommes pas crédules. Par défaut, nous sommes plutôt réfractaires aux idées nouvelles. En l'absence d'indices satisfaisants, nous rejetons les messages qui ne correspondent pas à nos idées préconçues ou à nos projets. Pour nous persuader du contraire,

© DR

il faut une confiance établie de longue date et entretenue avec soi, une expertise clairement démontrée et des arguments solides.

La science, les médias et les autres institutions qui diffusent des messages exacts, mais souvent contre-intuitifs, mènent un combat difficile : ils doivent diffuser ces messages et en maintenir la crédibilité le long de grandes chaînes de confiance et d'argumentation. De façon quasi miraculeuse, ces chaînes nous relient aux dernières découvertes scientifiques et aux événements qui se déroulent à l'autre bout de la planète. Nous ne pouvons qu'espérer que ces fragiles liens continuent de s'étendre et de se renforcer. »

SOURCE

- Extrait de *Pas né de la dernière pluie*
  Hugo Mercier, humenSciences, 2022.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

BIAIS COGNITIF, L'ENNEMI INTÉRIEUR

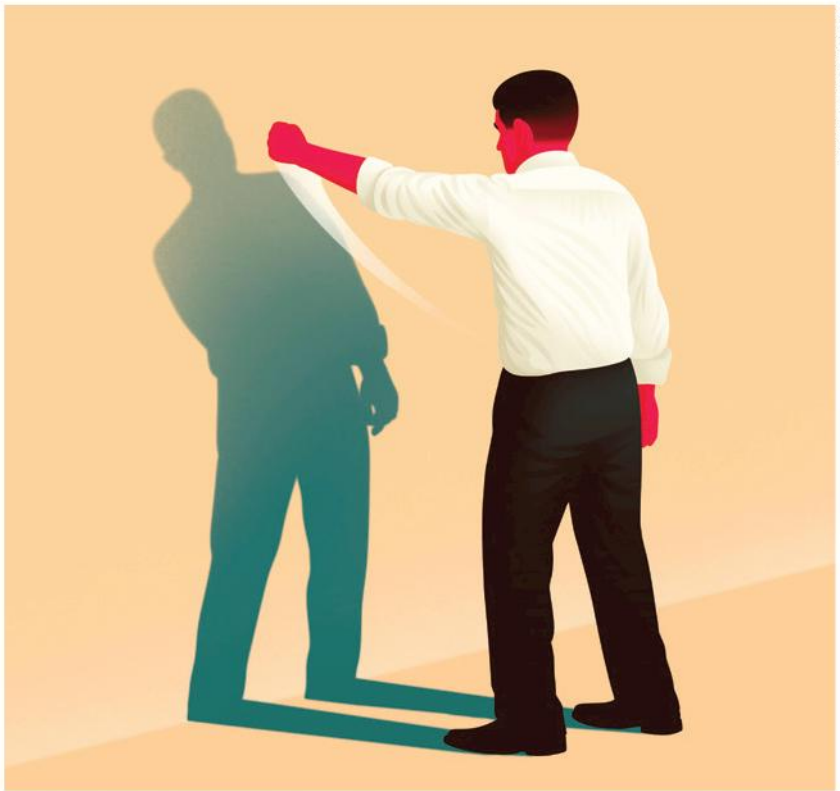
De bons réflexes et quelques efforts permettent d'exercer sa vigilance cognitive au quotidien. Une action collective – politique, éducative… – reste cependant nécessaire.

FABIEN TRÉCOURT

Certaines personnes ont une sensation étrange lorsqu'elles empruntent un escalator cassé : elles ont beau savoir qu'il est à l'arrêt, se dire que c'est comme un escalier classique, elles éprouvent un déséquilibre lorsqu'elles posent le pied dessus. Ce phénomène dit « de l'escalator cassé » a notamment été étudié par des neurologues américains depuis les années 2000 ❶. Il semble témoigner d'une dissociation entre les systèmes sensori-moteur et cognitif : le corps persiste à anticiper un mouvement et à adapter sa posture en vue de garder son équilibre, alors que l'esprit lui dit que ça ne sert à rien et que cela risque même d'entraîner une chute ! En extrapolant, ce phénomène pourrait en dire long sur les limites de l'autocritique et du *self-control*. Nous pouvons à la fois savoir que nous sommes faillibles, biaisés, que notre perception des choses ou notre façon de penser nous jouent des tours, etc., et en même temps rester incapables de contrebalancer tout ou partie de ces illusions.

Prendre conscience par soi-même de nos biais cognitifs est pourtant l'un des premiers leviers pour s'en défaire, estime le chercheur en psychologie sociale Pascal Wagner-Egger ❷. Prenons le biais de confirmation par exemple, souvent considéré comme un des plus puissants : chacun peut facilement comprendre et vérifier qu'il accorde davantage d'attention aux informations confortant ses opinions, au risque d'occulter des faits allant à leur encontre. Ce constat pourrait nous faire prendre conscience que nous avons rarement une vision d'ensemble, nous amener à faire preuve de plus d'humilité – notamment lors de discussions politiques houleuses… – et nous encourager à consulter volontairement davantage de sources et d'idées contradictoires *(lire l'encadré p. 55)*.

« *L'important est de ne pas s'en tenir à l'exposition incidente d'informations* », abonde le chercheur en psychologie cognitive Hugo Mercier, auteur de *Pas nés de la dernière pluie* (2022). Il conseille pour sa part de creuser en profondeur les sujets qui nous intéressent. « *Prendre conscience de*



© AVINASH WEERASEKERA

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 7:41:45 PM

FOCUS
LA STRATÉGIE DES ALTERNATIVES

Selon le chercheur en psychologie cognitive Vincent Berthet, des études confirment qu'on prend de meilleures décisions lorsqu'on envisage des hypothèses alternatives à celles qu'on privilégie spontanément. Dans une étude, on demande à des experts du secteur automobile d'estimer la valeur réelle d'une voiture d'occasion (volontairement présentée à un prix trop élevé pour les besoins de l'expérience…). La moitié des participants est ensuite incitée à énumérer des raisons de penser que le prix est excessif, tandis que l'autre moitié doit donner directement son estimation.

Verdict : le premier groupe propose des prix plus proches de la valeur réelle du véhicule, tandis que le second a tendance à le surestimer. Autrement dit, les premiers se sont avérés moins sujets au « biais d'ancrage », consistant à évaluer une quantité au sens large – un prix, une distance, une durée… – en fonction de la première estimation donnée. Adopter une « stratégie des alternatives », consistant à prendre en compte une pluralité d'informations et d'idées avant de se décider, aide ainsi à contrebalancer nos réactions intuitives mais biaisées. ● F.T.

SOURCES
- *Vincent Berthet*, « Trois mythes sur les biais cognitifs, ces raccourcis mentaux qui peuvent nous induire en erreur » *The Conversation*, 29 juin 2023.

À LIRE ÉGALEMENT
- *L'Erreur est humaine. Aux frontières de la rationalité* (CNRS éd., 2018).

la complexité d'un problème nous rend généralement plus ouverts à une diversité de points de vue. »

Néanmoins, il reste toujours possible de s'intéresser à quelque chose de façon approfondie tout en s'enfermant dans des théories fallacieuses. C'est typiquement le cas de dérives complotistes : on enquête énormément sur un sujet, mais en privilégiant des théories proches de nos intérêts ou de notre idéologie, et en doutant à outrance d'explications pourtant consensuelles. Pour cette raison, H. Mercier suggère aussi d'être moins sceptique au quotidien : « *Au lieu de commencer par se demander "pourquoi je devrais remettre en question telle ou telle information", on pourrait d'abord chercher des raisons d'y croire.* »

APPRENDRE À CALIBRER SA CONFIANCE

Paradoxalement, douter de tout n'est pas forcément l'attitude la plus scientifique. Il est parfois plus rationnel de partir du principe que certaines idées sont probablement vraies, même si nous n'avons aucun moyen de les vérifier par nous-même. C'est le cas de nombreux faits scientifiques contre-intuitifs, mais consensuels au sein d'une communauté d'experts. Nous pouvons raisonnablement accepter l'idée que la Terre est ronde, ou que le temps ralentit lorsque nous nous déplaçons à grande vitesse, en avion par exemple. « *Même sur un plan plus social ou politique, nous avons tendance à être trop sur la défensive,* poursuit H. Mercier. *Des recherches sur l'application des programmes électoraux montrent par exemple que les politiques tiennent souvent leurs engagements.* »

De nombreuses études confirment depuis des années que la France est un des pays où le niveau de défiance est le plus élevé. D'après le *Panorama des administrations publiques 2023* ❸, à peine plus d'un Français sur quatre fait confiance au gouvernement et aux institutions, contre près d'un sur deux en moyenne dans l'ensemble des pays de l'OCDE. Dans les États où la confiance est la plus haute – les pays scandinaves notamment, mais aussi l'Allemagne, la Grande-Bretagne… –, la transparence des politiques publiques, la lutte contre la corruption ou encore les conflits d'intérêts sont plus développés qu'en France. « *On sait par ailleurs que l'adhésion au complotisme est plus forte lorsque le niveau de corruption d'un pays est élevé* », souligne H. Mercier. Pour cette raison, lutter contre nos biais ne passerait pas uniquement par des démarches individuelles, mais aussi par un engagement collectif et politique.

Selon le chercheur en psychologie Thierry Ripoll, une bonne prévention consiste aussi à investir dans l'éducation et la formation. « *Les faits sont très clairs*, écrit-il dans *Pourquoi croit-on ?* (2020). *Le niveau de croyance diminue systématiquement avec le niveau d'études.* (…) *Les apprentissages scolaires et surtout universitaires visent précisément à former les étudiants à se méfier de leurs intuitions et des conclusions hâtives qu'on produit naturellement.* » Dès le plus jeune âge, l'école pourrait ainsi nous faire prendre conscience de notre faillibilité et de notre vulnérabilité face aux biais. Le sociologue Gérald Bronner ❹ plaide également pour que des enseignements sur les biais cognitifs soient intégrés aux programmes scolaires ou à des missions de prévention du complotisme et de la radicalité. S'il est douteux que cela puisse nous immuniser en toutes circonstances, cela nous encouragerait à adopter une posture plus humble s'agissant de nos propres convictions, et en même temps plus bienveillante, vis-à-vis des idées différentes, opposées aux nôtres, ou encore des analyses contre-intuitives de spécialistes. ●

❶ Voir les articles d'Adolfo Bronstein et Raymond Reynolds.

❷ Gilles Bellevaut et Pascal Wagner-Egger, *Méfiez-vous de votre cerveau*, Éditions 41, 2022.

❸ OCDE, *Panorama des administrations publiques 2023*. https://doi.org/10.1787/b4d0a9ed-fr.

❹ Gérald Bronner, *Déchéance de rationalité. Les tribulations d'un homme de progrès dans un monde devenu fou*, Grasset, 2019, et *La Démocratie des crédules*, PuF, 2013.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM

COMMENT ENSEIGNER LA VIGILANCE AUX ÉLÈVES ?

Résister à la désinformation numérique requiert une pensée analytique. Les élèves peuvent la mobiliser sciemment en apprenant à maintenir leur cerveau en alerte.

MARC ROMAINVILLE
Professeur à l'université de Namur (Belgique), il a récemment publié *À l'école du doute. Apprendre à penser juste en découvrant pourquoi l'on pense faux* (PuF, 2023).

© AVINASH WEERASEKERA

À l'ère numérique, les enseignants regrettent souvent que les élèves n'aient pas pris la peine de douter lorsqu'ils rapportent en classe des *fake news* ou des « vérités alternatives » glanées sur Internet. D'autant que certains brandissent fièrement leurs trouvailles pour s'opposer aux savoirs scolaires, déboulonnant ainsi l'école en tant que source d'accès à la vérité.

L'école entend en retour enseigner un scepticisme raisonnable aux élèves. Le défi est de taille, car la dépréciation des manières spontanées de penser des élèves et les arguments d'autorité ne fonctionnent pas ; il ne suffit pas de leur démontrer magistralement qu'ils se trompent pour qu'ils renoncent aux croyances qu'ils se sont progressivement forgées dans leur « entre-soi digital ». De plus, ils risquent de considérer cette tentative de redressement comme un signe d'appartenance de celui qui la commet au réseau des « pseudo-experts *mainstream* » – à la solde des puissants –, qu'ils soient journalistes, enseignants ou scientifiques.

Des pistes moins invasives sont donc à inventer. Une d'entre elles, la pédagogie de la métacognition, se fonde sur l'idée du sociologue Gérald Bronner selon laquelle les personnes ont des raisons de penser comme elles pensent, même si elles n'ont en réalité pas toujours raison de penser de cette manière ❶. Il existe en effet des explications rationnelles et parfois légitimes de penser de travers, l'essentiel étant que les élèves prennent conscience des forces qui les poussent à penser de la sorte. Pour cela, on leur fait découvrir petit à petit les trois systèmes de pensée modélisés par Oliver Houdé ❷, à partir de la célèbre distinction de Daniel Kahneman. En effet, si nous pensons souvent faux sur Internet, c'est parce que nous y abordons spontanément les informations, en compréhension

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM

et en production, à l'aide d'un système 1 de pensée, archaïque, intuitif, rapide mais approximatif. Si nous nous donnions la peine d'enclencher un système 2, plus systématique et plus analytique mais plus énergivore, notre pensée s'affinerait. Pour mettre en branle ce système algorithmique plus rigoureux, encore faut-il qu'un système 3 tire la sonnette d'alarme et détecte le danger d'un déficit probable de rationalité.

Éduquer au doute par la métacognition revient donc à faire prendre conscience aux élèves des modalités de fonctionnement et des limites de leur système 1, à renforcer leur système 2 et à développer un système 3 de vigilance cognitive, une sorte de radar mental à l'affût des dérapages cognitifs. S'enracinant dans ce qu'on appelle les fonctions exécutives, cette instance de surveillance de la cognition est essentielle, car c'est elle qui doit inhiber des réactions spontanées du système 1 lorsque des indices font penser que la tâche est plus complexe qu'elle y paraît (par exemple, en ignorant délibérément des informations non pertinentes pour l'objectif poursuivi et en interrompant un automatisme).

Cette éducation à la vigilance cognitive consiste à apprendre aux élèves à monitorer leur pensée et à la tempérer lorsque leur fougueux système 1 prend à tort le dessus. Selon la théorie de l'inoculation de John Cook et ses collaborateurs [3], si les élèves sont très tôt mis en contact avec des formes atténuées de désinformation et entraînés à les détecter, ils boostent leur système immunitaire cognitif et seront davantage en mesure de résister, par eux-mêmes, à de nouveaux argumentaires spécieux. S'agissant, par exemple, du changement climatique, une « vérité alternative » très présente sur Internet consiste à prétendre que les modifications actuelles ne sont ni inquiétantes ni imputables aux activités humaines dès lors que d'importantes fluctuations climatiques ont régulièrement eu lieu dans le passé, bien avant l'arrivée de l'espèce humaine. Pour apprendre aux élèves à résister à ce raisonnement fallacieux, il leur est proposé de réfléchir à la validité d'une affirmation portant sur un cas plus simple, voire humoristique et donc dépassionnant : serait-il, par exemple, approprié de conclure qu'une personne retrouvée avec un couteau dans le dos est morte de causes naturelles sous le prétexte que de très nombreux individus sont décédés de causes naturelles dans le passé ?

Si les élèves sont très tôt mis en contact avec des formes atténuées de désinformation et entraînés à les détecter, ils boostent leur système immunitaire cognitif.

BIAIS D'INTENTIONNALITÉ ET BIAIS DE CONFUSION

Cette éducation peut débuter dès le plus jeune âge. Une de ses modalités consiste à confronter les élèves à la résolution d'un problème (par exemple, quelle est la collection la plus grande entre 18 unités et 2 dizaines ?) ou à une de leurs erreurs (écrire par exemple, « *je les manges* » avec un « s ») qui provient du fait que leur système 1 s'est laissé berner par la puissante attractivité de la mauvaise réponse. On organise ensuite une courte séquence de métacognition : pourquoi avez-vous été *a priori* séduits par une réponse intuitive ? Dans quelles circonstances cette réponse aurait-elle été correcte ? Qu'auriez-vous pu faire pour vérifier que l'automatisme enclenché s'appliquait à cette situation ?

Pour les élèves plus âgés, l'élaboration de vidéos parodiques de théories du complot constitue une excellente occasion pour décoder les mécanismes cognitifs qui expliquent notre attirance « naturelle » pour ce type d'élucubrations. C'est le cas du biais d'intentionnalité, soit la tendance à attribuer la cause d'un phénomène à l'action intentionnelle d'un agent (par exemple en prétendant que Bill Gates a créé ou propagé le SARS-CoV-2 pour implanter des puces électroniques lors de la vaccination) et du biais de confusion entre cause et corrélation, soit la tendance à relier par une relation causale des données ou des évènements concomitants. Ainsi, le fait qu'en France 57 % des décès ont lieu dans des hôpitaux ne signifie pas que l'hôpital est dangereux pour la santé. Il est également formateur d'entraîner les élèves à repérer, sur les réseaux sociaux, les mécanismes argumentatifs boiteux, mais qui captent notre attention, tels que l'appel à l'ignorance (cela ne peut être que vrai puisqu'on n'a jamais démontré que c'est faux) et l'enfumage (tout le monde sait que...). Bref, profiter des occasions qui se présentent en classe pour faire réfléchir les élèves sur les outils qui les feraient penser plus juste dès lors qu'ils auraient découvert pourquoi ils pensent (parfois) faux.

[1] Gérald Bronner, *Déchéance de rationalité*, Grasset, 2019.
[2] Olivier Houdé, *L'Intelligence humaine n'est pas un algorithme*, Odile Jacob, 2019.
[3] John Cook *et al.*, « Neutralizing misinformation through inoculation. Exposing misleading argumentation techniques reduces their influence », *PLOS ONE*, vol. XII, n° 5, 2017.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM

IL NE SUFFIT PAS D'ÊTRE LOGIQUE POUR ÊTRE RATIONNEL

La vraie rationalité suppose de la réflexion, des idéaux, de la confrontation et la capacité à justifier ses croyances. Elle est une compétence sociale.

PASCAL ENGEL
Directeur d'études émérite à l'EHESS. Il a publié notamment *Les Lois de l'esprit. Julien Benda ou la raison* (2e éd. ,Elliott, 2023), et *Manuel rationaliste de survie* (Agone, 2020).

Jean nous dit « *Mon frère habite à Lyon* », mais ajoute : « *Je n'ai pas de frère.* » Sa croyance est irrationnelle parce que contradictoire. Octave croit que s'il boit un litre de whisky juste avant l'examen, il obtiendra son permis de conduire. Il est irrationnel, car il est incapable de voir que son intention est incompatible avec son objectif. On montre à Paul une photo très explicite de sa femme et de son amant. Il ne croit pas qu'elle le trompe. Il est irrationnel, car il s'aveugle volontairement. Une croyance est rationnelle si elle est cohérente, mais également si elle est fondée sur des preuves suffisantes : si vous croyez qu'une soucoupe volante a atterri sur votre pelouse parce que l'herbe a brûlé, vos raisons sont insuffisantes. La rationalité exige aussi que nos désirs et nos émotions ne viennent pas interférer avec notre jugement. Mais ces critères – cohérence, justification par des preuves, indépendance par rapport aux désirs – ne sont pas suffisants. On peut avoir des croyances irrationnelles – par exemple croire que des extraterrestres vont détruire la Terre demain – et raisonner assez bien, par exemple en corrigeant ses croyances initiales : la fin du monde n'a pas eu lieu le lendemain, mais c'est juste que les extraterrestres ont différé la date. On est souvent aussi plus ou moins rationnel. Quelles sont alors les conditions de la rationalité ?

UNE SENSIBILITÉ AUX FAITS

Le premier critère de la rationalité dans le domaine de la pensée est la cohérence : ne pas se contredire et faire des inférences correctes, c'est-à-dire logiquement valides. C'est la rationalité comme compétence logique. Elle semble nécessaire pour juger un sujet rationnel, mais jusqu'où s'étend-elle ? Personne n'est capable de tirer toutes les conséquences, y compris les plus triviales, de ses croyances. La rationalité logique suffit-elle ? C'est loin d'être évident : les ordinateurs ont la compétence logique, mais encore faut-il qu'ils puissent aussi apprendre, c'est-à-dire répondre aux faits et aux situations, et voir en quoi les données disponibles justifient nos croyances ou pas. Le critère de la cohérence logique est purement interne ; mais la rationalité demande aussi une sensibilité aux preuves empiriques et aux faits constatés. Conclure qu'une soucoupe volante a atterri simplement parce que l'herbe est brûlée n'est pas rationnel.

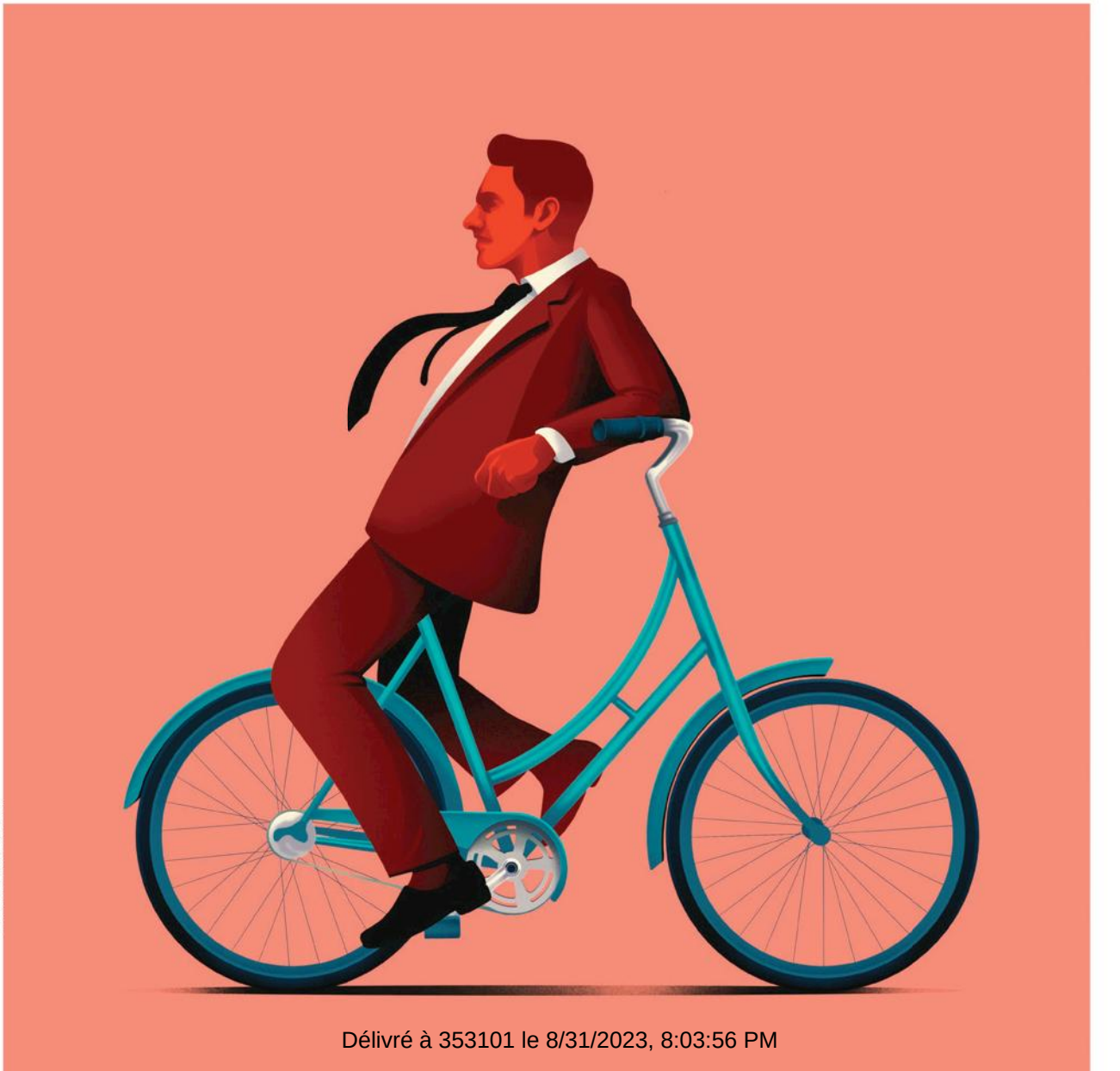
Le raisonnement n'est pas seulement logique et déductif, passant de vérités à d'autres vérités. On raisonne aussi inductivement, c'est-à-dire en fonction des données empiriques et de la probabilité de nos prémisses, pour atteindre des conclusions plus ou moins probables. L'herbe brûlée peut permettre d'inférer l'atterrissage d'un engin volant, mais il est improbable que ce soit une soucoupe volante.

Il en va de même dans le domaine des actions. Une action rationnelle obéit à un critère interne de cohérence : elle doit être telle que l'agent envisage et accomplit l'action qu'il juge à la fois la plus conforme à ses buts et la plus adaptée aux moyens dont il dispose, c'est-à-dire, pour parler comme les économistes, être telle qu'il « *maximise son utilité espérée* ». Si on n'est pas riche et si on veut passer des vacances calmes, il vaut mieux éviter les destinations trop touristiques et les périodes trop chargées. Ici, les probabilités sont essentielles, car le domaine de l'action est celui du probable et non pas celui du vrai. Mais ici aussi le critère de la cohérence – respecter les principes de la probabilité dans les décisions – est-il suffisant ? Dans certains cas, si nos objectifs et notre plus grand bien nous semblent mériter de sacrifier en partie notre rationalité, il peut être rationnel de le

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM

faire. En ce sens, le mari trompé qui ne veut pas voir l'évidence est peut-être rationnel au sens où il juge que son plus grand bien, pour sauver son couple, est de s'aveugler. Mais cette stratégie n'est sans doute pas aisément à la disposition du directeur d'une entreprise qui voit qu'il va à la faillite.

Violer les normes de la logique ou de la probabilité, semble vouloir dire qu'on manque des compétences essentielles à la rationalité. Les psychologues ont montré que c'était souvent le cas pour des inférences aussi élémentaires que le *modus ponens* (si P, et si P alors Q, alors Q). Dans tous ces cas, des biais, des effets de perspective et des illusions cognitives affectent nos capacités de raisonnement. Ils ont souvent conduit à des verdicts pessimistes sur la capacité humaine à la rationalité. La masse impressionnante des sophismes, paralogismes et raisonnements complotistes qui envahissent Internet et les réseaux sociaux ont suscité l'idée que les humains n'étaient pas des animaux rationnels. On en a conclu souvent qu'il fallait appliquer un programme d'apprentissage au raisonnement, donner plus de cours de logique et d'esprit critique, dans le style des réformes de l'entendement et du



© AVINASH WEER ASEKERA

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM

jugement que proposaient les philosophes des Lumières.

Mais la rationalité ne se mesure pas à l'aune de la seule compétence logique. D'autres facteurs contribuent à l'intelligence. Nous nous contredisons souvent, mais deux amants qui se disent, comme dans les films de François Truffaut, « *ni avec toi ni sans toi* » sont-ils irrationnels ? La logique des sentiments ignore la logique des manuels. Et des verdicts d'irrationalité trop rapides peuvent être erronés : si on propose régulièrement à « l'idiot du village » le choix entre une pièce de deux euros et une de cinq centimes, et qu'il choisit toujours celle de cinq centimes, il sera la risée du village. Mais si on lui demande pourquoi il choisit toujours les cinq centimes et répond « *croyez-vous qu'on me le reproposerait si je prenais les deux euros ?* », nous comprenons que nous aurions dû attendre avant de le déclarer stupide. Pour que nos verdicts de rationalité s'appliquent correctement, il faut tenir compte des contextes, du fait que nous formons nos croyances dans un cadre dynamique en changeant souvent d'avis et en réévaluant les circonstances, et surtout envisager d'autres formes de rationalité que celle de la compétence logique.

UN JEU SOCIAL

C'est la leçon qu'on peut tirer des tests expérimentaux de rationalité : les sujets qui font des erreurs élémentaires de raisonnement logique améliorent considérablement leurs performances quand, au lieu de répondre à des problèmes dans l'abstrait, ils sont confrontés à des situations de la vie réelle, où ils raisonnent sur des cas concrets et évaluent les probabilités à partir de la fréquence. Un cas très étudié en psychologie est celui du raisonnement sur des énoncés conditionnels : quand on donne aux sujets à évaluer des jugements de type « si P, alors Q » sous forme abstraite, ils échouent à faire des inférences élémentaires et manifestent un « biais de confirmation ». Mais si on leur donne à évaluer des jugements du type « *si tu violes telle règle, tu seras sanctionné* », leur performance est meilleure, car ils comprennent plus aisément l'idée que telle règle conditionnelle conduit dans la réalité à telle sanction, ou que tel bénéfice est associé à tel prix à payer. L'action est le cadre le plus usuel dans lequel nous exerçons notre pensée, celui de la rationalité non pas logique, mais instrumentale, quand il s'agit d'envisager les moyens d'atteindre un but. Selon la théorie classique du choix rationnel, une action est rationnelle quand elle réalise le mieux les désirs de l'agent étant donné ses croyances et son information.

Mais même ce modèle est trop abstrait : les agents peuvent adapter leurs préférences, apprennent à optimiser leurs options selon les circonstances, et surtout sont sujets à des biais émotionnels, qui peuvent paraître irrationnels de prime abord, mais qui ont aussi une valeur adaptative. Ainsi, il est rationnel, si on va voir un film qui se révèle ennuyeux, de quitter la salle. Mais nous restons souvent jusqu'au bout de la séance, parce que nous avons changé nos préférences ou entendons aller au bout de notre choix. C'est aussi le cas du mari trompé qui pèse le prix de la ruine de son mariage face au coût d'être irrationnel en ignorant volontairement qu'il est trompé. Quand nous adaptons nos choix et nos jugements à des contextes, on parle de « rationalité écologique », et on suggère que l'évolution biologique nous a dotés de systèmes cognitifs tels que nous parvenons, souvent avec les moyens du bord, à adapter nos pensées à nos fins, à optimiser. Au fond, si notre espèce a pu évoluer et survivre, n'est-ce pas parce que notre cognition nous a rendus globalement fiables et globalement rationnels ?

Nous pensons mieux, et plus rationnellement, quand nous sommes en groupe, et quand les autres contrôlent la valeur de nos raisonnements.

On a souvent remarqué – et les tests expérimentaux le confirment – que nous pensions mieux, et plus rationnellement, quand nous sommes en groupe, et quand les autres contrôlent la valeur de nos raisonnements. L'homme est un animal capable de rationalité, mais il ne l'est qu'en tant qu'animal social. Cette idée conduit nombre de théoriciens à soutenir que la rationalité est par nature sociale. Quel besoin, soutiennent-ils, de postuler chez les humains une faculté supérieure, la raison, qui guiderait nos systèmes de croyance et de raisonnement et se tiendrait, telle un QG virtuel, au centre de nos esprits ? La réflexion nous trompe souvent et les normes logiques ne gouvernent rien. Selon les psychologues évolutionnistes, le raisonnement n'a pas évolué en vue d'établir la vérité, mais uniquement en vue de l'emporter sur nos adversaires : nous ne raisonnons que pour argumenter dans le cadre d'un jeu social où nous favorisons systématiquement notre propre point de vue et nos intérêts. Même quand on nous met les faits sous le nez, nous ne changeons pas d'avis. La raison

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM

elle-même n'est que le produit de la coordination sociale, qui a opéré dans notre espèce depuis ses origines : c'est le groupe social auquel nous appartenons qui fixe les règles du penser juste.

On peut tirer deux conclusions opposées de ce constat : l'une optimiste, selon laquelle nos croyances, si nous les confrontons à celles des autres (notamment dans des discussions démocratiques), finiront par s'accorder avec celles du groupe, faisant émerger la vérité et la rationalité collectivement ; l'autre pessimiste, selon laquelle même si la foule se trompe, elle finira toujours par nous imposer son mode de penser, et surtout conduira au relativisme, puisque le critère de la rationalité sera toujours relatif au groupe auquel nous appartenons.

LA RAISON, UN IDÉAL

En fait, toutes les discussions sur la rationalité ou l'irrationalité humaine qui visent à savoir s'il faut créditer notre espèce, ou notre société actuelle, d'une aptitude ou d'une inaptitude à la rationalité partent d'une prémisse fausse : elles identifient la raison à la rationalité. Or, ce sont deux choses différentes. La rationalité est la cohérence interne de croyances, de désirs et d'actions. Elle correspond à un ensemble de normes logiques et probabilistes. Mais dans nombre de cas, le fait de violer telle ou telle règle de logique ne fait pas de vous quelqu'un d'irrationnel. On peut raisonner beaucoup et bien, et être malgré tout irrationnel, comme les paranoïaques. On peut raisonner logiquement sans pour autant respecter la raison. Ainsi quelqu'un qui croit que « *si le monde a été créé en six jours, il a été créé en moins d'une semaine* », et qui croit aussi que « *le monde a été créé en six jours* », conclura, parfaitement logiquement, que « *le monde a été créé en moins d'une semaine* ». Mais il croira alors quelque chose d'absurde, simplement parce que sa croyance initiale n'est pas raisonnable. Elle n'est pas raisonnable parce qu'elle ne tient pas compte des faits. De même dans le domaine des actions : un agent qui agit en fonction de ce qu'il juge le plus probable en vue de satisfaire ses désirs est rationnel, d'après la conception instrumentale de la rationalité, mais il n'est pas pour autant quelqu'un qui se conforme à la raison. Comme le disait David Hume, « *il n'est pas contraire à la raison de préférer la destruction du monde à une égratignure de mon doigt* ». Mais c'est évidemment absurde, parce que la raison ne s'identifie pas seulement à la rationalité des moyens, mais aussi à celle des fins. La rationalité au sens strict recouvre une conception bien trop étroite de la raison. Qui est juge de la rationalité ? Si c'est la rationalité elle-même, elle est vide.

> « IL N'EST PAS CONTRAIRE À LA RAISON DE PRÉFÉRER LA DESTRUCTION DU MONDE À UNE ÉGRATIGNURE DE MON DOIGT. »
>
> ● **DAVID HUME,** PHILOSOPHE

Il doit donc y avoir plus, dans la rationalité, pour qu'elle incarne la raison. Pour qu'une pensée ou une action soient conformes à la raison, il ne suffit pas qu'elles soient cohérentes. Il faut aussi qu'elles soient fondées, et qu'elles expliquent, en quelque manière, pourquoi elles sont rationnelles. Le sens ordinaire du terme « raison », pour une action et une pensée, est celui d'une justification et d'une explication. Cela semble décaler notre problème d'un cran, car on peut toujours demander : qu'est-ce qu'une bonne raison, une bonne explication ? Chacun n'a-t-il pas les siennes, et les raisons ne dépendent-elles pas des points de vue ? Certes, toutes les raisons ne sont pas bonnes : seules celles qui sont objectives, et qui présentent les garanties les plus sûres le sont. On dira : quelles garanties ? Les meilleures sont celles que nous fournissent les instruments usuels de la rationalité : le raisonnement, la logique, la sensibilité aux faits et au vraisemblable. Mais celles-ci ne requièrent pas seulement la conformité à des règles. Elles requièrent aussi une capacité de jugement.

Juger, ce n'est pas simplement se conformer aux schèmes de la logique ou de la théorie de la décision. C'est avoir la faculté de poser un problème, tout en maintenant une distance entre le jugement final qu'on portera sur la situation et la solution qu'on avait obtenue. Y a-t-il au-delà un fondement absolu, comme le pensaient les grands philosophes classiques, peut-être dans quelque ordre divin ? Non. On ne peut pas exiger une objectivité absolue, et même les raisons scientifiques ne l'atteignent pas. La rationalité n'est pas la raison parce que celle-ci implique aussi la réflexion et la recherche d'un point de vue idéal, qui n'est pas simplement collectif au sens où une communauté sociale en est le juge, mais universel. Cet universel n'est peut-être jamais atteint dans les faits. Mais s'il n'est pas le principe de nos enquêtes et de nos entreprises, individuelles et politiques, autant renoncer à la raison. ●

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM

© AVINASH WEERASEKERA

PHILOSOPHER DÈS L'ENFANCE, UNE ÉCOLE DE LIBERTÉ

Dans les ateliers de philosophie, les jeunes apprennent dès le plus jeune âge à raisonner, argumenter et débattre.

EDWIGE CHIROUTER
Professeure des universités en philosophie de l'éducation, chercheuse au Centre de recherche en éducation de Nantes (Cren), titulaire de la chaire Unesco/université de Nantes « Pratiques de la philosophie avec les enfants : une base éducative pour le dialogue interculturel et la transformation sociale ».

La philosophie n'est enseignée en France qu'au lycée – et seulement dans les lycées généraux et technologiques, mais pas dans les lycées professionnels. Cette absence peut être considérée comme une violence institutionnelle adressée aux classes populaires (surreprésentées dans cette filière). La philosophie se veut pourtant la discipline reine pour construire une pensée autonome, critique et complexe, consubstantielle à l'exercice d'une citoyenneté éclairée.

Or, les très jeunes enfants font l'expérience de la philosophie très tôt à travers « l'étonnement devant le monde ». Pour le philosophe grec Aristote, ce qui distingue les humains des autres animaux est justement cette capacité à s'étonner (l'âge des « pourquoi ? », « comment ? »). Il n'y a pas d'âge pour se poser des questions philosophiques et commencer ce chemin intellec-

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM

tuel, existentiel, qui donne du sens au monde. Comme le soulignait Montaigne : « *On a grand tort de peindre la philosophie inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage, pâle et hideux ? Il n'est rien de plus gai, de plus gaillard, de plus enjoué, pour un peu je dirais de plus folâtre* ❶. »

Cinq cents ans après cette invitation à « folâtrer », la philosophie avec les enfants – à l'école et dans la cité – se développe sous diverses formes partout dans le monde. Bouleversant les représentations traditionnelles de l'enseignement de la philosophie, ces pratiques répondent à des enjeux pluriels mais complémentaires :

– un premier enjeu éthique de reconnaissance : ces pratiques reviennent à reconnaître derrière l'élève (même le plus jeune, le plus en difficulté ou en situation de handicap) un sujet digne d'écoute, de parole et de pensée ;

– un second enjeu d'émancipation, d'ordre politique : fondés sur les principes de la discussion démocratique et de l'intelligence collective, ces échanges sont aussi l'occasion de s'exercer à la délibération, à l'écoute des désaccords et à la pensée critique et complexe.

> « ON A GRAND TORT DE PEINDRE LA PHILOSOPHIE INACCESSIBLE AUX ENFANTS, ET D'UN VISAGE RENFROGNÉ, SOURCILLEUX ET TERRIBLE. IL N'EST RIEN DE PLUS GAI, DE PLUS GAILLARD, DE PLUS ENJOUÉ. »
> ● MICHEL DE MONTAIGNE

PHILOSOPHIE ET DÉMOCRATIE

Historiquement, les premières expérimentations débutent dans les années 1970 à l'université de Montclair aux États-Unis, avec les travaux des philosophes Matthew Lipman (1923-2010) et d'Ann Margaret Sharp (1942-2010). Tous deux sont des disciples de John Dewey (1859-1952), un des fondateurs du pragmatisme – une philosophie qui se veut émancipatrice, ancrée dans le réel, l'expérience, et fondée sur le modèle de l'enquête, du problème et de la démarche scientifique. L'enjeu était aussi politique : J. Dewey récuse la vision techniciste de la démocratie comme seul mécanisme formel. Il la considère plutôt comme un mode de vie, c'est-à-dire comme un ensemble dynamique d'habiletés et d'habitudes à se conduire, à se parler et à délibérer les uns avec les autres. Nous avons trop tendance à concentrer la vie démocratique sur une action qui n'a lieu que tous les cinq ans – le vote – au lieu de mettre en avant ce qui a besoin d'être travaillé tous les jours dans nos interactions sociales quotidiennes. D'où l'idée chez M. Lipman et A.M. Sharp de créer dans les classes avec de très jeunes enfants des « communautés de recherche philosophique », qui mettent en acte leur conception de la démocratie.

ATELIERS POUR PENSER

Ce qui se joue, se pratique, s'expérimente dans les ateliers de philosophie contribue à développer chez les enfants des *habitus* qui sont au cœur du fonctionnement démocratique. Dans ces ateliers, les enfants, assis ensemble en cercle – sous la forme d'une agora et dans un face-à-face des visages –, vont formuler des questions, réfléchir et discuter des différentes idées exprimées. À partir d'une question (« qu'est-ce qu'une loi juste ? », ou « peut-on être méchant et heureux ? »), les enfants sont invités à formuler des hypothèses, à déduire des présupposés et des conséquences, à justifier leurs opinions, à évaluer collectivement la validité rationnelle et éthique des différentes propositions. Ils y développent patiemment – grâce à un étayage rigoureux de l'enseignant ou de l'enseignante – une pensée qui se veut à la fois critique, vigilante et créative.

Les médiations culturelles sont indispensables dans ces ateliers. Les récits (comme la littérature de jeunesse, les mythes, le cinéma) permettent d'instaurer une distance affective pour penser sereinement. Comme le disait Paul Ricœur, l'imaginaire est un immense « *laboratoire* » où peuvent s'expérimenter toutes les dimensions de la condition humaine. Et ces expériences que nous menons dans « ce grand laboratoire de l'imaginaire ❷ » – devenir invisible en tenant avec Platon l'anneau de Gygès, être amoureux avec Cyrano, ou face à un dilemme en compagnie de Neo dans *Matrix* – nous aident à clarifier notre rapport au monde : ce que nous entendons par « vertu », « amour » ou « vérité ». Ces moments philosophiques sont donc aussi des occasions d'expérimenter la fonction essentielle de l'art et des fictions, non pour nous divertir et oublier le réel, mais au contraire pour nous faire réfléchir et mieux le comprendre ❸.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM

ACTUALITÉ
PENSER EN HUMAINS

Si un des défis de l'éducation démocratique est de lutter contre les écueils du dogmatisme et du relativisme, alors elle doit permettre aux futurs citoyens et citoyennes de développer des défenses intellectuelles qui évitent de tomber dans ces « *deux maladies séniles de notre modernité tardive* » selon l'expression du philosophe Michel Fabre ❹. Le dogmatisme (religieux, politique, économique) reste crispé sur des réponses fermées, révélées, non critiquables ; le relativisme, à l'inverse, renonce à donner des repères fiables. Seule une approche herméneutique du monde, fondée sur l'interprétation rigoureuse des phénomènes, peut permettre un éclairage pertinent de la complexité du réel et de l'existence. Le monde est comme un texte à interpréter et comme toute interprétation littéraire, les lectures en sont plurielles, mais reposent aussi sur des données factuelles et stables.

INCERTITUDE SALUTAIRE

En participant régulièrement aux ateliers de philo, les enfants comprennent progressivement que non seulement il ne faut pas craindre de ne pas savoir, mais que l'incertitude est même nécessaire, salutaire, normale. Les ateliers – pratiqués de façon régulière – permettent de développer une posture interprétative sur des questions humaines fondamentales.

Pour le philosophe Hartmut Rosa – parrain de la chaire Unesco « Pratique de la philosophie avec les enfants » ❺ –, notre époque est surtout caractérisée par la pression constante d'un rythme effréné où les individus, adultes et enfants confondus, font face au monde sans parvenir à se l'approprier. Ce sentiment d'avoir en permanence à se hâter (« *dépêche-toi !* » serait la phrase la plus entendue par les enfants au quotidien…), d'être constamment débordé, l'intériorisation des valeurs de compétition, de performance et d'individualisme génèrent une angoisse, une culpabilité diffuse, un sentiment de perte de sens et même de prise sur la réalité et son existence, entraînant ce que H. Rosa appelle un « *déficit de résonance* » ❻. Les ateliers de philosophie offrent aux enfants des oasis de pensée et de décélération pour prendre le temps de rentrer en résonance avec soi, avec les autres, avec les œuvres et avec le monde. Ils sont un des leviers pour reprendre part au processus d'émancipation, de reconnaissance et de résonance. L'enjeu n'est donc pas seulement didactique et pédagogique (démocratiser l'accès à une discipline scolaire), mais pleinement politique au sens le plus noble du terme. ●

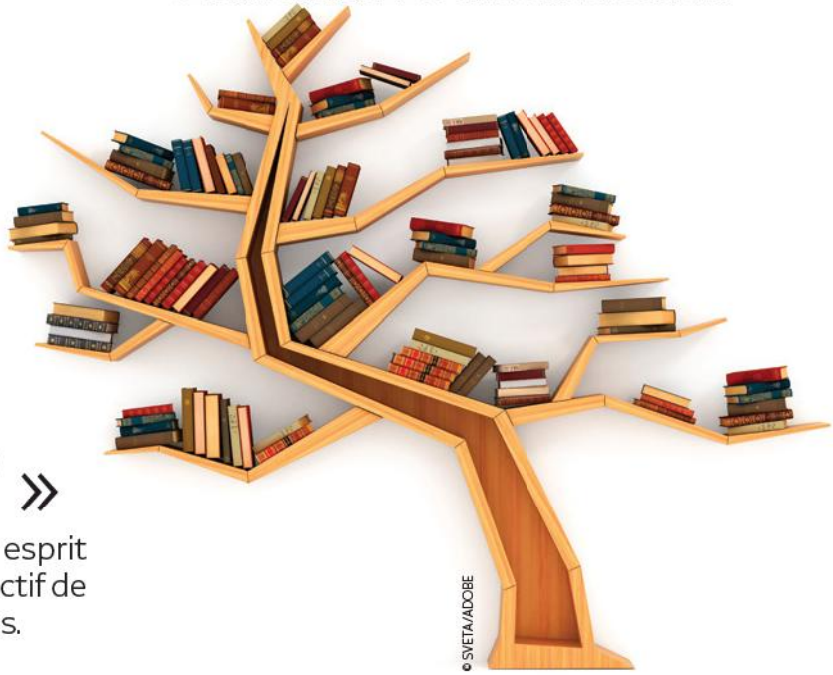
❶ Michel de Montaigne, « De l'institution des enfants », *Essais*, vol. I, chap. 26, 1580.
❷ Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, 1990, rééd. Seuil, coll. « Points », 2015.
❸ Edwige Chirouter, *Ateliers de philosophie à partir d'albums et autres fictions*, Hachette, 2022.
❹ Michel Fabre, *Éduquer pour un monde problématique. La carte et la boussole*, PuF, 2011.
❺ https://chaireunescophiloenfants.univ-nantes.fr/
❻ Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, La Découverte, 2020.

Les ateliers de philosophie offrent aux enfants des oasis de pensée et de décélération pour prendre le temps de rentrer en résonance avec soi, et avec le monde.

L'intelligence artificielle (IA) rend encore plus nécessaire de cultiver dès le plus jeune âge ce qui fait la spécificité de la pensée humaine : la capacité à critiquer au sens de juger, examiner, prendre du recul, de se forger une opinion personnelle et créer une pensée et des œuvres singulières. Si l'IA peut générer des textes formellement plutôt bien écrits et rationnellement construits, si elle peut mettre rapidement à notre disposition des sommes de connaissances, elle ne remplacera jamais la richesse de la rencontre avec les autres, la joie d'éprouver un sentiment de croissance de notre être lors d'un échange et d'une discussion.

L'IA peut aussi être utilisée à des fins de manipulation. La pensée humaine – qui comme le disait Hannah Arendt est différente de l'intelligence (en tant que compétence purement rationnelle, logique, technique) – est capable de déjouer les pièges par sa capacité à douter et décrypter. La philosophie pratiquée avec les enfants vise justement à cultiver ces habiletés de pensée et ces qualités humaines qui sont au cœur du projet humaniste et démocratique : la formation de sujets libres et autonomes, capables d'exercer leur jugement et de déployer une pensée complexe, l'acceptation de sa vulnérabilité face aux grandes questions universelles et intemporelles, mais aussi une certaine éthique de relation à soi et aux autres. ● E.C.

Délivré à 353101 le 8/31/2023, 8:03:56 PM


© SVETA/ADOBE

REPORTAGE

« ET SI ON JOUAIT À DÉBATTRE ? »

Apprendre aux jeunes à aiguiser leur esprit critique *via* des jeux de rôle. C'est l'objectif de l'association L'arbre des connaissances.

SYBILLE BULOUP

Par petits groupes, des adolescents argumentent, négocient et délibèrent dans l'ambiance joyeuse et détendue d'une salle de classe. Qu'ils incarnent des avocats, des juges ou des témoins, ces élèves de troisième du collège République de Bobigny (Seine-et-Denis) semblent prendre leurs rôles très au sérieux. L'objectif? Remporter un procès fictif qui oppose une application de coaching sportif développée par une entreprise à une association d'entraîneurs qui dénonce une concurrence déloyale. C'est Amira, avocate de la partie civile, qui mène la danse. Avec ses amies, elle tente de définir quels arguments feront mouche auprès de Charles, l'avocat qui défend l'application Mon coach intelligent. Les témoins défilent à la barre, interrogés par les jurés.

Voici l'étonnant dispositif déployé par l'association L'arbre des connaissances dans le cadre de son programme « Jouer à débattre ». Le principe est simple : proposer à des jeunes de la troisième à la première des jeux de rôles, des scénarios fictionnels faisant appel à des connaissances scientifiques, mais surtout à leur esprit critique ! Lors de ces débats, les citoyens en herbe adoptent des points de vue très différents et parfois opposés. Ils se glissent dans la peau de membres d'associations citoyennes, de politiques ou d'industriels, faisant ressortir des enjeux éthiques, politiques et sociaux. Doit-on autoriser la mise en ligne de l'application afin que tous puissent accéder à des entraînements personnalisés ? Que fait l'entreprise avec les données personnelles des utilisateurs ? Après une heure de préparation et d'échanges, le verdict tombe : Mon coach intelligent a gain de cause et pourra continuer à exister. Qu'importe la partie gagnante, la médiatrice de l'association rappelle l'objectif de l'atelier : mobiliser des faits pour construire un argumentaire. Le plus important n'est pas l'opinion, mais le raisonnement.

L'association de médiation scientifique fondée par deux chercheurs, Ali Saïb et Dominique Vitoux, en 2011 « *élabore les contenus avec l'aide de scientifiques et de professeurs,* explique Clara Fruchon, coresponsable du dispositif avec Camille Volovitch, *les scénarios et systèmes de jeu sont construits avec des auteurs et des* game designers*, afin de garder un aspect ludique et motivant et susciter le débat* ». De l'intelligence artificielle au changement climatique en passant par les addictions, les enjeux abordés sont variés. Certaines animations comme aujourd'hui sont prises en charge directement par l'association, mais l'objectif est avant tout de mettre à disposition des enseignants des outils libres de droit.

La citoyenneté s'exprime au-delà du droit de vote : « *chez les plus jeunes, elle émerge des choix et des engagements* ». L'esprit critique est donc primordial pour gagner en autonomie de réflexion et exercer pleinement sa citoyenneté. Dans un monde où les informations sont reçues constamment et en masse, une prise de recul est nécessaire, et ce dès le plus jeune âge. Le jeu apprend à prendre en compte les nuances et à privilégier la réflexion collective aux opinions individuelles dans le but de « *redonner leurs pouvoirs aux citoyens* ».

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM

SOMMES-NOUS À L'ÂGE DE LA POSTVÉRITÉ ?

La postvérité désigne cet environnement intellectuel qui fait le lit des *fake news*, du relativisme et des complotismes. Mais cette notion récente est pourtant contestée.

SEBASTIAN DIEGUEZ
Docteur en neurosciences, Sebastian Dieguez enseigne à l'université de Fribourg. Il a publié *Total Bullshit ! Au cœur de la postvérité* (PuF, 2018) et *Croiver. Pourquoi la croyance n'est pas ce que l'on croit* (Éliott, 2022).

Le terme « postvérité » avait fait grand bruit en 2016, lorsqu'un éditeur de dictionnaires l'avait élu « mot de l'année ». L'expression aurait connu une résurgence dans l'usage au cours de cette année marquée par le Brexit et de l'élection de Donald Trump. De fait, elle était largement tombée dans l'oubli depuis son utilisation sporadique dans un article de 1992 du dramaturge Steve Tesich, et dans le titre d'un livre de 2004 : *The Post-Truth Era* de Ralph Keyes. La postvérité, expliquaient les dictionnaires *Oxford*, n'était pas une « chose » à proprement parler, mais une qualité, une ambiance particulière, qu'il fallait comprendre comme un adjectif désignant des « *circonstances dans lesquelles les faits objectifs ont moins d'influence pour former l'opinion publique que l'appel à l'émotion et aux croyances personnelles* ». Précision utile mais souvent négligée, le préfixe « post » ne devait pas se lire dans un sens strictement chronologique, comme s'il y avait un avant et un après la vérité, mais plutôt dans un sens privatif : la vérité en tant que telle aurait perdu de son importance et de son influence.

C'était là un usage du terme « postvérité » qui divergeait d'avec ses précédents. Chez le dramaturge S. Tesich, par exemple, il se référait au fait que le public, bombardé de scandales et de mensonges politiques tous plus outrageants les uns que les autres, aurait finalement décidé de se passer de la vérité, n'ayant plus à cœur d'encaisser la blessure que celle-ci infligeait à son estime de soi. La postvérité, à ce compte, serait un mécanisme de défense contre la honte, un moyen de ne plus se regarder dans un miroir trop peu flatteur.

L'écrivain R. Keyes, en 2004, semblait renverser cette perspective dans sa propre approche de la postvérité : celle-ci ne serait plus liée à la honte induite par la confrontation à la vérité, mais à la disparition de celle qu'on ressent ordinairement lorsqu'on la travestit. La postvérité serait alors un mécanisme de décomplexion face à l'immoralité de la duplicité. Lorsque le mensonge ne génère plus le moindre embarras, y compris quand il est découvert, et lorsque cela se produit à une large échelle, au point de devenir la norme, alors c'est que nous serions passés dans une nouvelle « ère », celle de la « postvérité ».

Ces descriptions relativement sommaires diagnostiquent en somme une époque où notre rapport à la vérité serait mis à mal, que celle-ci soit désormais considérée comme secondaire, qu'elle soit plus ou moins inconsciemment refoulée, ou n'évoque plus qu'indifférence.

En 2018, j'ai défini [1] la postvérité comme le triomphe du *bullshit*, une

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM

© AVINASH WEERASEKERA

attitude de nonchalance vis-à-vis de la production d'assertions et de la réception d'informations, par laquelle les agents sociaux contribueraient à saper leur propre environnement épistémique, c'est-à-dire les conditions mêmes de la circulation du savoir. À ce titre, la postvérité est un concept théoriquement intéressant, reflétant un état d'instabilité collective dans nos conduites à l'égard des faits, de l'information et de la science, mais qui ne peut jamais aboutir en pratique : le faux aura toujours besoin du vrai, de même que la fausse monnaie n'a d'intérêt que s'il existe encore de la monnaie authentique.

ABSENCE DE CONSENSUS

Pour autant, cet état des lieux est loin d'avoir fait l'unanimité. Aucun consensus n'a abouti sur ce qu'est exactement la postvérité, ni même si cette chose existe. Était-ce un simple effet de mode, une lubie journalistique passagère, une expression de détresse concomitante d'une actualité politique dont on peinait à expliquer ses aspects les plus outrageants ? Ou alors cette notion de « postvérité » mettait-elle le doigt sur un phénomène réel et inédit, qui allait donner lieu à un programme de recherche aussi passionnant que fructueux, creusant au plus profond de nos pratiques intellectuelles,

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM

sociales et politiques contemporaines ?

Depuis 2016, l'étrange séquence que nous vivons a conduit de l'essor d'un populisme crasse et décomplexé à une floraison de concepts aussi inquiétants qu'omniprésents : *fake news*, faits alternatifs, désinformation, infodémie, complotisme, polarisation, covidoscepticisme, chambres d'écho, *deepfakes*... Comme « postvérité », tous ces termes sont contestés et peinent à trouver une signification stable, de même que leurs mécanismes et leurs effets éventuels restent controversés. Le narratif alarmiste d'une vérité qui serait à la dérive dans un monde submergé de contrevérités, de théories du complot, d'absurdités et de crédulité ne va pas sans poser de problèmes. Pour mieux cerner la nature de ces débats, il est intéressant d'examiner les critiques principales apportées au concept de « postvérité ». Si depuis 2016, en effet, nombre d'auteurs l'ont repris à leur compte, une bonne partie de l'abondante littérature académique sur le sujet s'est plutôt attelée à en pointer les limites, et ce sur quatre fronts.

1) L'idée de postvérité pose des problèmes sémantiques et conceptuels

D'un point de vue purement théorique, la postvérité n'est pas un concept très clair. Le philosophe Quassim Cassam, par exemple, relève trois sens distincts : un régime de postvérité pourrait dénoter l'ignorance délibérée de la vérité quand celle-ci nous embarrasse ; la perte de la vérité en tant que valeur intellectuelle, et une certaine confusion d'ordre métaphysique sur ce qu'est la vérité exactement ❷. En d'autres termes, la postvérité impliquerait soit de ne pas vouloir savoir, soit de ne pas se soucier de ce qui est vrai, ou simplement de confondre ses préférences ou sa subjectivité avec la vérité. Ce sont déjà là des distinctions importantes à apporter au diagnostic d'une société qu'on jugerait désorientée, même si on considère que la postvérité recouvre les trois à la fois.

À ce titre, il n'est d'ailleurs pas toujours très aisé de choisir entre une postvérité considérée comme une attitude relevant des individus, ou comme un état de fait de la société tout entière. Mais surtout, l'idée de postvérité, notamment sous la définition des dictionnaires *Oxford*, suggère une bipartition nette entre les « faits » et les « opinions », entre l'objectif et le subjectif donc. Or, il n'est pas toujours aussi simple de trancher ainsi, et on sait que la science elle-même, et toute production de connaissances, dépend pour une large part de facteurs subjectifs, de valeurs, d'options métaphysiques et politiques qui restent souvent tacites. Il en va d'ailleurs de même pour le terme « vérité », qui oppose les philosophes depuis plus de 2 000 ans...

2) La postvérité a toujours existé

Ces difficultés conceptuelles sont toutefois largement ignorées parmi les critiques envers la notion de « postvérité », qui comprend le terme dans son sens chronologique le plus littéral. À ce compte, il n'y aurait rien de nouveau sous le soleil : les politiciens ont toujours menti, aucune société n'a jamais échappé aux rumeurs, et les manipulateurs de tout poil n'ont pas attendu la postvérité pour exercer leur influence néfaste. Par conséquent, hormis l'émergence de nouvelles technologies de la communication qui pourraient éventuellement altérer l'ampleur et la rapidité du phénomène, parler de « postvérité » serait non seulement inexact, mais dénoterait d'une forme d'« épochalisme », au sens où chaque époque tend à se percevoir comme exceptionnelle par rapport aux précédentes. Qui plus est, il se pourrait même, que notre préoccupation contemporaine pour la vérité et les attaques qu'elle subit indique précisément qu'elle n'a jamais été autant respectée et protégée, et que, comparés à nos ancêtres, nous n'avons jamais été si bien informés.

Il se pourrait, en réalité, que notre préoccupation contemporaine pour la vérité et les attaques qu'elle subit indique qu'elle n'a jamais été autant respectée et protégée.

3) La postvérité n'existe pas ou n'est pas si grave qu'on le pense

Ce qui nous conduit à la troisième critique de l'idée de postvérité, qui se fonde justement sur des tentatives de quantification du phénomène dont il est question. Est-ce seulement vrai que nous sommes constamment bombardés d'informations fausses et insidieuses, et que nous nous sommes tous réfugiés dans des chambres d'écho, insensibles à la critique et à la remise en question, s'interrogent certains chercheurs. En réalité, l'analyse des données disponibles sur les réseaux sociaux indique que la présence de mésinformation, c'est-à-dire de contenus conçus dans l'intention délibérée de tromper, y est fortement minoritaire.

Les psychologues Hugo Mercier et Sasha Altay y voient le signe que la postvérité serait grandement exagérée, voire inexistante. Leurs recherches et examens de la littéra-

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM

ture scientifique indiquent en outre que, loin d'être crédule et passif face à l'information, le public pèche plutôt par excès de méfiance ❸. Les gens se soucient tellement de ne pas se faire abuser qu'ils tendent à rejeter des informations fiables, tout en ignorant à juste titre celles qui ne le sont pas. Et ceux qui adhèrent à des contenus douteux le font parce qu'ils s'alignent sur leurs idées préconçues ou à leur idéologie, c'est-à-dire par choix personnel plutôt que par manipulation subie.

4) Un concept contre-productif aux relents propagandistes douteux

L'idée que nous vivrions une ère de la postvérité, de ce point de vue, refléterait davantage une panique morale qu'une peinture désintéressée des faits, ce qui ne manque pas d'ironie. Le philosophe politique Michael Hannon y voit même un instrument rhétorique visant à disqualifier nos adversaires politiques : ils feraient des choix stupides et dangereux, tout simplement parce qu'ils ont renoncé, eux, à respecter la vérité ❹. De ce fait, la notion de « postvérité » agirait comme un redoutable outil d'aliénation, exacerbant les forces de polarisation en présence, et rendant tout dialogue impossible. Il servirait aussi à se valoriser à peu de frais : nous autres sommes rationnels, nous continuons à nous soucier de la vérité.

D'autres penseurs, comme Q. Cassam et Joshua Habgoode-Coote font également remarquer que parler de « postvérité » semble euphémiser des phénomènes déjà bien connus et autrement inquiétants, comme le fascisme ❺. En présentant certaines théories du complot comme de simples erreurs de raisonnement, ou le fruit d'une certaine insouciance intellectuelle, on dédouanerait les individus des messages haineux et toxiques pour la démocratie dont ils se font les porteurs.

Les recherches et les réflexions sur la place de la vérité dans nos sociétés se sont multipliées au point de donner naissance à une discipline à part entière : la science de la désinformation.

SCIENCE DE LA DÉSINFORMATION

Faut-il, dès lors, renoncer à parler de postvérité, ou au moins admettre que le concept était bancal depuis le début ? Ces multiples critiques – qui sont toutes aussi intéressantes que discutables – sont le signe d'une excellente vigueur intellectuelle. Depuis 2016, et spécialement dans le sillage de la pandémie de covid-19, les recherches et les réflexions sur la place de la vérité dans nos sociétés se sont multipliées au point de donner naissance à une discipline à part entière : la science de la désinformation. Multidisciplinaire par essence, elle invite sociologues, psychologues, philosophes, informaticiens, historiens, linguistes, politologues et journalistes à donner du sens à une période troublée. S'il n'est guère étonnant qu'une telle thématique soit sujette à controverses, l'essor même de si nombreuses réflexions sur le diagnostic correct à apporter à certaines évolutions récentes illustre à mon avis la richesse de cette idée nébuleuse de « postvérité ».

Après tout, il y va de nos efforts collectifs pour garder foi en des institutions démocratiques telles que les élections, saisir des mouvements géopolitiques complexes impliquant des velléités guerrières et totalitaires, faire face au changement climatique et aux pandémies, pour comprendre notre histoire et la description scientifique de notre monde et des enjeux qui le traversent. Et finalement accepter un socle commun à partir duquel nourrir nos désaccords et argumenter en faveur de nos vues. L'émergence d'îlots sociaux tels que le platisme (croire que la Terre est plate), le phénomène QAnon, de mouvements extrémistes et antiscientifiques comme l'antivaccinisme, le survivalisme, le masculinisme, les curieuses convergences d'idéologies climatosceptiques, complotistes, souverainistes et racistes, illustre un phénomène de sécessionnisme mental quasi sectaire qui, s'il reste minoritaire, devrait nous interpeller.

Il nous faut certes clarifier les tenants conceptuels de ces enjeux, se garder d'exagérer la menace ou d'y voir un caractère trop exceptionnel, et prendre garde aux possibles récupérations politiques et idéologiques d'une rhétorique simpliste de la postvérité. Mais rien de tout cela ne serait possible ni nécessaire sans envisager l'idée que notre espèce semble hélas bien capable de détruire le fragile édifice intellectuel qu'elle s'est si laborieusement bâti au fil des siècles. ●

❶ Sebastian Dieguez, *Total Bullshit ! Au cœur de la postvérité*, PUF, 2018.
❷ Quassim Cassam, « Bullshit, post-truth, and propaganda », *in* Elizabeth Edenberg et Michel Hannon (dir.), *Political Epistemology*, Oxford University Press, 2021.
❸ Hugo Mercier, *Pas né de la dernière pluie*, humenSciences, 2022 ; Sacha Altay et al., « Misinformation on misinformation. Conceptual and methodological challenges », *Social Media + Society*, n° 9, 2023.
❹ Michael Hannon, « The politics of post-truth », *Critical Review*, 2023.
❺ Joshua Habgood-Coote, « Stop talking about fake news ! », *Inquiry*, vol. LXII, n° 1, août 2018.

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Déchéance de rationalité. Les tribulations d'un homme de progrès dans un monde devenu fou***
  Gérald Bronner, Grasset, 2019.
- ***Apocalypse cognitive***
  Gérald Bronner, PuF, 2021.
- ***Les Lumières à l'ère numérique***
  Gérald Bronner (dir.), PuF, 2022.
- ***Propagande. La manipulation de masse dans le monde contemporain***
  David Colon, Belin, 2019.
- ***Ateliers de philosophie. À partir d'albums et autres fictions***
  Edwige Chirouter, Hachette, 2022.
- ***Total bullshit ! Au cœur de la postvérité***
  Sebastian Dieguez, PuF, 2018.
- ***Doper son esprit critique. Penser et agir dans un monde complexe***
  Emmanuel-Juste Duits, Chronique sociale, 2023.
- ***L'Expertise sans peine***
  Nicolas Gauvrit et Sebastian Dieguez, Eliott, 2023.
- ***L'Intelligence humaine n'est pas un algorithme***
  Olivier Houdé, Odile Jacob, 2019.
- ***L'Inhibition au service de l'intelligence. Penser contre soi-même***
  Olivier Houdé, PuF, 2020
- ***La Faiblesse du vrai. Ce que la postvérité fait à notre monde commun***
  Myriam Revault d'Allones, Seuil, 2018.
- ***Le crépuscule de la critique***
  Myriam Revault d'Allonnes, Seuil, 2022.
- ***Pourquoi je prends ma douche trois minutes de trop ? 14 obstacles au sauvetage de la planète et la solution pour les surmonter***
  Thierry Ripoll, éd. Sciences Humaines, 2023.
- ***Pourquoi croit-on ? Psychologie des croyances***
  Thierry Ripoll, éd. Sciences Humaines, 2020.
- ***À l'école du doute. Apprendre à penser juste en découvrant pourquoi l'on pense faux***
  Marc Romainville, PuF, 2023.
- ***Superfaibles. Penser au 21e siècle***
  Laurent de Sutter, Climats, 2023.
- ***Court traité de complotologie***
  Pierre-André Taguieff, Fayard, 2013.
- ***Méfiez-vous de votre cerveau. 30 biais cognitifs décrits et expliqués pour moins se tromper et mieux raisonner***
  Pascal Wagner-Egger et Gilles Bellevaut, éd. 41, 2022.

Le classique

- ***L'Empire des croyances***
  Gérald Bronner, PuF, 2003.

Le coup de cœur

- ***Pas né de la dernière pluie***
  Hugo Mercier, humenSciences, 2022.

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« Complotisme, désinformation, rumeurs… Comment lutter ? »**
  Maud Navarre (coord.), *Sciences Humaines*, n° 346, avril 2022.
- **« Penser par soi-même »**
  Maud Navarre, *Sciences Humaines*, n° 323, mars 2020.

ABONNEZ-VOUS

SCIENCES HUMAINES

Offre de rentrée

Abonnement **1 an**

10 Mensuels

39€

Seulement au lieu de 67 €*

42% de remise

*Prix au numéro

Papier + Digital + Archives

Offre valable pour les particuliers et les étudiants en France Métropolitaine

BULLETIN D'ABONNEMENT

☐ **OUI, je m'abonne pour 1 an et je règle aujourd'hui la somme de 39 €**

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

POUR ALLER PLUS VITE, APPELEZ LE **03 86 72 17 39**
CODE PROMO 362
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

Mes coordonnées :

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

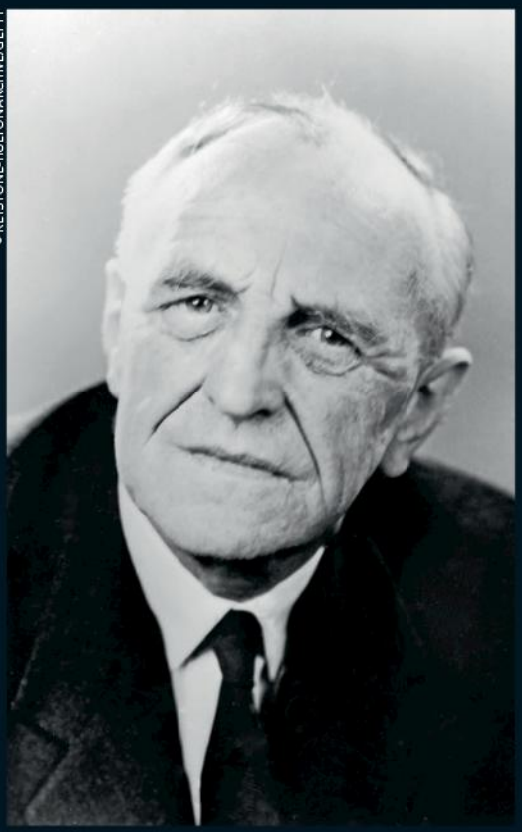
À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

DÉCOUVREZ TOUTES NOS **OFFRES D'ABONNEMENTS EN SCANNANT CE QRCODE**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM



© KEYSTONE-HULTONARCHIVE/GETTY

Pédiatre et psychanalyste anglais du début du 20e siècle, penseur influent toujours très populaire aujourd'hui, Donald W. Winnicott est un des premiers à s'être intéressé au rôle central de l'environnement dans la construction psychique du bébé. On lui doit des concepts tels que « l'objet transitionnel », « la mère suffisamment bonne » ou encore le « faux *self* ».

MARC OLANO

RÉFÉRENCE

DONALD W. WINNICOTT

Le développement psychique du bébé

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM

BIOGRAPHIE

Donald W. Winnicott

Né en 1896 à Plymouth en Angleterre, D.W. Winnicott grandit dans une famille aisée et aimante, entouré de deux sœurs aînées, une gouvernante et une nourrice. Son père est un homme d'affaires qui sera plus tard maire de Plymouth. Sa mère, décrite comme dépressive, meurt en 1925. Il obtient son diplôme de médecine en 1920 et se spécialise par la suite en pédiatrie. À la même époque, il commence à s'intéresser aux travaux de Sigmund Freud sur l'analyse des rêves. En 1923, il débute une première psychanalyse qui va durer dix ans. En 1935, il intègre la Société britannique de psychanalyse. C'est alors un des premiers pédiatres qui se spécialise en psychanalyse. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il retrouve à Londres les plus influents analystes de l'époque et se lie d'amitié avec Melanie Klein et Michael Balint. Il se marie avec l'assistante sociale Clare Britton en 1951, après un premier mariage malheureux avec une artiste souffrant de troubles psychiatriques. Il n'a jamais eu d'enfants. D.W. Winnicott s'éteint en 1971 à Londres suite à une crise cardiaque.

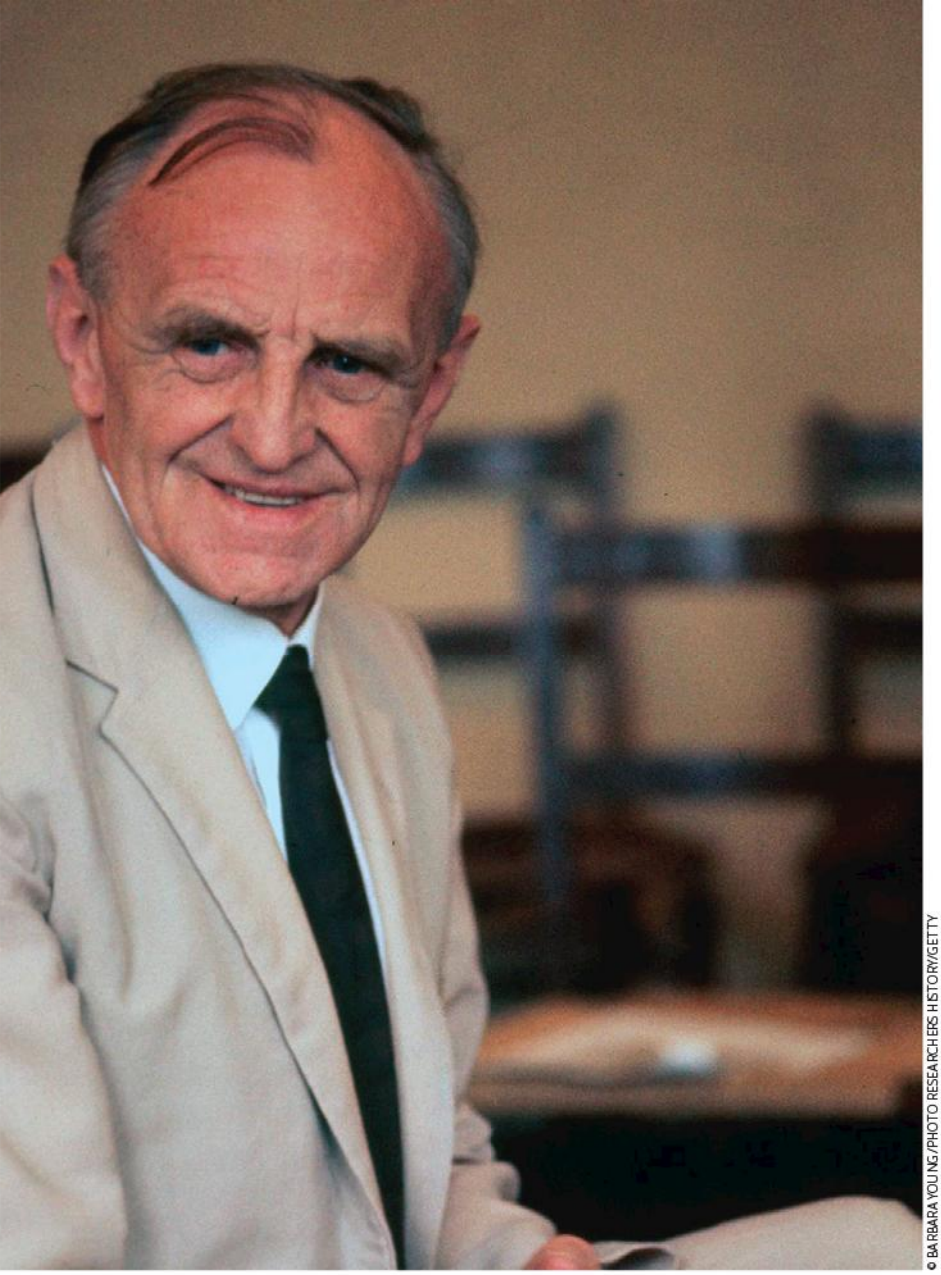
● MARC OLANO

Charmant, vif, drôle, malicieux, boute-en-train, désinvolte, joueur, grand amateur de musique et de piano, indépendant, anticonformiste..., c'est ainsi que ses contemporains décrivaient Donald W. Winnicott. Sur le plan professionnel, il brillait par son intuition, son empathie, son humilité et une grande capacité d'écoute. Au niveau théorique, il manquait peut-être de rigueur. Ce n'était pas un grand scientifique, mais un clinicien hors pair. Créatif et profondément humain, il pouvait se laisser aller à des comportements très maternants avec ses patients, n'hésitant pas à leur prendre la main, à pleurer avec eux et à les garder plusieurs heures en entretien. Il avait surtout ce don d'expliquer des choses complexes avec des mots simples.

Pendant des années, ses chroniques sur la BBC étaient très suivies par le grand public. Il donnait aussi de nombreuses conférences. Ses théories, il les bâtissait à partir de sa pratique de pédiatre dans une tradition anglaise très empirique. Il aurait reçu près de 60 000 enfants au cours de sa carrière. Le patricien était aussi un bon vivant, l'antidote aux côtés ténébreux de la psychanalyse. D.W. Winnicott lui a redonné un second souffle, l'a rendue plus accessible, plus concrète, plus humaine. Plus qu'aux pulsions de mort et fantasmes inconscients, il s'intéressait aux parties saines de l'individu.

C'est en insistant sur le rôle décisif de l'environnement dans la construction psychique de l'enfant que Winnicott s'est démarqué de ses confrères et

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM



© BARBARA YOUNG/PHOTO RESEARCHERS HISTORY/GETTY

fait une place de choix, notamment chez les professionnels de la petite enfance, les éducateurs, les soignants en pédiatrie ou en pédopsychiatrie.

L'HOMME DU CENTRE

Dans les années 1920, la psychologie de l'enfant en était à ses balbutiements. Chez les psychanalystes, deux femmes s'y intéressaient de près : Anna Freud, la fille de Sigmund, et Melanie Klein, toutes deux autrichiennes de confession juive qui se sont retrouvées à Londres pour échapper à la barbarie nazie. D.W. Winnicott était surtout proche de M. Klein. C'est elle qui a supervisé son travail de psychanalyste pendant cinq ans, une forme de tutorat plus ou moins obligatoire pour tout analyste. Mais petit à petit, il a pris ses distances, car M. Klein et, plus encore, A. Freud mettaient l'accent sur la vie fantasmatique de l'enfant et travaillaient peu avec les parents. Or, pour D.W. Winnicott, c'était la réalité du monde de l'enfant qui comptait. Inclure les parents dans la thérapie était primordial. En se démarquant de ses deux consœurs, il a constitué un troisième groupe, dit « *middle group* » ou groupe des indépendants.

> D.W. WINNICOTT N'HÉSITAIT PAS À REJOINDRE LES ENFANTS SUR LE TAPIS ET À JOUER AVEC EUX.

Proche de deux éminents psychanalystes hongrois de son époque, Sándor Ferenczi, connu pour son approche maternante et empathique des patients, et Michael Balint, qui prônait la régression à visée thérapeutique, D.W. Winnicott était partisan d'une approche plus impliquée, sortant du dogme de la neutralité absolue de l'analyste se contentant de quelques « *hum* » et courtes formules de relance. Pour dépasser leurs blocages, il invitait parfois ses patients adultes à se laisser aller à des régressions dans des états très archaïques. Il cherchait ainsi à recueillir une parole infantile qui n'avait pu s'exprimer. Il avait toujours à disposition des plaids, des coussins et une carafe d'eau pour accompagner cette régression. Cette approche fut l'objet de nombreuses critiques, notamment chez les lacaniens pour qui ces attitudes étaient inconcevables. Pour eux, l'analyste devait se contenter de rester à distance et uniquement dans le verbal.

D.W. Winnicott n'hésitait pas à rejoindre les enfants sur le tapis et à jouer avec eux. « *Si je disais qu'il comprenait les enfants, cela me semblerait sonner faux..., c'était plutôt les enfants qui le comprenaient* [1] », témoigne un de ses collègues de

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM

EXTRAIT

« Du pouce au nounours : les phénomènes transitionnels »

« Je voudrais insister sur la richesse du champ d'observation que nous offrent les premières expériences du petit enfant, surtout dans leur relation à la première possession.

En revenant en arrière, nous constatons que la première relation est associée aux phénomènes autoérotiques, à la succion du poing et du pouce et, plus tard, au premier animal moelleux, à la poupée ou à des jouets durs. Elle concerne à la fois l'objet externe (le sein de la mère) et les objets internes (le sein étant introjecté magiquement, mais se distinguant d'eux).

Les objets et phénomènes transitionnels font partie du royaume de l'illusion qui est à la base de l'initiation de l'expérience. Ce premier stade du développement est rendu possible par la capacité particulière qu'à la mère de s'adapter aux besoins de son bébé, permettant à celui-ci d'avoir l'illusion que ce qu'il crée existe réellement.

Cette aire intermédiaire d'expérience, qui n'est pas mise en question quant à son appartenance à la réalité intérieure ou extérieure (partagée) constitue la plus grande partie du vécu du petit enfant. Elle subsistera tout au long de sa vie, dans le mode d'expérimentation interne qui caractérise les arts, la religion, la vie imaginaire et le travail scientifique créatif.

En général, l'objet transitionnel est progressivement désinvesti, surtout au moment où se développent les intérêts culturels de l'enfant.

De ces considérations émerge l'idée que le paradoxe accepté pourrait avoir une valeur positive. La résolution du paradoxe conduit à une organisation de défenses qui, chez l'adulte, se rencontre sous forme d'une organisation du vrai et du faux soi. » ●

SOURCE

• D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, 1971, traduction française 1975, *réed Gallimard, Folio Essais 2002.*

© KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-KEYSTONE VIA GETTY

Délivré à 353101 le 9/1/2023, 11:06:08 AM

FOCUS

ET LE PÈRE DANS TOUT ÇA ?

On connaît surtout Donald W. Winnicott pour ses écrits sur les relations mère-bébé. Ses critiques lui reprochent d'ailleurs d'avoir négligé le rôle du père, notamment chez les lacaniens où celui-ci est fondamental. « *C'est faux*, répond Laura Dethiville (*Donald W. Winnicott. Une nouvelle approche*, 2008). *Il a beaucoup parlé du père et pas seulement comme substitut maternel, quand celle-ci est absente ou défaillante.*

Pour Winnicott, le père représente la loi. Il impose sa loi à l'enfant. Mais il a aussi un rôle de soutien de la fonction maternelle. Il aide la mère à être mère. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, Winnicott a pu constater auprès d'enfants évacués des grandes villes à quel point l'absence du père pouvait nuire au développement de l'enfant, même en présence d'une "bonne mère". » Les expressions de D.W. Winnicott ont varié avec le temps. De la « mère suffisamment bonne », il est passé à « l'environnement suffisamment bon » en fin de carrière, intégrant alors l'ensemble des figures parentales présentes. ● **M.O.**

l'époque. « *Il avait une présence sans égale. Quand il écoutait, c'était avec tout son corps* », ajoute Laura Dethiville, psychanalyste, présidente de la section française de l'International Winnicott Association et auteure de *Donald W. Winnicott. Une nouvelle approche* (2008). C'était aussi un grand créatif qui aimait inventer ses propres jeux à l'image du *squiggle*, un exercice de dessin interactif utilisé pour faciliter la communication avec les enfants ayant des difficultés à s'exprimer. Le psychanalyste griffonne quelques traits sur un bout de papier et invite l'enfant à les transformer ou à y ajouter quelque chose tout en commentant sa production. À tour de rôle, le thérapeute crée ainsi une histoire avec l'enfant et l'amène à parler de lui sans le brusquer.

« *Vous ne trouverez pas un bébé sans les bras qui le portent, une voix qui lui parle, des yeux qui le regardent, disait Winnicott. Il insistait sur cette idée essentielle que tout appareil psychique se construit en relation avec un autre. Pour Winnicott, déjà* in utero*, le bébé faisait des expériences qui allaient laisser des traces, même s'il n'en gardait aucun souvenir* », explique L. Dethiville. Winnicott fut un des premiers à insister sur le caractère capital des premiers soins, des premiers échanges, des premiers jeux, un des premiers à reconnaître aux tout-petits des sentiments et besoins spécifiques à une époque où on se contentait de les nourrir et de leur apprendre à obéir.

Pour D.W. Winnicott, le bébé, les premiers mois de sa vie, est dans un état de dépendance absolue. Il ne forme qu'un avec son environnement et ne se vit pas encore de manière différenciée. Entre 3-4 mois et 18-24 mois, il prend peu à peu conscience des choses et des personnes qui l'entourent. Il passe alors au stade de dépendance relative, fait ses premières expériences avec des jouets, apprend à différencier les personnes, prend conscience de leur présence/absence. À partir de 2 ans, il acquiert progressivement ce que D.W. Winnicott appelle « la capacité à être seul » qui va l'amener vers l'indépendance. Il est maintenant capable de se représenter mentalement les choses, de garder en lui des images rassurantes et positives, même en l'absence de ses parents, ou encore de compenser les défaillances de son environnement en s'appuyant sur ses ressources.

LA MÈRE SUFFISAMMENT BONNE

D.W. Winnicott est surtout connu pour cette fameuse formule, « la mère suffisamment bonne », énoncée pour la première fois en 1952 dont beaucoup de ses partisans critiquent la traduction approximative pouvant porter à confusion. Ce qu'il voulait dire par « *good enough mother* » est une mère « juste bonne », c'est-à-dire ni trop mauvaise ni trop prévenante. Or, le terme « suffisant » avec sa connotation culpabilisante (puisqu'il renvoie à la notion d'insuffisance dans le cas contraire) peut être trompeur. D.W. Winnicott mettait l'accent sur le terme « juste ». Pour lui, une mère « trop bonne », qui répondrait à tous les besoins de l'enfant dans l'instant, serait aussi nocive qu'une mère absente ou défaillante. La mère « juste bonne » est donc celle qui ne répond pas à tout, qui laisse parfois un certain laps de temps avant de réagir. C'est aussi une mère imparfaite qui peut oublier des choses.

Selon D.W. Winnicott, dans les premiers mois qui suivent la naissance, la mère vit une relation symbiotique avec son bébé. C'est ce qu'il appelle la « préoccupation maternelle primaire ». Toutes les femmes y seraient héréditairement préparées. Pendant cette période, la mère est très proche de son bébé et vit comme dans une bulle. Mais au bout de quelques semaines, si tout va bien, elle sortira de cet état de fusion, ce qui permettra au bébé de grandir et de se construire mentalement. Pour D.W. Winnicott, trois fonctions parentales sont essentielles au développement de l'enfant. Premièrement, le *holding* (soutien), par lequel il entend à la fois le portage physique de l'enfant et le soutien psychologique, la sollicitude, l'empathie, l'écoute. Grâce au *holding*, le bébé va gagner en assurance et pouvoir faire ses propres expériences.

Deuxièmement, le *handling* (maniement), la manière dont l'enfant est

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM

manipulé, changé, lavé, habillé, nourri... Selon D.W. Winnicott, ces maniements physiques vont permettre au bébé d'établir les limites de son corps, de faire la distinction entre le moi et le non-moi, le lien entre son corps et sa psyché, bref s'individualiser. Enfin, l'*object presenting* (présentation de l'objet) est l'aptitude à présenter au bon moment l'objet recherché par l'enfant. Au tout début, ce sera le sein ou le biberon, puis une sucette ou un doudou pour le rassurer, un jouet pour le distraire... C'est cette prise de distance de la mère qui conduit l'enfant à sortir de l'état de fusion et à s'ouvrir au monde extérieur.

D.W. Winnicott insiste aussi sur trois qualités nécessaires pour constituer un environnement suffisamment bon : la continuité (présence des mêmes adultes, éviter les absences prolongées, disponibilité psychique des adultes...), la fiabilité (un environnement stable, solide et prévisible, une dose de fermeté...) et l'adaptation aux besoins de l'enfant (présence renforcée dans les moments difficiles, effacement progressif en grandissant...). Lorsque ces conditions élémentaires sont réunies, l'enfant pourra se développer harmonieusement. À l'inverse, un environnement soit « trop bon » ou « pas assez » risquerait de causer des ruptures, comme dans le cas d'une mère fusionnelle, qui répond à toutes ses demandes et confond ses propres désirs avec ceux de son enfant, ou d'une mère instable et imprévisible, qui change d'avis sans arrêt.

LE DOUDOU : UN OBJET TRANSITIONNEL

Aujourd'hui encore, on associe beaucoup D.W. Winnicott au doudou, qu'il mettait souvent en avant en le qualifiant d'« objet transitionnel ». Pour lui, le doudou permet de faire la jonction entre le monde intérieur de l'enfant et la réalité extérieure. C'est le premier entre-deux, entre le bébé et sa mère. D.W. Winnicott parle de « *première possession non-moi* ». À partir de 4 mois, il lui permet d'accéder au monde des objets, de se différencier de sa mère, d'intégrer les limites de son corps. Jusque-là, le bébé considère le sein de sa mère ou le biberon comme des extensions de son propre corps. Pour D.W. Winnicott, le doudou est à la fois un objet réel et symbolique. Il représente l'amour, la douceur et permet à l'enfant de se rassurer en l'absence de sa mère.

> « LE FAUX *SELF* SERT À PROTÉGER LE VRAI *SELF*. C'EST UNE POSITION DE DÉFENSE QUI PERMET D'ÉVITER LA FOLIE ET L'ÉCLATEMENT TOTAL. »
> **LAURA DETHIVILLE,** PSYCHANALYSTE

Au fil de son développement, les objets transitionnels vont prendre différentes formes : le petit rituel du soir, l'histoire, la chanson, l'attrape-cauchemars, les cartes Pokémon... Plus tard, toutes les formes d'activités créatives (musique, peinture, écriture...) auront cette même fonction rassurante et contenante. D.W. Winnicott nomme cet espace intermédiaire de création « aire transitionnelle ». C'est le monde de la culture chez l'adulte, celui du jeu chez l'enfant, un espace virtuel entre la réalité subjective et le monde réel. En somme, un vaste terrain de jeu, où l'enfant imagine des scénarios en jouant avec des figurines, des voitures, des constructions, en se déguisant, en mettant en scène ses ressentis. Aidé par ses parents et les adultes qui l'entourent, il donne ainsi du sens à ce qu'il vit et apprivoise ses peurs. Chez D.W. Winnicott, le jeu est fondamental. C'est en jouant que l'enfant se construit et apprend à se séparer de ses parents.

« *L'aire transitionnelle est la zone dans laquelle l'enfant passe de l'illusion vécue, source d'omnipotence, au jeu avec l'illusion, qui maintient le sentiment de toute-puissance tout en tenant compte de la réalité et même en l'utilisant* », écrit la psychologue Anne Lefèvre dans *Découvrir Winnicott* (2021). À l'origine, l'enfant croit que c'est lui qui a créé son doudou et les autres objets auxquels il tient. Petit à petit, il comprend que ces objets ont une existence propre en dehors de lui et apprend à les utiliser et à jouer avec. En cas de défaillance de l'environnement (carences éducatives, traumatismes, relations fusionnelles...), la capacité de jouer et rêver peut être sérieusement impactée et son développement entravé. L'enfant risque alors de se replier sur son monde interne, de s'isoler des autres, de se méfier de l'extérieur. Dans ce cas, le rôle du thérapeute, mais aussi des éducateurs ou puéricultrices, est justement de restaurer cette aire transitionnelle dans le lien qui les unit, de redonner à l'enfant cet espace bienveillant où il pourra à nouveau créer et jouer sans danger et reprendre une position active dans son développement.

FAUX *SELF*

Un autre terme winnicottien majeur, toujours très prisé aujourd'hui, est le « faux *self* », dont il parle la première fois en 1949. Le *self* (soi) est l'expression de ce que la personne ressent, la manière dont elle se représente. À la naissance, le bébé n'a aucune notion de soi. Celle-ci se développe au fur et à mesure et dépend donc en grande

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM

partie de son environnement. Le vrai *self* est tout ce que le bébé manifeste de spontané en termes de tempérament et d'envies. S'il tend la main vers un jouet et que l'adulte le lui donne, si son entourage réagit à ses pleurs dans un délai raisonnable, il se sentira compris et respecté. Il pourra alors développer sa personnalité propre. Dans un environnement qui ne comprend pas ses besoins ou qui n'y répond pas (parents absents, qui ne communiquent pas, indifférents par exemple), il risque au contraire de se créer une identité de façade, le faux *self*. Ce faux soi lui permet de s'adapter à son environnement, mais en dissimulant ses propres désirs et en se soumettant à ceux des autres. Cette fausse identité lui permettra de survivre, mais le laissera avec un sentiment d'étrangeté, d'inutilité et de vide. Il peut alors se couper de ses émotions, se sentir inexistant et en permanence mal à l'aise dans ses rapports aux autres. Concrètement, cela donne des enfants (et des adultes) trop sages, qui surinvestissent le domaine intellectuel, qui sont dans la lune et ont du mal à rester concentrés, qui ne s'écoutent pas, ne s'aiment pas ou qui ne peuvent exister qu'en faisant le pitre sans jamais montrer leurs émotions. « *Le faux* self *sert à protéger le vrai* self. *C'est une position de défense qui permet d'éviter la folie et l'éclatement total* », affirme L. Dethiville. Vrai et faux *self* sont donc deux manières d'être au monde, l'une authentique, l'autre artificielle.

Plus de cinquante ans après sa mort, D.W. Winnicott est toujours très populaire et ses concepts sont encore enseignés dans nombre de cursus. Son compatriote John Bowlby, connu pour sa théorie de l'attachement, s'est beaucoup appuyé sur lui, en mettant l'accent sur les liens d'attachement primaires avec les parents pour expliquer le développement psychique de l'enfant.

En France, c'est d'abord Françoise Dolto qui a repris le flambeau de Winnicott dans les années 1960, connue pour son emblématique « *l'enfant est une personne* ». L'éminent psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis s'en est beaucoup inspiré également, tout comme nombre de pédopsychiatres, à l'image de Denys Ribas ou de Bernard Golse. Mais la renommée de D.W. Winnicott va bien au-delà des psychologues et psychanalystes. Il est beaucoup cité chez les philosophes comme Frédéric Worms, les professionnels du soin et de la petite enfance. Son concept d'« aire transitionnelle » et ses théorisations autour du jeu, de l'agressivité chez les adolescents, ou encore le *holding* et *handling* ont notamment influencé les pratiques des éducateurs spécialisés, des infirmiers, des psychomotriciens et des puériculteurs.

PIONNIER DE LA BIENVEILLANCE

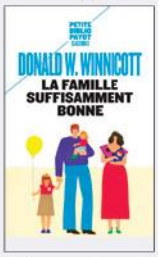
Plus globalement, on peut voir aujourd'hui la marque de Winnicott dans les postures éducatives insistant sur la bienveillance et la prise en compte des besoins de l'enfant ; ou dans les nouvelles approches de santé mentale partant des forces et ressources des individus pour promouvoir le bien-être (psychologie positive) plutôt que des pathologies à soigner. En 2020, la « Commission des 1 000 premiers jours de l'enfant », présidée par Boris Cyrulnik et visant à améliorer les conditions d'accueil du jeune enfant dans les structures publiques et les familles, reprenait ainsi un thème lui étant cher. Ses idées résistent au temps qui passe, preuve qu'elles étaient plutôt avant-gardistes. ●

❶ Cité par Madeleine Davis et David Wallbridge, *Winnicott. Introduction à son œuvre*, PUF, 2016.

BIBLIOGRAPHIE
LES PRINCIPAUX LIVRES DE DONALD W. WINNICOTT

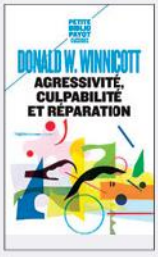
- ***Jeu et réalité. L'espace potentiel*** (Gallimard, 1975) : son œuvre la plus lue dans laquelle il développe l'espace transitionnel et l'importance du jeu chez l'enfant.

- ***La Mère suffisamment bonne*** (Payot, 1996) : composé de quatre articles rédigés entre 1956 et 1966 sur le rôle de la mère dans le développement de l'enfant.



- ***L'Enfant et sa famille*** (Payot, 1975) : un assemblage de textes destinés aux parents avec des conseils éducatifs concrets.

- ***Agressivité, culpabilité et réparation*** (Payot, 2004) : un ouvrage sur les problématiques adolescentes, où il développe notamment la notion de « tendance antisociale » (conduites délinquantes, oppositionnelles…) qui ne serait autre qu'un appel au secours.



Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM

9 NOVEMBRE 1989

La chute du mur de Berlin reste le symbole de l'effondrement du totalitarisme.

© FRANCOIS LOCHON/GAMMA-RAPHO VIA GETTY

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...
le mur de Berlin est tombé

Irruption intempestive, brèche improbable, blessure temporelle qui déchire le fil continu du temps : le 9 novembre 1989, le mur de Berlin s'effondre sous les coups de marteau d'une population qui fuit le monde carcéral de la RDA et sa police politique, la Stasi. Ce qui se joue là va bien au-delà de l'explosion de joie liée à la liberté recouvrée et aux retrouvailles entre les deux parties de l'ancienne capitale allemande : « la chute du Mur » restera le symbole de l'effondrement du totalitarisme.

La division, amorcée au cœur de l'Europe en 1947, semblait inexpugnable. Après plus de quarante ans de séparation, elle se dissout subitement avec une facilité qui sème le désarroi chez tous les gouvernants, incrédules.

Cet événement rupture apparaît comme l'acmé d'un processus qui s'est accéléré durant l'automne 1989. À Moscou, Mikhaïl Gorbatchev a lancé une nouvelle politique conjuguant la *perestroïka* (reconstruction) et la *glasnost* (transparence). De son côté, Lech Walesa, fondateur de l'union syndicale Solidarnosc, apparaît comme l'incarnation d'une alternative au pouvoir communiste. En avril 1989, le pouvoir polonais entérine le principe du pluralisme syndical et politique ; en août, Tadeusz Mazowiecki, membre de Solidarnosc, forme le premier gouvernement non communiste depuis la guerre.

La pression s'accentue sur les frontières entre les pays du bloc de l'Est. En février 1989, la session plénière du Comité central du Parti communiste hongrois accepte le principe du multipartisme. En mai, les Hongrois viennent à bout des barbelés qui les séparaient des Autrichiens. Les Allemands de l'Est commencent à s'engouffrer dans ces brèches pour fuir le régime le plus stalinien issu du glacis soviétique, sous la férule d'Erich Honecker. En Tchécoslovaquie, en ce même mois de mai 1989, l'écrivain Vaclav Havel sort de prison.

Au fil des mois d'octobre et novembre, la contestation monte en RDA. E. Honecker, évincé du pouvoir, est remplacé à la tête du PC et de l'État par Egon Krenz ; ce subterfuge ne convainc personne. La mobilisation grandit : le 4 novembre, à Berlin, une foule d'un million de personnes exige la démission du gouvernement, qui chute le 6 novembre. Toute cette effervescence contestataire contre un régime honni débouche sur l'acte de bravoure des premiers jeunes qui, sous les projecteurs des caméras de télévision du monde entier, défient les vopos chargés à Berlin-Est de tirer à vue sur ceux qui se permettraient de braver l'interdit du passage à l'Ouest. Derrière ces quelques téméraires, une cohorte de Berlinois de l'Est s'attaque à la paroi à coups de burins et de marteaux. Le Mur effondré, une foule immense d'Allemands de l'Est déferle dans Berlin-Ouest : pas moins de douze millions en quatre jours !

Le 3 octobre 1990, l'Allemagne est réunifiée. L'année suivante, c'est l'Union soviétique qui cessera d'exister.

Fin novembre, le chancelier de la RFA, Helmut Kohl, présente au Bundestag un plan en 10 points pour la réunification de l'Allemagne. La RDA disparaît sans transition dans les poubelles de l'histoire. Avec l'effondrement du Mur, se rouvre le champ des possibles. Les intellectuels français, qui ont dénoncé avec détermination le totalitarisme, ne peuvent qu'être enchantés par ce à quoi ils assistent avec stupéfaction et enthousiasme. Le 20 novembre 1989, l'éditorial de la revue *Esprit* exprime la joie de toute la rédaction : « *Les peuples opprimés depuis des décennies ont renversé l'édifice vermoulu et corrompu des sociétés communistes baptisées "démocraties populaires". Nous ne marchanderons pas notre joie.* »

Moins d'un an plus tard, le 3 octobre 1990, l'Allemagne est réunifiée. L'année suivante, c'est l'Union soviétique qui cessera d'exister. ●

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM

LE LIVRE DU MOIS

LA VOIE CHINOISE

La Chine est à la fois communiste et dotée d'une économie de marché florissante. Yves Chevrier parvient à éclairer ce paradoxe en déployant une histoire longue des rapports entre la société, la politique et l'État.

Le travail d'Yves Chevrier n'est pas seulement impressionnant par son volume mais également par l'ampleur de sa réflexion. Son histoire du dernier siècle chinois (de 1895 à nos jours) n'est pas à prendre au sens d'un récit événementiel mais bien comme une réflexion sur l'histoire du politique en Chine. À cette fin, l'analyse de l'auteur passe par l'examen de plusieurs notions qui, si elles ne sont vues qu'à travers le prisme de la pensée occidentale, manquent leur objet. En effet, le paradoxe mentionné plus haut repose sur une série d'oppositions évidentes en Occident : totalitarisme et démocratie, État et société, réforme et révolution, servitude et liberté, pouvoir et base. Elles ne sont pas opérantes pour la Chine, pas plus que l'idée selon laquelle un régime autoritaire devrait nécessairement céder la place à la démocratie, en tant que système politique et ensemble de valeurs.

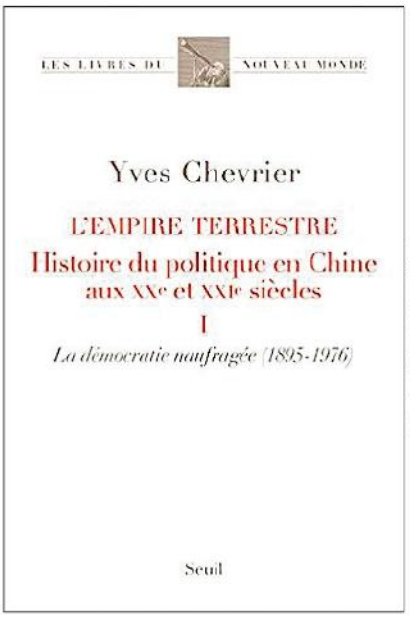
UNE COPRODUCTION GOUVERNANTS/GOUVERNÉS

Ces évidences nous mènent à voir dans chaque mouvement de contestation chinois le début de l'ébranlement d'un régime pesant. La société chinoise serait ainsi, par-delà la surveillance et le contrôle idéologique, prête à opter pour une démocratie libérale guidée par une avant-garde éclairée. Raisonner ainsi, c'est oublier qu'un régime, aussi autoritaire soit-il, ne se maintient jamais par la seule répression, mais aussi parce que de larges portions de la population y trouvent un intérêt. Les dernières contestations relevées en Chine (contre les mesures de confinement sanitaire) sont en fait nées de la remise en cause du compromis entre l'État et la société chinoise. Il ne faut pas voir là le simple face-à-face du pouvoir politique et du peuple, mais considérer l'ensemble des médiations qui les rapprochent, notamment par le biais de l'éthique. Celle-ci est à entendre au sens d'*ethos*, ensemble de comportements, de règles et de valeurs, non seulement partagé, mais coproduit par les gouvernants et les gouvernés. Or, pour ces derniers, l'autorité au sein de la famille, de la société et de l'État est perçue comme naturelle et indispensable à la bonne marche des choses, et donc acceptée. Du moins tant qu'elle ne remet pas en cause la liberté de se mouvoir et de consommer.

Ce compromis entre le pouvoir politique et la société est le produit d'une longue histoire ayant abouti à l'affirmation d'un État fort. La chose n'allait pas de soi, au vu de ce qui s'est joué en Chine depuis 1895 : défaite face au Japon et affaiblissement du pays, qui dut accorder des zones de son territoire aux puissances occidentales et au Japon, les concessions. La date cruciale habituellement retenue dans l'histoire de la Chine contemporaine (1949, création de la République populaire de Chine) est donc à replacer, selon Y. Chevrier, dans une séquence plus longue. Ainsi, à la chute de l'Empire (1912), les idées progressistes portées par une élite de lettrés ont bel et bien joué un rôle. La République, proclamée la même année, est cependant vite étranglée par les militaires qui prennent le pouvoir. Les luttes entre factions plongent alors le pays dans la guerre civile entre nationalistes de Tchang Kaï-chek (1887-1975) et communistes de Mao Zedong (1893-1976), alors que le Japon envahit la Chine en 1937. La suite est connue : c'est la victoire de Mao et l'exil des nationalistes à Taïwan, qui devient progressivement une démocratie.

« Si, écrit Y. Chevrier, *tout au long du 20e siècle, l'histoire de la modernité est une suite d'échecs démocratiques* », cela ne signifie pas pour autant que la faillite était inscrite dans les astres. Le parcours qui est ici retracé n'est pas celui de la nécessité de la révolution mais de l'instauration du politique en Chine. Selon un certain lieu commun, la Chine aurait sombré dans un sommeil politique durant

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM



• ***L'Empire terrestre. Histoire du politique en Chine aux 20e et 21e siècles***
Tome I, *La Démocratie naufragée (1895-1976)*
Tome II, *L'État restauré (de 1977 à nos jours)*
Yves Chevrier, Seuil, 2022 et 2023, 1184 p. et 1050 p., 35 et 39 €.

BIOGRAPHIE

Yves Chevrier est directeur d'études émérite du centre Chine de l'EHESS et membre du Centre de recherches sociologiques et politiques Raymond-Aron (Cespra). Il a enseigné à l'Inalco, à Sciences Po et à l'université de Genève.

l'Empire, un empire à la bureaucratie figée. Or celle-ci n'a cessé d'évoluer, et la fin de l'Empire est justement marquée par une effervescence intellectuelle qui aurait pu donner naissance à un régime démocratique viable : « *Un "sacre du citoyen" eut bel et bien lieu en Chine.* » Mais il n'était pas dans l'intérêt du Parti communiste chinois (PCC) d'en entretenir la mémoire.

On sait de quelles atrocités fut ponctué le régime maoïste : le Grand Bond en avant (1958-1960) et la famine qui s'ensuivit, la Révolution culturelle (1966-1976) et les féroces batailles de factions et autres purges. Pour l'auteur, Mao (« *le diviseur* ») n'a pas exaucé les aspirations démocratiques latentes en Chine, mais a conduit une désinstitutionnalisation de l'État. En effet, et c'est un aspect de l'histoire chinoise qui diffère de la nôtre, État et politique ne doivent pas être pensés ici comme allant de pair. Mao Zedong n'a pas institué un État communiste fort, mais entretenu une forme d'activisme permanent. L'État demeura faible alors que la politique était partout et marquait toute la société. Actions, combats, campagnes, mots d'ordre ont ainsi relancé une agitation politique permanente qui laissa exsangue la société chinoise.

LE RENFORCEMENT DE L'ÉTAT

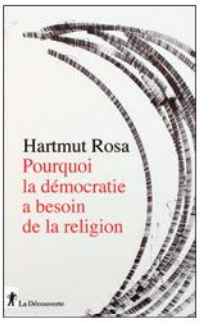
L'arrivée au pouvoir de Deng Xiaoping (1904-1997) et la mise en place de réformes libéralisant l'économie ont été annoncées comme marquant la fin du chemin particulier chinois. Pour autant, Deng n'hésitera pas à réprimer les manifestations de Tian'anmen (1989), ce qui a dissipé tout malentendu quant à la limite des réformes engagées. C'est cependant à un recul de l'emprise totalitaire, à une démaoïsation à laquelle on assiste. Mais à la différence des périodes précédentes, c'est vers le renforcement de l'État que s'achemine le régime chinois par la suite. *Quid* alors du communisme ? Loin de disparaître, dissout par le « doux commerce » et la mondialisation, il est devenu d'autant plus présent que la Chine est passée d'une forme de totalitarisme à une forme d'autoritarisme. Depuis Mao, le communisme s'est étatisé. Autrement dit, selon Y. Chevrier, on assiste à la « *formation et construction de l'État, étatisation du social, socialisation du politique* ». L'instauration de multiples médiations, d'interfaces et d'espaces de négociation dans la société, choses nouvelles après Mao, signifie donc que le social produit et reproduit le pouvoir en Chine selon les intérêts bien compris de chaque partie. Il en résulte également une forme de nationalisme, lié à la fierté de ce qui s'apparente au début du 21e siècle à une forme d'État-nation.

L'arrivée au pouvoir de Xi Jinping marque une nouvelle étape. Tout d'abord, c'est une reprise en main musclée du Parti et de l'État, avec la poursuite de la tendance à socialiser le politique, donc à reconnaître l'existence de la société plutôt que de tenter de la transformer par l'action permanente. Tout en laissant quelques marges étroites à la liberté d'expression, le projet de Xi Jinping est réactionnaire en ce sens qu'il entend garder la mainmise sur le politique. Le nouveau mode de production du politique post-Mao est donc arrivé à maturité avec un État fort, un Parti fort et une société prospère, unie autour des mêmes valeurs, celle de la nation Han, et indifférente au sort des Tibétains comme des Ouïghours.

L'Empire terrestre résout donc le paradoxe chinois en déroulant le fil d'une histoire où la démocratie n'avait rien d'une nécessité annoncée, mais où le politique joua un grand rôle avant de s'incarner en un État fort. De même que la démocratie n'a pas seulement une histoire mais est histoire, Y. Chevrier parvient à « *expliquer l'identitaire par l'histoire et non l'histoire par l'identitaire* ». Il ouvre sur une philosophie de l'histoire, au-delà du cas chinois, dont la perspective est d'une profondeur éclairante. ● THIERRY JOBARD

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM

Philosophie



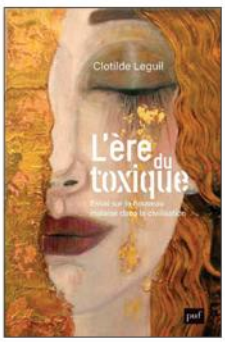
• ***Pourquoi la démocratie a besoin de la religion***
Hartmut Rosa, La Découverte, 2023, 80 p., 15 €.

RELIGION, L'ÉTERNEL RETOUR

Derrière ce titre surprenant, surtout en France où la séparation entre l'Église et l'État fait partie des principes fondateurs de la République, se cache une courte synthèse de la pensée du philosophe Hartmut Rosa sur l'état présent des sociétés occidentales. Ces dernières seraient prises, selon lui, dans une « *stabilisation dynamique* » ou une « *immobilité fulgurante* » qui les conduisent à ne pouvoir maintenir leur niveau de vie qu'en croissant à un rythme toujours plus rapide. Ainsi, les entreprises doivent chercher toujours plus de clients et de marchés potentiels, pas nécessairement pour accroître leurs marges, mais au moins pour tenter de les maintenir. Aujourd'hui, les parents travaillent dans l'espoir, non pas de préparer une société meilleure pour leurs enfants, mais dans l'espoir de pouvoir maintenir leur niveau de vie. La conséquence immédiate pour chacun est une sensation d'accélération du temps et de l'existence, avec pour corollaire la multiplication des *burn-out*, dépressions et autres maladies modernes de l'esprit.

Face à cette situation, H. Rosa invite depuis plusieurs années à trouver la « *résonance* », cet état dans lequel les choses prennent du sens, des liens s'établissent entre l'environnement et nous. Nous entrons en quelque sorte en communion avec ce qui nous entoure. Le philosophe revient sur ce concept de résonance : il présente quatre grandes caractéristiques, qui sont le moment où on est affecté par quelque chose (un fait ou une situation nous interpelle, nous fait lever la tête du guidon et sortir de notre quotidien) ; l'entrée en relation avec ce qui nous a atteints (nous réagissons) ; la transformation (ce qui nous atteint fait changer notre attitude, notre pensée) ; dernière caractéristique, le fait qu'on ne puisse pas forcer cette expérience, elle s'impose à nous malgré nous. H. Rosa en conclut que la croyance religieuse s'apparente à une forme de résonance. Et c'est pourquoi elle lui paraît utile, de nos jours encore, à nos démocraties, pour redonner du sens à notre vie accélérée et prendre le temps de retrouver le sens des choses. ● **MAUD NAVARRE**

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM



• ***L'Ère du toxique. Essai sur le nouveau malaise dans la civilisation***
Clotilde Leguil, PUF, 2023, 18 €.

EXTENSION DU DOMAINE DES POISONS

« Toxique » est un « *mot qui s'est invité dans notre discours* », et qui s'impose désormais partout, sans que nous en mesurions exactement la portée et les enjeux. Que voulons-nous dire quand nous qualifions de toxique une relation amoureuse, une forme d'exercice du pouvoir ou une idéologie ? Dans le prolongement de son précédent essai, *Céder n'est pas consentir* (2021), Clotilde Leguil explore ici l'extension croissante de « *cette étrange région de l'existence où (...) le sujet force son propre consentement* » pour son plus grand malheur. Certes, il a toujours existé des substances toxiques, à savoir les stupéfiants et les drogues, mais c'est autre chose qui se joue aujourd'hui : loin de se cantonner au domaine de la chimie et de la pharmacopée, le toxique a contaminé le champ « *du lien social, du lien amoureux, du lien à la nature* ». Comme un angoissant « *nouveau malaise dans la civilisation* », note la philosophe nourrie de psychanalyse lacanienne, nous serions entrés dans l'ère de notre propre assujettissement à ce qui nous empoisonne et devenus en même temps plus sensibles aux différentes formes d'abus, d'emprise et de domination. Pulsion destructrice aussi bien dans notre sexualité que dans notre rapport à la planète, dans l'abus des corps comme dans celui des ressources dont nous profitons sans égard pour le vivant, le toxique est le nom de cet affect troublant qui, « *au carrefour du plus intime et du plus collectif* », mêle la jouissance à la souffrance. C'est seulement après coup que nous commençons à comprendre qu'une jouissance sans limite finit par se retourner contre nous et nous asphyxier. Il nous faut passer par l'épreuve de ce danger aussi impalpable qu'omniprésent, qui se situe « *à la fois du côté de l'autre, mais aussi en nous* », pour prendre conscience de notre vulnérabilité, de notre exposition et de notre dépendance. Cela représente comme un premier pas pour nous désintoxiquer et retrouver ainsi le sens de notre désir qui s'est perdu.

● FRÉDÉRIC MANZINI

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication : Nadia Latrèche
Directrice générale : Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement : 03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*
• Sybille Buloup

Ont collaboré à ce numéro
Sophie de Beaune, Olivier Bories, Blandine Doazan, Gérald Gaillard, Florine Galéron, Thierry Jobard, Béatrice Kammerer, Thibault Le Hégarat, Thomas Lepeltier, Frédéric Manzini, Marc Olano, Pauline Petit, Romain Pigeaud, Axelle Playoust-Braure, Laurent Testot, Anne-Claire Thérizols et Tom Umbdenstock.

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
© Benoît Tardif

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart « Sciences Humaines » est broché sur une partie des magazines.
Un encart « Les Rendez-vous de l'Histoire de Blois » est posé sur une partie des abonnés France.

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM

Préhistoire

● ***Les Sociétés de chasseurs de rennes du Paléolithique récent en France. Économie, écologie et cycle annuel du nomadisme***
Laure Fontana, Presses universitaires de Franche-Comté, 2023, 248 p., 35 €.

DES CHASSEURS PAS SI NOMADES

Au terme d'une enquête fouillée à partir des données provenant de 117 sites, Laure Fontana livre une vision renouvelée de la mobilité des populations humaines qui ont peuplé l'extrémité occidentale de l'Europe il y a entre 30 000 et 15 000 ans. Elle a, pour ce faire, étudié des milliers de restes de rennes en prenant en compte aussi bien les produits exploités à des fins alimentaires qu'à des fins techniques et s'est appuyée sur les données paléoenvironnementales pour restituer les niches écologiques des principales espèces – par exemple la présence et l'extension du lichen, indispensable à la survie des rennes.

Il en ressort que, contrairement à la vision traditionnelle de troupeaux de milliers de rennes migrateurs, vision influencée par les rennes de Laponie, ceux qui occupaient le territoire actuel français lors de la dernière période froide n'étaient pas migrateurs, à l'exception de ceux qui vivaient dans le Bassin parisien. Par ailleurs, l'environnement steppique pléniglaciaire n'a pour ainsi dire pas évolué durant 15 000 ans. Cette stabilité a contribué au développement de populations de rennes et à leur sédentarité ou du moins à leur faible mobilité.

On peut en déduire que les groupes humains, qui exploitaient massivement le renne pour se nourrir et utilisaient ses os, ses bois et sa peau pour fabriquer divers artefacts et se protéger des intempéries, n'étaient pas tenus de se déplacer saisonnièrement. Il faut en tout cas abandonner l'idée de grands déplacements réguliers de populations selon un cycle annuel. Si certaines occupations, comme celles du site de Pincevent (Seine-et-Marne), témoignent bien de chasses d'interception des rennes lors de migrations d'automne, cela n'est en aucun cas représentatif à l'échelle de l'ensemble du territoire. Cette enquête minutieuse souligne une fois de plus que, même dans des domaines où on croit tenir des certitudes, il faut parfois accepter de remettre en question nos connaissances. ● **SOPHIE DE BEAUNE**

Environnement

SORTIR DE LA PSYCHOSE DE LA CATASTROPHE

Notre monde peut s'effondrer. Là-dessus, tout le monde semble d'accord. Il est même assez facile de construire des scénarios d'effondrement, fondés sur la raréfaction des ressources ou sur le réchauffement climatique. Ces scénarios rencontrent même un certain succès dans la mesure où nous avons souvent un désir inavoué d'avoir peur. Il est ainsi plus facile de captiver un auditoire avec des histoires de catastrophes qu'avec des récits de trains qui arrivent à l'heure. Mais, face au catastrophisme ambiant, l'essayiste Antoine Buéno relève le défi de montrer que, même s'ils sont plus difficiles à concevoir, d'autres scénarios sont possibles.

La première chose à comprendre, explique-t-il, est que la complexité de notre système économique n'est pas un signe de fragilité mais, contrairement à ce que disent les collapsologues, mais de forte résilience. A. Buéno rappelle aussi que, à l'instar de nombreuses pénuries passées, celles du futur ne nuiront pas nécessairement à la croissance économique. Par exemple, le pic pétrolier pourrait se produire en douceur si la consommation commence à chuter avant la production. Quant à la pénurie de métaux, elle est en permanence repoussée par la découverte de nouveaux gisements, certes de moins en moins riches, mais sans que cette pauvreté relative stoppe le développement économique. Il en est de même avec la pollution : il est probable que la société arrive à la contenir avant qu'elle nuise à son développement. De manière similaire, il y a peu de raisons de penser que l'actuelle baisse de biodiversité conduira à un effondrement. Ou encore, dans la mesure où il est toujours sous contrôle, le réchauffement climatique a peu de chance d'entraîner un effondrement de la société. Enfin, à l'encontre de l'idée que seule la décroissance permettrait d'éviter l'effondrement, A. Buéno défend la thèse que le scénario d'une croissance mesurée est beaucoup plus réaliste.

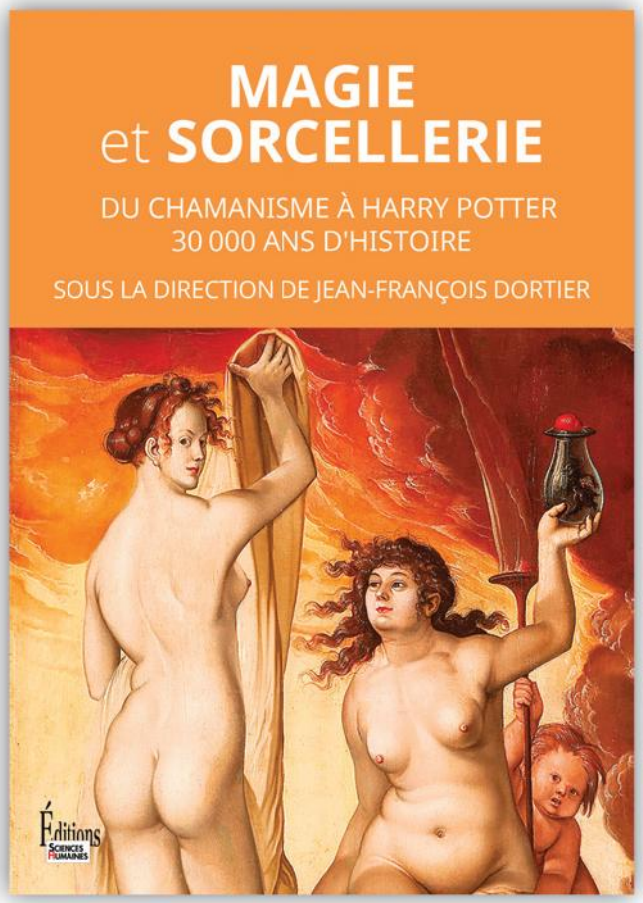
Il est bien sûr possible de discuter des thèses de l'auteur. Mais c'est justement cette possibilité de discussion qui fait tout l'intérêt du livre. Au lieu de tétaniser ses lecteurs avec un scénario d'effondrement plus ou moins inexorable, il offre matière à réflexion pour à la fois évaluer les risques qu'il se produise et les chances que nous avons d'y échapper. ● **THOMAS LEPELTIER**

● ***L'effondrement (du monde) n'aura (probablement) pas lieu***
Antoine Buéno, Flammarion, 2023, 352 p., 20 €.

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 10:59:49 AM

D'HIER À AUJOURD'HUI, DANS TOUTES LES SOCIÉTÉS DES CROYANCES MAGIQUES PERSISTENT. »

NOUVEAUTÉ



MAGIE ET SORCELLERIE
240 PAGES - 22 €

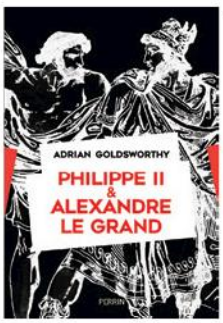
EN LIBRAIRIE LE 14 SEPTEMBRE

Éditions Sciences Humaines

RETROUVEZ TOUS NOS OUVRAGES
EN SCANNANT CE QRCODE

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM

Histoire



• ***Philippe II et Alexandre le Grand***
Adrian Goldsworthy, Perrin, 2023, 668 p., 28 €.

TEL PÈRE, TEL FILS

Alexandre le Grand aurait-il accompli tous ses exploits sans l'œuvre de son père ? Cette question est de nouveau débattue dans ce livre passionnant, qui analyse avec brio les raisons de la croissance et de l'affermissement du royaume macédonien au 4e siècle av. J.-C. Comme Frédédic II de Prusse bénéficia d'un royaume en ordre et d'une armée préparée par son père qui lui permit de gagner la guerre de Sept Ans, Alexandre sut tirer parti de la belle mécanique dont il hérita précocement, pour cause d'assassinat de son géniteur. Les vétérans et amis de son père le protégèrent et le soutinrent, pour le meilleur et pour le pire. L'armée macédonienne était constituée de citoyens libres, non de mercenaires, attachés à la personne de leur souverain, qu'ils auraient suivi jusqu'en enfer. Philippe montait au front avec eux, partageait leurs souffrances, au point d'être souvent blessé (Bonaparte retiendra cette leçon lors de la campagne d'Italie). Philippe II ne fut pas un simple prédécesseur : il forgea cette armée invincible et inventa une manière de faire la guerre comme on fait tapis au poker. Il entrait en campagne sans argent, comptant sur le butin pour payer ses soldats, ce qui impliquait d'être vainqueur ! Cette médaille avait son revers : de même que le requin ne peut s'arrêter de nager sous peine de mourir, Philippe II était condamné à conquérir de nouveaux territoires ou à piller de nouvelles cités pour assurer son pouvoir. Alexandre hérita cette obligation : jusqu'où serait-il allé si son armée n'avait pas refusé d'avancer et si la mort ne l'avait pas arrêté ? On lui prête même le projet d'envahir les Gaules.

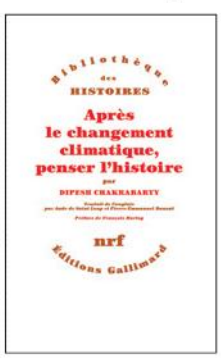
L'auteur étudie en profondeur les méandres de la politique macédonienne et les méthodes administratives, qui firent que l'empire tout neuf d'Alexandre lui survécut en grande partie après son décès, même partagé entre ses successeurs. Reste une question épineuse : les anciens Macédoniens étaient-ils des Grecs ? On se souvient que le sujet faillit déclencher une guerre, en 1991, entre la Grèce et la république de Macédoine, rebaptisée Macédoine du Nord depuis 2019. N'en déplaise à Démosthène, si Philippe II devint grec à la force du glaive, la culture hellénistique que lui et son fils répandirent appartenait sans conteste à l'univers de Périclès et consorts. Alexandre ne fut-il pas l'élève d'Aristote ? ● **ROMAIN PIGEAUD**

QUAND LA NATURE S'INVITE DANS L'HISTOIRE HUMAINE

Dipesh Chakrabaty a buté sur l'Anthropocène en 2003, lorsque l'ampleur de gigantesques feux de brousse en Australie l'a poussé à s'interroger sur la récurrence de tels événements. Il prend conscience alors que ces derniers ne correspondent pas aux cycles que l'humanité a longtemps considérés comme naturels. La vitesse à laquelle *Homo sapiens* est capable de bouleverser son environnement est comparable aux effets du temps très long des ères géologiques. La sixième extinction de masse et l'élévation des températures se sont manifestées en quelques décennies, alors que dans l'histoire de notre planète et de la vie sur Terre, de tels événements prenaient des milliers, sinon des millions d'années.

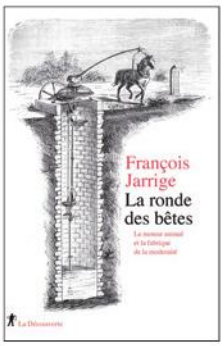
Notre rendez-vous avec le réchauffement climatique change notre façon de voir et d'écrire l'histoire. Non pas que la nature fût complètement ignorée jusque-là, mais son destin parallèle ne semblait pas pouvoir affecter l'être humain à l'échelle d'une vie. Cette nouvelle donne génère des perspectives variées sur les temps actuels. Les décideurs politiques discutent de risques statistiques mesurés sur quelques décennies, les climatologues avertissent que le dépassement de certains seuils d'émission de CO_2 nous plonge dans l'inconnu. Des débats surgissent sur la façon de nommer notre époque : l'humanité doit-elle être envisagée comme une et indivisible, responsable collectivement de son sort, et ainsi plonger dans l'Anthropocène ? Ou bien est-elle divisée en deux groupes, les riches et les pauvres, l'Occident et le Sud, et par conséquent affronter séparément le Capitalocène ?

L'historien indien D. Chakrabarty, qui s'est fait connaître avec *Provincialiser l'Europe* (2000), icône des études postcoloniales et cofondateur des *subaltern studies*, opte étonnamment pour la première réponse. Il s'en tient à la perspective d'un destin commun, et met en avant l'idée que l'humanité ne doit pas attendre de changer en profondeur son modèle de société pour espérer éviter la catastrophe. ● **TOM UMBDENSTOCK**



• ***Après le changement climatique, penser l'histoire***
Dipesh Chakrabarty, Gallimard, 2023, 400 p., 28 €.

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM



• ***La Ronde des bêtes. Le moteur animal et la fabrique de la modernité***
François Jarrige,
La Découverte, 2023,
450 p., 24,50 €.

DES ANIMAUX ET DES MACHINES

Si le 19e siècle est incontestablement celui du charbon et du métal, la force des animaux a néanmoins été le moteur indispensable des premières usines et de l'agriculture.

Dans *La Ronde des bêtes*, François Jarrige, historien et maître de conférences à l'université de Bourgogne, revient sur le rôle méconnu des bêtes dans l'émergence de la société industrielle. Jusque vers le milieu du 20e siècle, les « *animaux prolétaires* », comme les chevaux, les mules et certains grands chiens, ont été utilisés pour transporter des marchandises sur les routes et dans les mines, ou encore pour actionner des manèges. Si les énergies nouvelles, charbon et vapeur, sont porteuses de promesses de progrès et de meilleurs rendements, elles se révèlent plus instables que la force animale et ne s'imposent que lentement. En 1868, un ingénieur déplore la persistance des manèges à chevaux dans les carrières de Paris : « *Tous les progrès que l'industrie minérale a réalisés à notre époque sont considérés comme non avenus.* »

Moteur modeste mais robuste, apte à de nombreux usages, la force animale a cependant fait l'objet d'un rejet croissant au cours du 19e siècle, incarnant « *l'ancien monde qui tourne en rond* », note F. Jarrige. Si les animaux, en raison de leur coût, font l'objet de soins et d'attention, la dureté de leurs tâches est dénoncée par des mouvements de protection animale qui contribuent à faire passer les manèges pour une barbarie indigne d'une société civilisée.

Aujourd'hui oubliée, la ronde des bêtes de somme ne subsiste guère que dans les pays du Sud, principalement en Asie. À l'heure où la raréfaction des combustibles fossiles nous guette, cet ouvrage, fruit d'une enquête d'une dizaine d'années, retrace un moment méconnu de notre modernité, quand « *le progrès était adopté avec prudence* ».

● **BLANDINE DOAZAN**

INTERPRÉTER • SCANDER • PONCTUER • COUPER

18 - 19 NOVEMBRE 2023

53E JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

ASSOCIATION RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE

La psychanalyse est un art de l'interprétation. Mais qu'a-t-elle de singulier et en quoi réside son efficacité ?
C'est ce que les 53e Journées de l'École de la Cause freudienne « Interpréter, scander, ponctuer, couper » décident de mettre à l'étude.

L'interprétation du psychanalyste opère en introduisant un décalage entre ce que l'on croit vouloir dire et ce qui est dit. Décalage qui permet à l'analysant de s'entendre parler autrement, ailleurs, et de manière inédite. Symptôme, rêve, acte manqué, mot d'esprit : telles sont les voies royales du déchiffrage de l'inconscient par lesquelles la psychanalyse opère pour vivifier, alléger le sujet qui en tente l'expérience et qui s'offre ainsi la chance de renouer avec ce qu'il a de plus singulier en lui, et de plus caché.

L'interprétation se situe au-delà du vrai et du faux, elle ponctue, coupe dans un certain bavardage, ouvre sur un sens nouveau, suscitant l'étonnement, la surprise, et, in fine, une certaine satisfaction, liée à un nouveau partenariat du sujet avec lui-même.

ECF.
ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE
1 rue de Huysmans 75006 Paris

Renseignements :
contact@causefreudienne.org

Inscription :
www.events.causefreudienne.org
journees.causefreudienne.org
33 (0) 1 45 49 02 68

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM

Histoire

• ***Les Reines sombres. La sanglante rivalité qui façonna le monde médiéval***
Shelley Puhak, Armand Colin, 2023, 416 p., 23,90 €.

RÈGLEMENTS DE COMPTE EN AUSTRASIE

Qui se rappelle, en traversant le petit village de Renève en Côte-d'Or, que c'est ici que fut suppliciée la reine Brunehaut ? Qui se souvient de la lutte qu'elle mena contre l'autre reine, Frédégonde ? C'était à l'époque mérovingienne, pendant laquelle la France et la Belgique furent divisées en plusieurs royaumes qui se faisaient sans arrêt la guerre. Nous n'apprenons plus cela à l'école, l'histoire événementielle a mauvaise presse, et les péripéties sanglantes (reine étranglée, roi poignardé, enfants égorgés…) de cette haute époque n'intéressent plus grand monde.

Comme d'habitude, c'est de l'étranger que nous viennent des leçons d'histoire de France. L'écrivaine et poétesse Shelley Puhak a su recueillir le potentiel romanesque des rivalités mérovingiennes, dont elle a découvert l'existence par hasard. Abordant le récit sous l'angle moderne de l'existence passionnée et sombre des femmes de pouvoir, remises à la mode par l'*héroic fantasy* (*cf.* les reines Daenerys et Cersei de *Game of Thrones*), elle nous raconte par le menu la lutte sanguinaire qui opposa Brunehaut, la reine d'Austrasie, à Frédégonde, la reine de Neustrie, et qui s'acheva par la mort de Brunehaut, attachée à la queue d'un cheval en furie, par la volonté de Clotaire II, fils de sa rivale, qui obtint là une revanche posthume. Selon S. Puhak, tout a été fait pour gommer les faits et gestes des deux reines, qui furent bien plus que des harpies ivres de pouvoir mais des souveraines actives, qui contribuèrent à façonner le royaume de France, par ses monuments, ses routes et ses lois.

C'est précis, bien documenté, remis dans son contexte. Les incertitudes ne sont pas gommées, mais remises en perspective. Pour moi, qui ai toujours eu du mal avec cette période, j'avoue que, pour la première fois, j'ai tout compris. L'autrice aurait pu s'abstenir, en introduction des habituelles moqueries sur Wagner Pour le reste, c'est un livre qui peut enfin nous réconcilier avec les Mérovingiens. Bientôt le film ? ● **R.P.**

LE LAIT DANS L'HISTOIRE DE L'AGRICULTURE

Le lait est une substance fragile, qui naturellement se conserve mal. Attestée dès le 4e millénaire avant notre ère, sa transformation en fromage a une très longue histoire en Europe. Aussi Fabien Knittel prend-il la précaution de n'embrasser que la période comprise entre le 14e siècle et le milieu du 20e siècle, et ce sans souci d'exhaustivité. Ne vous attendez pas à trouver dans ces pages l'inventaire pléthorique des spécialités fromagères françaises : d'autres comme

Robert Pitte l'ont fait avant lui. L'objet de ce livre est de mettre en évidence les grandes mutations dans les formes d'exploitation du cheptel laitier et les techniques de transformation du lait (fournissant fromages, crème, beurre et autres produits) intervenues entre la fin du 18e et le 20e siècle.

S'il part du Moyen Âge, c'est surtout pour souligner à quel point ces techniques sont restées à peu près stables pendant quatre siècles : de la ferme normande au chalet d'alpage, elles sont artisanales et alimentent les familles des producteurs comme le marché local, avant de gagner la table des gastronomes urbains au 18e siècle. La grande mutation s'engage au 19e siècle, sous le signe de la science, de l'hygiène et de la mécanisation. L'Europe voit se développer deux structures de production : les coopératives (Est de la France, Suisse) et l'entreprise capitaliste (Europe du Nord, Bretagne, Normandie). La science s'en mêle, avec la sélection bovine, la chimie du lait, la pasteurisation. Enfin la mécanisation autorise une augmentation drastique de la production, en même temps que sa standardisation, qui déjà inquiète les consommateurs attachés aux produits fermiers. Dès le dernier quart du 19e siècle, de la Suisse à l'Angleterre, de nouveaux produits, aujourd'hui banals, voient le jour : le lait condensé, le lait en poudre et le chocolat au lait. Seuls les yaourts et la refrigération attendront encore un peu pour confirmer l'importance prise par les produits laitiers dans le panier de toutes les familles. Une bien belle tranche d'histoire des techniques alimentaires. ● **NICOLAS JOURNET**

• ***La Fabrique du lait. Europe occidentale, Moyen-Âge - 20e siècle***
Fabien Knittel, CNRS éditions, 2023, 210 p., 22 €.

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM

Économie

• ***Une solution pour l'Afrique. Du néoprotectionnisme aux biens communs***
Kako Nubukpo,
Odile Jacob, 2023, 304 p.,
23,90 €.

UN PROGRAMME POUR UN CONTINENT

L'économiste Kako Nubukpo, qui a été ministre au Togo, mène depuis des années un combat pour l'abandon du franc CFA et son remplacement par une monnaie interafricaine. Néanmoins, à observer certaines situations nationales, son beau projet aurait du mal à tenir la route et il en est de même pour d'autres propositions portées par ce livre. Reste que la sincérité du propos frappe le lecteur qui se laissera emporter par l'enthousiasme de l'auteur lorsqu'il évoque des « *communs au cœur d'une dynamique du développement* », des innovations sociales spontanées venues du bas telles que les ressources éducatives libres en ligne, des circuits courts contre la « révolution verte » (qui accroît la dépendance agricole vis-à-vis des marchés mondiaux) ou la mise en place de services publics de première nécessité. De plus, les propositions de K. Nubukpo sont toujours argumentées et précisément chiffrées. La protection des ressources naturelles, y compris de la terre, l'indépendance alimentaire, l'agroécologie, ainsi que la souveraineté financière et numérique sont d'ailleurs des mesures non seulement raisonnables mais nécessaires, et un peu plus audacieux, on aimerait une économie du partage que l'auteur dit « *ancrée dans la réalité sociale africaine* ».

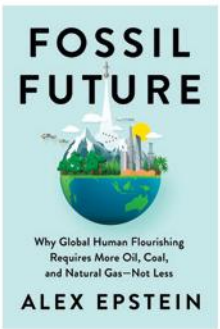
On regrettera donc qu'à moins de mesures politiques radicales, ce qui apparaît comme un vaste projet a peu de chance de s'imposer alors que l'Afrique subsaharienne doit accueillir un milliard d'individus supplémentaires en une génération dans un contexte de faible productivité, de quasi-absence d'industrie, d'urbanisation accélérée, le tout coiffé par une crise climatique devenue permanente. ● G.G.

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ
Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode
Les PSYCHOTHÉRAPIES
COURANTS – MÉTHODES – INDICATIONS
SOUS LA DIRECTION D'HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

NOUVEAUTÉ
EN LIBRAIRIE
« LES THÉRAPIES D'AUJOURD'HUI S'ADRESSENT À TOUS ! »

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM

International



• ***Fossil Future. Why global human florishing requires more oil, coal, and natural gas – Not less***
Alex Epstein, Portfolio, 2022, 400 p., 29 €.

ET SI LE PÉTROLE AVAIT DE L'AVENIR ?

Alors qu'une quasi-unanimité existe pour condamner à terme l'usage des énergies fossiles, le philosophe libertarien Alex Epstein défend dans ce livre à rebrousse-poil la poursuite de leur extraction. Il n'est pas pour autant climatosceptique : il reconnaît que l'utilisation de ces énergies est responsable du réchauffement climatique et que celui-ci aura des conséquences néfastes. Mais il estime que l'argumentation qui conduit à vouloir les restreindre est bancale. Il note d'abord que, dans les débats sur le réchauffement climatique, ses éventuels bienfaits ne sont jamais évoqués. Or il n'y a aucune raison pour que ceux-ci soient inexistants. Ensuite, l'auteur fait remarquer que le rejet global des énergies fossiles ne prend pas en compte leurs bienfaits passés, présents et donc possiblement futurs. Ces énergies ont permis à l'humanité de sortir de l'état de misère dans lequel elle était retenue depuis des millénaires et, grâce à elles, les aléas climatiques sont, de nos jours, beaucoup moins mortels.

D'ailleurs, ce sont les pays dont l'économie repose le moins sur les énergies fossiles qui sont les plus vulnérables face au réchauffement climatique. Il serait donc bien plus néfaste de s'en passer, avance l'auteur, que de s'adapter à l'augmentation des températures qu'elles induisent. Si ce point de vue n'est même pas considéré, c'est qu'un schéma de pensée dominant présente négativement tout impact humain sur la nature. L'opinion serait donc obnubilée par les mauvais côtés des énergies fossiles, sans jamais en voir les bons. Mais, pour A. Epstein, c'est au contraire parce qu'elle a transformé son environnement, en particulier grâce à ces énergies, que l'humanité l'a rendu bien plus vivable. Il serait donc dangereux de ne pas continuer dans cette voie. Bien sûr, ce projet repose sur le pari que les bienfaits des énergies fossiles surpasseront toujours leurs défauts. C'est très discutable, mais c'est justement l'intérêt de ce livre de lancer ce débat. ● **T. L.**

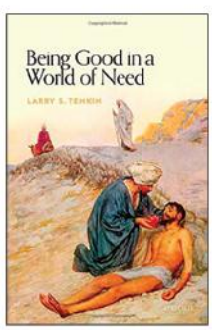
L'AIDE AU DÉVELOPPEMENT EN DÉBAT

Si nous passons devant un étang et que nous voyons un enfant s'y noyer, tout le monde conviendra que nous devons nous jeter à l'eau pour le secourir. Le sacrifice de nos vêtements est insignifiant comparé à la mort d'un enfant. S'il est établi qu'une modique somme permet de soigner un enfant dans un pays pauvre ou de lui éviter de mourir de faim, il est donc problématique de refuser de contribuer.

En 1972, le philosophe Peter Singer utilisa cette analogie pour démontrer que les habitants des pays riches avaient le devoir d'aider les pauvres de ce monde en reversant une petite partie de leurs revenus à des organisations humanitaires. Si on est prêt à sacrifier son costume pour sauver un enfant de la noyade, comment pourrait-on refuser de verser régulièrement un peu d'argent dont on sait qu'il peut sauver des vies ? La comparaison frappa les esprits et est souvent reprise depuis lors pour appuyer la charité internationale. Cependant, pour le philosophe Larry Temkin, cette analogie est loin d'avoir la force qu'on lui attribue.

Tout d'abord, il fait remarquer que laisser l'enfant se noyer est une attitude plus problématique que de ne pas contribuer à sauver un, deux ou trois enfants à l'autre bout du monde. Bien agir ne signifierait donc pas nécessairement faire le maximum de bien. Ensuite, il fait remarquer que la première action a l'avantage d'être une aide directe, alors que la seconde passe par des intermédiaires qui peuvent en détourner la finalité. Il est donc compréhensible d'avoir plus d'hésitation pour la seconde action. L. Temkin note aussi, exemples à l'appui, que l'aide au développement peut avoir des effets pervers en entretenant les assistés dans leur dépendance, en déstructurant des économies ou en venant au secours de systèmes sociaux ou de régimes politiques qui sont responsables de la misère du pays. On ferait ainsi le mal en voulant faire le bien. Ces critiques ne signifient pas pour autant, selon L. Temkin, qu'il faille renoncer à aider les pauvres de ce monde. Mais il ne faut plus le faire en se basant sur des exemples simplistes. ● **T. L.**

• ***Being Good in a World of Need***
Larry S. Temkin, Oxford University Press, 2022, 432 p., 42,29 €.



Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM

Alimentation

• ***Politique et sociétés au miroir de l'alimentation. Études de cas***
Thomas Boutonnet et David Lemler (dir.), Presses universitaires de Strasbourg, 2023, 300 p., 24 €.

IDENTITÉS CULINAIRES

Se nourrir est, en même temps qu'une nécessité biologique, un acte social codé selon un imaginaire propre aux diverses cultures humaines. Ce livre pluridisciplinaire faisant dialoguer diverses aires géographiques et culturelles examine neuf exemples différents de pratiques culinaires, et met en évidence leur fonction identitaire. L'exemple des pains et pâtisseries dans la littérature rabbinique médiévale (Judith Kogel) dégage la dynamique de distinction à l'œuvre, visant à perpétuer l'identité d'une communauté minoritaire.

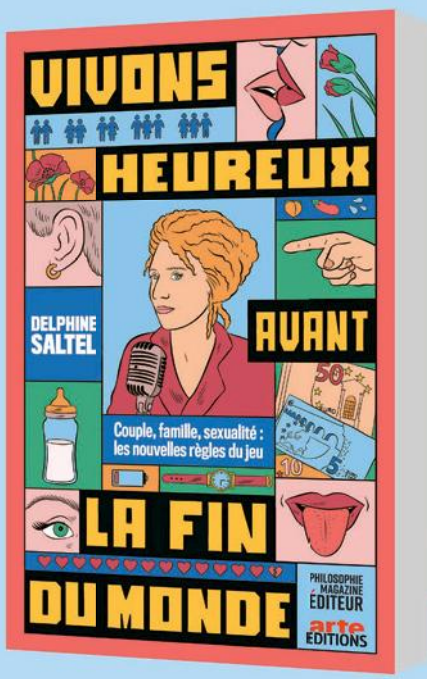
Autre pratique distinctive, l'abattage rituel musulman soulève de tels débats que, selon Sophie Nizard, il est possible qu'après la Suisse, l'Europe entière envisage de l'interdire. Dans le cas du *Book of Jewish Food*, la gastronomie se voit enrôlée au service du roman national israélien, et c'est à la fin que sert l'émission concours de téléréalité *Master Chief Israel* (Liora Gvion). En Turquie, la rupture du jeûne est un rituel politique donnant lieu à une contestation de l'autorité en place (Paul Dumont). C'est à partir de la littérature qu'Ayame Hosoi aborde les modes alimentaires japonaises qui manifesteraient un refus de la société de consommation entamé à partir de la fin des années 1990. Piqué tant par une curiosité malsaine qu'attiré par la qualité des illustrations, on lira certainement en premier l'étude par Alice Bianchi du cannibalisme dans l'iconographie chinoise du 19e siècle.

Cette pratique horrifique s'est poursuivie tout au long du 20e siècle, sans que la faim en soit la cause durant la Révolution culturelle, et on peut en lire la version romancée dans *Beijing Coma* de Ma Jian, publié en 2008. Ce petit tour d'horizon historique et géographique des cultures culinaires démontre, s'il le fallait, qu'on mange, tout comme on s'habille, afin de manifester qui on est, et à quel groupe on appartient. ● **GÉRALD GAILLARD**

D'où vient notre modèle conjugal ?

Est-ce qu'il existe une bonne manière de se séparer ?

Qu'attend-on des parents aujourd'hui ?



Un essai tonique, informé et incarné pour repenser la grande aventure du couple

Par Dephine Saltel, autrice du podcast éponyme sur ARTE Radio

EN LIBRAIRIE LE 31 AOÛT
ET SUR PHILOMAG.COM

PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR
arte ÉDITIONS

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM

Neuroscience

• *La Vie secrète de l'esprit. Comment le cerveau pense, ressent et décide*
Mariano Sigman, Odile Jacob, 2023, 320 p., 24,90 €.

PLONGÉES DANS L'ORGANE DE LA PENSÉE

Nos connaissances sur le fonctionnement du cerveau sont pour l'heure davantage assorties d'hypothèses que de réponses fermes tant les découvertes récentes des neurosciences se bousculent, repoussant sans cesse les limites de ce qu'on croyait savoir et amenant à l'exploration de nouvelles pistes où les disciplines scientifiques s'entrecroisent.

Mariano Sigman, neuroscientifique argentin souvent primé pour ses travaux sur la cognition humaine, nous propose un ouvrage enthousiaste et curieux qui fait le tour des acquis, des dernières recherches et des perspectives d'avenir en matière de fonctionnement de l'esprit. Affirmant tout de go que la découverte de la pensée ne peut pas se faire dans un cloisonnement artificiel entre les disciplines dont la nature n'a que faire, il fait se rencontrer la psychologie, la biologie, la philosophie, la physique, l'anthropologie et la médecine dans un joyeux florilège de questions.

Croyez-vous que notre cerveau, créateur de nos pensées, soit physiquement différent de celui des hommes africains d'il y a 60 000 ans, qui avaient une culture bien différente de la nôtre ? Non, il est quasiment identique. Pourquoi ? Parce que le biologique et le culturel n'évoluent pas au même rythme. Pensez-vous que les enfants ont besoin du langage pour, dès le plus jeune âge, avoir un sens du bien et du mal, du juste et de l'injuste ? Non plus, sa présence est attestée bien avant la maîtrise de la parole. Comment les idées se forment-elles ? Comment prenons-nous des décisions ? Quelles batailles notre raison et notre cœur, notre inconscient et notre conscience se livrent-ils ? Des phéromones compatibles suffisent-elles à expliquer l'amour ? Quelles sont les limites de l'identité ? Autant de questions soulevées sans ambages, avec un appétit féroce de partager le savoir, aussi fragmentaire soit-il.
● **ANNE-CLAIRE THÉRIZOLS**

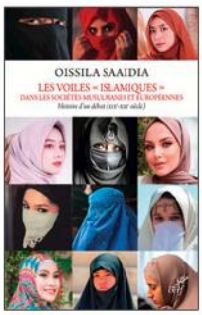
Religion

QU'Y A-T-IL DERRIÈRE UN HIDJAB ?

Le voile exhibé par certaines femmes musulmanes est en France depuis plusieurs décennies une source de polémiques, de débats politiques et juridiques aussi acerbes qu'embarrassés. Quelle signification doit-on donner à la résurgence dans l'espace public européen de ce couvre-chef chargé de symboles ? Signe religieux attentatoire ou non à la laïcité ? Message politique ? Revendication décoloniale ? Refus de l'égalité des sexes ? Dissidence collective ou individuelle ?

Pour tenter de répondre à ces questions, Oissila Saaidia porte sur le sujet un regard comparatif, à la fois historique et géographique. Après avoir examiné les sources écrites de la tradition et les accessoires divers qui la portent (*hijab, tchador, niqab, burqa*), elle montre à quel point le voilement a commencé à faire débat, il y a plus d'un siècle, dans de nombreux pays musulmans. L'enjeu était celui de la voie à suivre pour relever le défi de la modernité : en Turquie comme en Égypte, le rejet du voile, prôné par des réformateurs, fut chargé d'éradiquer une tradition inégalitaire entravant le progrès général. Des courants opposés entendirent au contraire faire de l'islam « pur » le moteur d'une renaissance : Hassan el Bannah, fondateur des Frères musulmans, était un produit de l'école laïque et se voyait en réformateur. O. Saaidia, souligne la diversité des objectifs poursuivis par les promoteurs du port du voile : entrer en politique, réformer les mœurs ou mener une guerre contre l'Occident. Il en va de même des porteuses de voile, pour lesquelles, selon les cas et les lieux, ce peut être une obligation, un acte de piété, un manifeste politique, ou encore la marque d'une dissidence individuelle. La situation des femmes voilées en France, objet d'un long examen par l'auteure, est conditionnée par l'image étrangère et misogyne de l'islam. O. Saaidia insiste sur les postures variées des « niqabées » ou « hidjabées » : certaines sont loin de se comporter en femmes soumises, et leurs motivations peuvent être aussi bien personnelles et volatiles que communautaires. Son analyse très éclairante ne met cependant pas un terme au débat sur la présence de la religion dans l'espace public en démocratie. ● **Nicolas Journet**

• *Les Voiles « islamiques » dans les sociétés européennes et musulmanes. Histoire d'un débat 19e-21e siècle*
Oissila Saaidia, Éditions du Cerf, 2023, 233 p., 20 €.



Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM

BOUTIQUE EN LIGNE

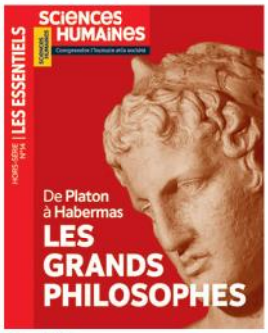
SCIENCES HUMAINES

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

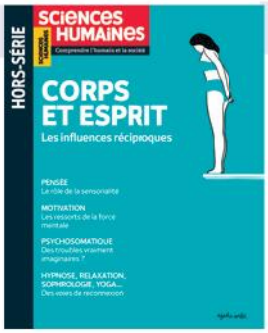
LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

HORS-SÉRIE



LES ESSENTIELS



HORS-SÉRIE

L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM

© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE

Écoterrorisme

En lâchant à deux reprises à la presse le mot « écoterrorisme », le ministre Gérald Darmanin a déclenché un beau tollé. Qualifiant ainsi les deux manifestations antimégabassines de Sainte-Soline ayant tourné à l'affrontement violent, il s'attira non seulement les foudres de représentants de l'opposition, mais les critiques indignées de nombreux commentateurs.

On se dira que, de toute façon, le terme choisi était un canard boiteux. Autant la notion de « terrorisme » possède une définition établie, autant sa déclinaison environnementaliste est un hapax juridique en français. Est-il d'usage en effet de parler d'islamoterrorisme, de gauchoterrorisme ou de fachoterrorisme, à propos des attentats le plus souvent perpétrés en France depuis deux décennies ? Le terrorisme est théoriquement un mode opératoire indifférent à la cause qu'il défend. En lui accolant le préfixe « éco », le ministre inventait-il une espèce de crime inédit commis au nom du bien de la planète ? Les commentateurs bien informés n'ont pas manqué de signaler qu'il s'agissait en réalité de la reprise d'un néologisme anglophone forgé en 1983 et adopté par le FBI et les autorités britanniques. Il a servi à désigner des agissements violents contre des personnes ou des biens menés au nom de la défense de l'environnement et des espèces animales maltraitées.

Dans les faits, il s'est appliqué aux actions ciblées et aux menaces dirigées par des groupes radicaux comme l'Animal Liberation Front ou l'Earth Liberation Front contre des chercheurs, des laboratoires, des élevages d'animaux, des installations agroalimentaires ou des chantiers de construction. Ce terrorisme, dit « à but unique » parce qu'ambitionnant pas de faire tomber le système en place, consista le plus souvent en incendies, saccages et autres dommages. Les attentats, nombreux dans les années 1990, ne devaient en principe pas causer de mort d'homme. Mais ils sont tombés aux États-Unis sous le coup du Patriot Act, qui en 2001 qualifia de terroriste tout acte de sabotage commis au nom d'une idéologie ou d'une cause politique quelconque. Leur fréquence, du coup, a chuté, ainsi que leur éventuelle popularité.

En France, une telle extension du terme n'a pas cours. Contredit par son directeur de la Sécurité intérieure, qui déclarait en juillet dernier qu'aucune action de nature terroriste n'avait été commise au nom de la cause environnementale ces dernières années, le ministre s'est vu désavoué également par bon nombre d'experts soulignant le fait qu'une manifestation violente ou une destruction aussi coûteuse soit-elle ne suffisent pas à constituer un acte terroriste. Encore faut-il, selon le texte officiel, qu'elles aient pour but « *de déstabiliser gravement l'ordre public par l'intimidation ou la terreur* ». On peut concevoir qu'en se livrant à cet amalgame risqué, le ministre pensait surtout préparer l'opinion à ce qui allait suivre : la dissolution du collectif Soulèvements de la Terre, impliqué dans bon nombre de manifestations avec sabotage d'installations agricoles ou industrielles depuis 2021. Requalifié en « écoterrorisme », faucher un champ d'OGM ou cimenter une tuyauterie de mégabassine pourrait valoir jusqu'à dix ans de prison aux auteurs, et trente aux instigateurs de tels actes. Cela dit, on sait bien qu'il y a deux usages au mot « terrorisme » : l'un sert à condamner des actes, l'autre à stigmatiser l'ennemi. ●

On sait bien qu'il y a deux usages au mot « terrorisme » : l'un sert à condamner des actes, l'autre à stigmatiser l'ennemi.

Délivré à 353101 le 9/4/2023, 12:05:46 PM